31880/B

Don. de La Fite (négociant)

By Louis Guillaume de La Folie

LE PHILOSOPHE
SANS PRÉTENTION,
OU
L'HOMME RARE.

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30533296

42.550

LE PHILOSOPHE SANS PRÉTENTION,

OU

L'HOMME RARE.

OUVRAGE PHYSIQUE, CHYMIQUE, POLITIQUE ET MORAL,

Dédié aux Savans.

PAR M. D. L. F.

A PARIS,

Chez CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPÎTRE
DÉDICATOIRE
AUX SAVANS.

MESSIEURS,

SI dans cet Ouvrage que j'ai l'honneur de vous offrir, je me ſuis écarté

de pluſieurs principes adoptés juſqu'à ce jour, ſi j'ai ſuivi hardiment mes idées, ſi j'ai tiré de nouvelles conſéquences, & prétendu expliquer beaucoup de phénomènes, la bonne foi a guidé ma plume. Je n'ai d'autres prétentions que celles de m'inſtruire. Prouvez-moi des erreurs : vous n'aurez de ma part que des remercimens. Vous me blâmerez peut-être d'avoir enveloppé mes Diſſertations dans des preſtiges hiſtoriques. Voici mes raiſons. Une belle Femme ſimplement vêtue, excite rarement la curioſité

de ceux qui en ſont éloignés ; mais cette Femme annonce-t-elle l'éclat d'une toilette intéreſſante, on accourt vers elle. On reconnoît ſes charmes. L'on s'en occupe. Telle eſt la ſcience. Combien de jolis eſprits s'y ſeroient attachés, & auroient fait d'utiles progrès, ſi l'on eût excité davantage leur curioſité. Cette réflexion, MESSIEURS, *a dirigé mon plan. Je déſire que la diverſité des objets puiſſe fixer votre attention, & ne point fatiguer l'eſprit du Public éclairé, dont j'ambitionne également*

le ſuffrage. Alors mes vœux ſeront remplis.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

D. L. F.

L . S . inve .

C . Boissel . Sculp .

. . S . inve . C . Boissel · Sculp .

LE PHILOSOPHE SANS PRÉTENTION.

CHAPITRE PREMIER.

NADIR, riche Particulier de Chryſopolis, venoit quelquefois ſe renfermer dans ſa Bibliothèque. C'étoit par goût, & non par oſtentation, qu'il avoit amaſſé à grands frais les plus nombreuſes collections de livres. Jouiſſant lui-même de ſa poſſeſſion, il s'étoit occupé depuis pluſieurs années à faire des extraits de tout ce qu'il avoit

lu. Enfin ne trouvant plus rien de nouveau à extraire, à moins de faire des répétitions continuelles, il regardoit un jour ſes notes : il les avoit diviſées comme ſa Bibliothèque, en cinq parties; ſavoir, les Arts, les Belles-Lettres, les différens Cultes, la Politique & les Sciences. Tout-à-coup il devient rêveur; il réfléchit avec la plus grande attention; il ſe concentre en lui-même. Enfin après un mûr examen..... c'en eſt fait, dit-il, je veux me débarraſſer d'un fatras de livres dont je ſens l'inutilité..... Il ſonne. Quatre Eſclaves entrent. Prenez, leur ordonne-t-il, en montrant d'abord le quarré de la Bibliothèque où étoient les livres concernant les Arts, prenez tous ces *in-folios*, Latins, Grecs, Arabes & Gaulois, tous ces *in-octavo* & *in-douze*, plus modernes; n'oubliez pas ces Secrets merveilleux des *Porta*, *Mizaud*, *Albert*, *Paxame*, *Affricain*, *Alexis*, *Cardan*, *Varron*, *Tarentin*, *Hallerius*, *Silvius*, &c. &c. Enlevez tout. Ne laiſſez que ces deux Dictionnaires nouveaux, dont l'un, quoique très-volumineux, ne contient que des objets utiles. Attendez un moment. Nadir ſe lève, ouvre ces Dictionnaires; il alloit en déchirer un nombre de feuillets; mais la crainte d'endommager la Brochure, lui fit abandonner ſon projet. Pourquoi, s'écria-t-il avec douleur,

pourquoi notre Grand-Viſir n'a-t-il pas fait le ſort à quelques célèbres Artiſtes, qui auroient été alors plus fidèles ? Les Savans qui ont compoſé cet Ouvrage immortel, ne pouvoient pas être univerſels, & leurs ſollicitations étoient des encouragemens trop ſtériles pour des Artiſtes.

Hé bien, dit-il, à ſes Eſclaves, tout eſt-il débarraſſé. A merveilles. Portez ces livres chez les Dervis de la grande Moſquée : c'eſt un préſent que je leur fais. Dites-leur qu'en reconnoiſſance je ne prétends pas exiger des droits ſur leur amitié, qu'il me ſuffit d'être aſſuré qu'ils ne ſeront jamais mes ennemis. Allez.

Auſſi-tôt Nadir ſonne. Arrivent quatre nouveaux Eſclaves. Il ſonne encore. Huit autres Eſclaves paroiſſent. Il étoit queſtion de déménager l'article des Belles-Lettres. Allons, leur dit-il, du courage. Il faut enlever & porter aux Dervis ce rideau de livres. Depuis ici juſques-là .... vous voyez .... ſoixante pieds de longueur ſur quinze d'élévation. Travaillez. Pendant ce tems voyons ce que j'ai mis en réſerve dans l'eſpace de ces dix pieds. D'abord voici un nombre d'excellentes Pièces de Théâtre. Bon : tous ces Ouvrages ſont de mon goût. Le Théâtre eſt aujourd'hui la meilleure école des mœurs. J'ai bien fait, par exemple, de renvoyer quelques

productions tenir compagnie aux Hiſtorions Grecs & Latins, ainſi que pluſieurs cruautés giganteſques, auſſi ridicules que les aboiemens contre le Spectacle. Je ne vois donc à préſent dans cette Collection choiſie que la Critique du vice miſe en action, & elle produira toujours plus d'effet que cinq milles tomes d'une Morale faſtidieuſe. Voici dans un autre genre des exemples héroïques de la vertu la plus ſublime, exemples plus capables d'inſtruire & d'entraîner les cœurs, que les mille penſées arides & monotones ſorties convulſivement de quelques têtes attrabilaires.

Voici d'autres Poëmes, dont l'unité de tems, l'unité de lieu ne gêne point les Auteurs, & dont les ſituations ſont heureuſes. Le Héros punit le vice & fait des heureux. Bons livres! Excellens livres! Mon choix à cet égard n'eſt pas nombreux, mais il eſt bien fait. Des Journaux..... oui, des Journaux, j'ai eu raiſon d'en garder; il y en a de très-bons qui mettent au jour les efforts de l'eſprit humain, & qui les apprécient judicieuſement. Des livres d'Hiſtoires..... J'ai gardé deux Auteurs ſur chaque objet, ſavoir l'Écrivain le plus élégant, & l'Écrivain le plus inſipide..... Ai-je bien fait? J'ai donc préſumé que ce dernier étoit le plus véridique.... Erreur, erreur: l'on eſt tout auſſi-bien la dupe d'un foible

génie, que d'un homme d'eſprit, & je préfère être agréablement trompé. Eſclaves, vous enleverez encore les deux cens volumes de ce rayon.

Pourſuivons. Quoi! j'ai laiſſé ici des Romans; oui, des Romans. Examinons mes notes. La morale en eſt charmante. L'invention pleine de génie. Des traits plus clairs, plus convainquans que tous ces *in-folios* d'une métaphyſique abſurde & ennuyeuſe. Mais je vois dans tous mes rayons de choix ce Vieillard de Nerfey, ce Vieillard toujours jeune, ou plutôt toujours dans la force de l'âge, & dont le génie fécond ſait prendre mille formes agréables. Meſſieurs les Académiciens de Chryſopolis, vous qui ne ceſſez de propoſer, pour ſujet de prix, l'éloge des Auteurs que la mort a moiſſonnés, donnez-moi la ſatisfaction de propoſer celui d'un homme vivant. Croyez-moi, l'inſulte que l'on fait à la modeſtie d'un homme illuſtre eſt bientôt pardonnée, & ſoyez ſûrs qu'en ſuivant ce conſeil, l'émulation & l'activité des Auteurs laborieux acquéreroit de nouvelles forces. A propos de Panégyriques, j'en ai bien peu conſervé. En effet, beaucoup d'Écrivains en ce genre ont travaillé plus pour eux que pour le ſujet qu'ils ont traité. Ils ont ſouvent ſacrifié la vérité aux charmes des phraſes pompeuſes de l'hyperbole. Ils auroient mérité, lorſqu'ils ont

produit leur Ouvrage, que l'on ſe fût contenté d'en applaudir le héros. Mais que vois-je ! Voici en réſerve un grand nombre de Pièces fugitives... des Contes... des Epîtres badines... des Poëmes galans... des Sens... des Baiſers.... Ma foi tout cela eſt charmant. L'Amour n'eſt-il pas le maître de la nature ? Ne ſont-ce pas les jeux de l'imagination qui nous diſtinguent à cet égard des animaux ? J'eſtime donc ces jeunes Poëtes, dont la plume légère nous offre des tableaux agréablement variés, & je ris de voir ces ſévères Cenſeurs, qui blâmeront publiquement des Ouvrages, dont la délicateſſe eſt la baſe, & qui clandeſtinement ſe pâmeront ſur des trivialités obſcènes.

Nadir encourageoit ſes Eſclaves, & ces hommes qui n'avoient pas pour les livres tous les égards reſpectueux d'un Bibliomane, ſaiſiſſoient avec vîteſſe des grouppes d'*in-quarto*, d'*in-octavo*, & les jetoient ſans diſtinction dans de vaſtes paniers. Il reſtoit encore beaucoup de pièces à déménager. Nadir ſonne. Paroiſſent huit nouveaux Eſclaves. Il leur montre un quarré immenſe, contenant plus de trois mille Volumes, concernant les différens cultes rendus au grand principe. Tous ces Auteurs avoient fait, ſelon leur fantaiſie, une petite Peinture du grand

principe, & chacun d'eux prétendoit qu'on ne pouvoit fixer ce Créateur de l'Univers, que par le trou de la lorgnette qu'ils vous préſentoient. Nadir réfléchit combien les différentes viſions, réſultantes de toutes ces lorgnettes, avoient nui à la population & au bonheur des États; combien d'intrigues, de cabales, de guerres ſanglantes, d'aſſaſſinats odieux..... Pénétré de cet horrible ſouvenir, Eſclaves, dit-il, avec chaleur, enlevez promptement & portez aux Dervis cet amas de volumes: s'ils ſe demandent entr'eux quel choix j'ai pu faire; dites-leur que je n'ai gardé qu'un ſeul livre; que ce livre eſt dans mon cœur; qu'il ne contient que deux articles précis; mais qu'en les obſervant, je ſerai toujours l'Ami du grand principe, celui de l'Empereur & de mes ſemblables.

Voyons dans mon quartier de réſerve. Quel eſt ce livre? Traité ſur la Tol..... la Tolér.... Mais comment donc! Six exemplaires..... Oui, je me rappelle. Tant mieux. Ce livre ne ſera jamais aſſez multiplié. Je voudrois que tous les Souverains le fiſſent imprimer en lettres d'or, & que ces feuilles imprimées tapiſſaſſent les marches de leurs Trônes. On ne ſauroit trop divulguer un Ouvrage, qui tend au bonheur de l'humanité. Je vais en porter quatre exemplaires à mes Femmes.

CHAPITRE II.

UNE jeune Princeſſe, élevée dans la Pannonie, étoit devenue l'Épouſe chérie de l'Empereur de Biſance, & depuis cette époque, on y étoit entierement convaincu que les corps les plus charmans pouvoient être organiſés par les ames les plus belles. Cette vérité n'étoit cependant pas neuve pour Nadir. L'aimable Mirza, ſa Favorite, l'avoit ſouvent étonné par des réflexions judicieuſes, qui caractériſoient chez elle l'ame la plus élevée. Trois autres Femmes agréables compoſoient tout ſon Sérail, c'eſt-à-dire, ſa compagnie familière, car il n'avoit point de Sérail. Elles jouiſſoient librement des promenades de la Ville. Pourquoi, ſe diſoit-il, gêner ces êtres charmans qui ne cherchent qu'à me plaire; ſi trop occupé de l'aimable Mirza, pour être en état de me diſtraire avec d'autres Femmes, je ne peux leur offrir que des preſtiges d'amuſemens, je ſerois un barbare de contraindre encore leur liberté. La maiſon de Nadir n'étoit donc point la maiſon d'un Aſiatique, mais plutôt celle d'un François ſpirituel, qui ſait où exiſte le plaiſir. Ses repas, ſes ſoupers amuſans, dont le ſexe faiſoit les honneurs,

honneurs, lui procuroient ſouvent des Convives, d'autant plus agréables, qu'ils étoient occupés du ſoin de plaire.

Nadir en ſortant de ſa Bibliothèque, ſe rendit aux appartemens de Mirza. Elle étoit abſente.... Quoi, à onze heures du matin, Mirza abſente.... Jamais elle ne ſortit de ſi bonne heure. Nadir a de l'inquiétude, mais ce n'eſt pas de cette inquiétude baſſe qui fait à la fois le martyre des jaloux, & le tourment des jolies femmes; non, des ſentimens plus délicats occupoient Nadir, lorſqu'à l'inſtant même Mirza entre avec vivacité, ſuivie de deux Eſclaves; ils étoient chargés d'une quantité d'Eſtampes & de Tableaux. Je t'ai ſurpris, dit-elle à Nadir, en lui donnant le bon jour le plus animé. Tes premiers Eſclaves m'ont appris le déménagement de ta Bibliothèque. Je veux remplacer les objets dont tu t'es débarraſſé. Tiens, mon Ami, voici un ſpectacle plus vivant, qu'un amas de triſtes écritures. Vois dans toutes ces Gravures animées l'expreſſion frappante d'une infinité de ſentimens. Regarde d'abord ce bon Père au milieu de ſes honnêtes Enfans, tantôt les inſtruire, & tantôt recevoir d'eux les ſecours de l'Amour filial. Conviens avec moi que ces deux Eſtampes font plus de ſenſations que cent Volumes d'éducation d'un

tas d'Écrivains qui n'ont jamais rien éduqué. Vois ces Tempêtes, ces Naufrages, dont l'horrible beauté fait faire en un inſtant plus de réflexions ſur la cupidité des humains, que tous ces longs Ouvrages ſur le détachement des biens de ce monde. Vois cette nouvelle Accordée, dont les traits naïfs nous offrent le ſymbole de la candeur. Conviens que cette Peinture de la Vertu, eſt plus ſéduiſante que cent Volumes de radotages moraux. Vois ces..... Mais laiſſe donc mes Tableaux..... Oh!.... tu es bien curieux.... Quoi, Mirza, vous avez acheté auſſi des Tableaux de Paſtel! Il faut convenir que vous avez confondu des misères avec de belles choſes..... Fort bien, Monſieur; de jolis Portraits de femme, des misères.... Hé bien, vous ne les aurez pas. Mais en bonne foi regardez-donc, eſt-il rien de plus beau que la ſituation de cette tête? Examinez ces yeux, cette bouche, ce ſourire divin, ce coloris charmant: admirez les diverſes poſitions de ces autres Tableaux. Songez ſérieuſement, Monſieur, ſongez, que bien peindre une jolie Femme dans toutes ſes attitudes, c'eſt peindre l'ame de la Nature avec toutes ſes nuances. Conviens, mon cher Nadir, que tu mérite bien cette leçon. Oui, Mirza, mais tu es mon excuſe. Quel Tableau près de

toi peut . . . . . n'importe ; j'accepte ces portraits ; tu le veux, ils ſeront dans ma Bibliothèque ; d'ailleurs la beauté, ſous telle forme qu'elle puiſſe être, me préſentera toujours ma chère Mirza.

Nadir alloit inſenſiblement s'engager dans des complimens encore plus expreſſifs, mais Mirza plus tendre que paſſionnée, défendoit quelquefois à Nadir cette eſpèce de complimens. Elle étoit dans un de ſes momens de défenſe ; viens, lui dit-elle, en lui prenant la main, viens voir tes femmes, viens voir nos amies. Il eſt midi. Tu n'y as point encore été : c'eſt affreux, nous allons être plaiſantés, querellés : viens donc. Nadir eſt d'abord entraîné malgré lui, mais enfin l'impétuoſité des déſirs ſe calme, & n'arrête plus ſa marche. Mirza l'avoit bien prévu. Fatmé, Laure, Sophie, toutes entreprirent de quereller Nadir & Mirza. Rien au monde de plus charmant que l'union de quatre Femmes ſpirituelles. Le choix de Nadir étoit fait ; & cependant les trois Femmes du non choix étoient reſtées Amies de Nadir & de Mirza, Amies ſans prétentions, ſans jalouſie ſur le ſort de leur Compagne, qui les aimoit auſſi de bonne foi. O liberté, quel miracle vous opérâtes dans Chryſopolis ! quatre jolies Femmes ſincèrement amies ! . . . . . Mais, pourquoi dans Lutèce, où tout eſt libre, ne

trouve-t-on que les phantômes d'une telle ſociété? Pourquoi, parce qu'il y exiſte fort peu de Nadirs, & que l'inconſtance y a multiplié les prétentions.

On vint faire obſerver à Nadir que les heures ſont des momens lorſque l'on s'amuſe. Déja quelques Bachas, grands amis de ſa table, étoient arrivés dans le Salon, & y attendoient le moment du dîner. Ce plaiſir d'avoir une table ouverte étoit ſouvent une gêne pour Nadir, mais il s'y étoit aſſervi. D'ailleurs lorſque des hommes triſtement diſcoureurs l'avoient ennuyé, il goûtoit enſuite par oppoſition, avec bien plus de vivacité, la compagnie de quelques Convives, auſſi foux qu'agréables. Le dîner de ce jour ne fut pas plaiſant. D'abord il y eut de vieilles réflexions ſur le beau & le mauvais tems; enſuite de vieilles nouvelles racontées par deux cens phraſes, dont cent quatre-vingt d'inutiles. Puis des détails ſur les oraiſons funèbres du jour, capables de fournir à leurs Auteurs un nouveau travail; enfin des réflexions ſur l'utilité de la ſcience du Blaſon, & la conſéquence des armes d'un Bacha à trois queues, &c. &c. A peine le deſſert étoit-il préſenté, que Nadir fit ſigne à ſes Femmes qu'il leur laiſſoit le ſoin de ſuivre une converſation auſſi intéreſſante, & ſe retira dans ſa Bibliothèque.

Il en étoit à l'article *Politique*. Voyons, dit-il,

que mettrai-je en réſerve ſur cet objet ? D'abord les règlemens de notre Empereur, ſes ordonnances fondées ſur les loix conſtitutives. Fort bien. Les loix conſtitutives de notre Pays ſont très-belles ; mais j'eſpère qu'on en réduira quelques-unes à une ſeule eſpèce. En effet, dans tous les Pays appartenans à un ſeul Empereur, ſes loix doivent y être les mêmes, & il eſt ridicule que d'un terrein à un autre, ce ſoit la toiſe de l'Arpenteur, où la ſituation d'une Moſquée, qui détermine de quelle façon l'on doit obéir.

Voici d'excellens Ouvrages Théoriques ſur les loix ; il y en a fort peu. Voici le premier à mettre en réſerve, & avec diſtinction. Gardons encore celui-ci. Cet autre ?... Soit, mais, tout eſt dit. On a extrait dans ces livres ce qu'il y avoit de mieux dans l'Antiquité. Je n'ai donc plus beſoin de ce fatras d'originaux en toutes langues, où un peu de bon ſens eſt mêlangé avec tant d'extravagances. Peu m'importe de voir dans un original, qu'on donnoit en certains Pays des marques de conſidération aux voleurs les plus adroits, tandis qu'avec raiſon on leur en donne à préſent d'une eſpèce bien différente. Ce peu de volumes ſur les Loix ſuffiront. Défaiſons-nous de tout le reſte.

Mais, ô Ciel ! Quelle quantité de Commentateurs. Meſſieurs les Érudits, vous le dirai-je,

loin de ſentir l'utilité de vos Ouvrages, je vois que vos Commentaires n'ont quelquefois préſenté que des moyens d'éluder la loi, & ſont devenus des germes de procès. Croyez que les Calideleskers ſont auſſi capables que vous d'interpréter cette loi ſelon les occaſions, & je ne ſais trop ſi vos talens n'ont pas produit plus de mal que de bien; d'ailleurs l'on m'a dit que notre jeune Empereur devoit bientôt s'appliquer à interpréter certains articles des loix, par des articles mêmes qui ſeront ajoutés à la loi, & y ſerviront d'interprêtes. Alors il y aura bien moins de reſſources pour la mauvaiſe foi.

Voyons à préſent quel eſt cet amas prodigieux de Brochures. Ce ſont des Traités de politique, des Projets de finance, des Vues patriotiques. En vérité, Meſſieurs les Auteurs, penſez-vous que nos Viſirs exaucés ſur des ſiéges, dans la grande Salle du Divan, n'ayent pas un point de vûe auſſi étendu, que vous l'avez dans votre Cabinet? Croyez que ſi vous euſſiez pu donner dix millions de ſequins à nos précédens Viſirs, ou que vous leur euſſiez aſſuré l'inamovibilité de leur place, ils auroient peut-être effectué de plus belles choſes que vous n'en avez imaginé. Mais d'un côté cent belles penſées, de l'autre côté cent marcs d'or, le poids n'étoit pas égal; au reſte nous avons

aujourd'hui un Favori de l'Empereur, dont l'esprit & la probité ne vieilliront jamais ; nous avons aussi des Visirs éclairés & vertueux comme leur Maître. Je n'ai donc plus besoin de tous vos contes. Sortez de chez moi. Allez occuper nos Dervis, car ils se mêlent un peu de tout.

CHAPITRE III.

Il étoit question enfin de déménager l'article *des Sciences*. Nadir est dans le plus grand embarras. Il n'avoit pas assez de connoissances pour donner à cet égard des décisions certaines. Il avoit bien mis en réserve des Livres de calculs algébriques, des Élémens de Mathématique & de Géométrie ; mais sur d'autres objets de Physique sur ces nouveaux élémens de Chymie, de cette science qui embrasse toute la nature, dont la Théorie paroît toujours fondée sur l'expérience, & sur laquelle il voit cependant un nombre infini d'opinions opposées, il flotte dans l'irrésolution. Il prend un livre ; il le remet. Il en prend un autre ; il le remet encore. Il se promène. Il s'assied. Il rêve. Voilà où je t'attendois, s'écrie tout-à-coup une voix inconnue. Nadir surpris regarde avec attention ; il ne paroissoit aucun

Étranger. Ses Eſclaves étoient tous ſortis. Perſuadé que ce bruit n'étoit que l'effet de ſon imagination, il continuoit de rêver, lorſque la même voix répète diſtinctement la même choſe. Alors il ſe lève avec vivacité. Il cherche, & bientôt au détour d'un refend de ſa Bibliothèque, il apperçoit un homme qui liſoit un Ouvrage ſcientifique. Cette figure n'étoit point abſolument inconnue à Nadir; ſa Bibliothèque étant ouverte à tous les Savans de Chryſopolis, il ſe rappelloit bien l'y avoir vue quelquefois; mais ce ſouvenir étoit confus. En effet cet homme un peu taciturne, habillé modeſtement, & poli avec ſimplicité, n'avoit pas été beaucoup remarqué par Nadir, & encore moins par les hommes à prétentions, qui venoient ſouvent s'ennuyer dans cette Bibliothèque pour afficher la ſcience.

Nadir trouvoit cependant le propos de cet Étranger fort ſingulier. Je voudrois ſavoir, Monſieur, lui dit-il avec honnêteté, ce que vous penſez du livre que vous liſez. Il eſt très-bon, répondit l'Étranger, en fixant Nadir avec une vivacité affectueuſe, mais j'adreſſois à l'Auteur les mêmes paroles qu'à vous. En voici le ſujet: il a parfaitement démontré le mouvement de la terre & des autres planètes autour du ſoleil, mais encore aſſervi au préjugé général, il a penſé

que le ſoleil étoit un corps de feu ; en conſéquence, lorſqu'il a vu par ſes calculs que Mercure étoit ſi près du ſoleil, il a été embarraſſé de ſavoir de quelle qualité pouvoit être la terre de cette planète, qui n'étoit ni conſumée ni volatiliſée par le ſoleil. C'étoit en raiſon de cet embarras, que je lui diſois en même-tems qu'à vous, c'eſt-là où je t'attendois. Hé bien, mon cher Nadir, je veux te rendre ſervice, je vois ton embarras dans le choix de tous ces livres de ſcience. Tu en ſauras bientôt aſſez pour apprécier chacun de ces Ouvrages ſelon ſa valeur. Je ſuis Philoſophe, mais Philoſophe par goût & non par oſtentation. Auſſi ne t'imagine pas que je tire mon origine de ton globe. Je ſuis, tel que tu me vois, un Habitant de Mercure. C'eſt par le ſecours d'une découverte ingénieuſe que je ſuis monté ou deſcendu ſur la terre que tu habite ; je dis, monté ou deſcendu, car tu ſais que dans l'étendue de l'Univers, il n'y a ni haut, ni bas, ni centre, ni extrémités. Je vais te raconter en peu de mots l'origine de mon Voyage.

Tous les hommes de notre globe ſont actifs. Le climat eſt à-peu-près le même que le tien, quoique fort proche du ſoleil : je t'en expliquerai les raiſons. Quoique notre planète ſoit fertile en hommes d'eſprit, nous n'y avons cependant qu'une

ſeule Luminacie : c'eſt ce qu'on appelle chez vous Académie, & cette Luminacie n'eſt compoſée que de douze Sages ou Titulaires. Ce petit nombre te ſurprendra ſans doute, mais apprends que pour être Luminacien dans Mercure, il faut avoir fait ſoi-même ou des découvertes importantes en fait de ſciences, ou des Pièces vraiment neuves en fait de Littérature. Il faut d'ailleurs qu'un Luminacien ait renoncé de tout tems à ce grand étalage de petits preſtiges, à cette fureur de ſe faire un nom par des ſyſtêmes erronés, à cette manie de vouloir s'élever en abaiſſant les autres, enfin à toutes ces prétentions inſoutenables, que l'on préſente quelquefois ſous le voile de la modeſtie. Le nombre des Aſpirans eſt de ſoixante. C'eſt parmi ces Aſpirans que l'on choiſit le remplacement des Luminaciens qui retournent au grand principe de lumière, mais on ne ſuit pour ce choix, ni l'ordre des dates, ni les quantités d'ouvrages fournis. Le mérite ſeul en décide.

Je ſuis un de ces Aſpirans qui me flattois d'être élu à la dernière promotion pour l'objet des ſciences. L'aſſemblée avoit été convoquée. Déja les douze Sages réunis regardoient mes Ouvrages. Ils tiroient des extraits, comparoient en raccourci mes réflexions, examinoient quelle étoit leur liaiſon entr'elles, leur vérité, leur utilité.

J'étois bien certain de n'avoir expoſé que des expériences conſtamment vérifiées, & nullement imaginées pour préſenter ou appuyer des ſyſtêmes ridicules. J'étois bien certain que dénué à cet égard de toutes prétentions, & n'ayant cherché qu'à m'inſtruire, mes réflexions n'en devoient être que plus juſtes. J'attendois donc mon ſort avec une douce inquiétude, c'eſt-à-dire, avec moins d'inquiétude que n'en auroient peut-être beaucoup de tes Savans, s'ils alloient, ſans amour-propre, à un pareil examen. Les douze Sages étoient enfermés ; les Aſpirans qui n'avoient point de ſéance à cet examen, ſe promenoient, ſuivant l'uſage, dans une ſalle voiſine, lorſque tout-à-coup *Scintilla*, un de nos jeunes Compagnons, dont nous avions déja vu quelques bons Ouvrages, arrive d'un air empreſſé ; frappe au Cabinet des Sages, & demande à y être admis. Cette prière étoit contraire aux Statuts. On le refuſe. Il inſiſte avec vivacité. Mes Amis, dit-il, en ſe tournant de notre côté ; joignez-vous à moi, il faut pour un inſtant que nous entrions tous. Je ne demande que cinq minutes d'audience. Auſſi-tôt les Sages cédant au bruit qu'ils entendoient, & d'ailleurs n'ayant point la morgue, ou plutôt la petiteſſe de croire que cette infraction aux Statuts choquoit leur autorité

ou leur mérite, accordèrent l'audience générale.

A peine tout le monde fut-il entré, que *Scintilla* s'adreſſant à l'aſſemblée, Meſſieurs, dit-il, comme aucuns mortels ne ſont certains des inſtans ſucceſſifs de leur exiſtence, j'ai cru ne pas devoir différer un ſeul moment à vous faire part d'une découverte intéreſſante. Depuis long-tems les hommes ont recherché par quelles loix méchaniques ils pourroient franchir les eſpaces aëriens. Je ſuis flatté de pouvoir vous offrir aujourd'hui la réuſſite de mes recherches. La voici, dit il, en préſentant un écrit; mais cet écrit ne ſuffit pas. La Théorie, quoique fort ſimple, ne ſeroit peut-être pas aſſez intelligible dans une matière auſſi neuve. Ainſi avant d'en venir à la démonſtration théorique, faiſons l'expérience. Deux Eſclaves ont porté mon appareil ſur la plateforme de notre Tour. Rendons nous-y.

A peine eut-il ceſſé de parler, que nos douze Sages ſe regardèrent entr'eux avec des témoignages de ſurpriſe, mais ſans aucunes marques de mépris. Pluſieurs d'entre nous au contraire ſourirent, & moi plus indiſcret que les autres, je ris avec éclat. Auſſi-tôt le doyen des Luminaciens m'apoſtrophant de ſang froid, *Ormaſis*, me dit-il, nous ne vous connoiſſions pas ce trait d'amour-propre, de croire abſolument impoſſible ce que

vous ne concevez pas. Il faut vous en corriger : ſi la découverte de *Scintilla* eſt fidèle, ne trouvez pas mauvais que nous nous occupions de lui par préférence à vous. Volontiers, répondis-je vivement. Si la découverte de *Scintilla* eſt fidèle, non-ſeulement je ne ſerai point jaloux du mérite de *Scintilla*, & je lui rendrai tous les hommages poſſibles ; mais je promets, je jure, de ne reparoître dans cette auguſte aſſemblée, qu'après avoir, à l'aide de cette méchanique, viſité Hermione ; (c'eſt ainſi que nous nommons la terre que tu habite). *Scintilla* ne fut point piqué de mon incrédulité ; car dans notre planète les Savans ne ſe fâchent pas. Il vint au contraire me prendre la main avec amitié. Je n'exige pas, me dit-il, que tu tiennes ta parole. L'Auteur d'une voiture auſſi périlleuſe doit courir les premiers dangers. Je ſerois inconſolable ſi je privois la Compagnie d'un Sujet auſſi utile que toi. A l'inſtant il ſort, & engage l'aſſemblée de le ſuivre. On le ſuit.

Je marchois avec les autres. Je calculois, je réfléchiſſois en moi-même que l'écart des leviers pour former une réſiſtance ſuffiſante, c'eſt-à-dire, pour embraſſer un grand volume d'air, exigeoit une force ou puiſſance conſidérable ; qu'en conſéquence le point d'appui de cette force

ou puiſſance devoit donc être d'une matière très-ſolide, & que la peſanteur ſpécifique de cette matière devant donc être augmentée proportionnellement, il étoit impoſſible que pareille méchanique s'élevât. Enfin je me figurois une machine avec des aîles, telle à-peu-près que tu as pu voir chez toi ce Char canonical, dont le phaëton fut *étampé* par terre; mais! quelle fut ma ſurpriſe, lorſque arrivé ſur la plate-forme, je vis deux globes de verre de trois pieds de diamètre, montés au-deſſus d'un petit ſiége aſſez commode. Quatre montans de bois couverts de lames de verre ſoutenoient ces deux globes. Dans l'intervalle de ces montans paroiſſoient quelques reſſorts que je jugeai devoir donner le mouvement aux deux globes. La pièce inférieure qui ſervoit de ſoutien & de baſe au ſiége, étoit un plateau enduit de camphre & couvert de feuilles d'or. Le tout étoit entouré de fils de métal. Auſſitôt que j'eus apperçu cette machine électrique d'une nouvelle forme, je devins moins incrédule ſur la réuſſite de *Scintilla*. Je me rappellai qu'il avoit déja donné des Mémoires intéreſſans dans cette partie. Il nous avoit expliqué ſenſiblement les cauſes électriques de certains effets, tel, par exemple, que la diviſion de l'or par la percuſſion de la lumière, & raſſemblé dans ſa première

forme par un nouveau mouvement. Il nous avoit encore démontré que la teinture violette du tournesol, convertie en couleur rouge par le coup électrique, n'étoit autre chose que l'effet des parties sulphureuses contenues dans l'air, qui, décomposées par l'inflammation du phlogistique, laissoient des portions acides à découvert, & assez acides pour rougir cette teinture. Qu'il n'y avoit dans cette expérience aucune décomposition de l'air, mais seulement la décomposition des parties sulphureuses qui y sont contenues. Enfin *Scintilla* nous avoit déja expliqué un nombre infini de petits phénomènes, semblables à ceux qui étonnent aujourd'hui quelques Savans de ton globe, & leur font tirer des conséquences à perte de vue. Je t'avoue donc, mon cher Nadir, que plus j'approchois de cette méchanique, plus ma surprise & ma crédulité augmentoient.

Enfin il n'y eut bientôt plus aucuns doutes à former. *Scintilla*, dont le corps étoit aussi alerte que l'imagination, monte lestement sur sa méchanique, & poussant promptement une détente, nous vîmes les deux globes tourner avec une rapidité prodigieuse. Messieurs, dit-il, vous voyez que pour m'élever en l'air, mon principal moyen est d'annuller au-dessus de ma tête la pression de l'atmosphère. Observez que la percussion de la

lumière agit actuellement au-deſſous de ma méchanique. C'eſt elle qui va m'enlever ſans beaucoup d'efforts, & maître du mouvement de mes globes, je deſcendrai ou monterai en telles proportions qu'il me plaira. Vous voyez encore..... mais nous ne l'entendions plus. Sa machine entourée tout-à-coup d'un cercle lumineux, s'étoit enlevée avec la plus grande vîteſſe. Jamais ſpectacle ſi nouveau & ſi beau ne s'offrit à nos yeux. Nous le vîmes pendant quelque tems reſter immobile, puis redeſcendre, puis s'élever de nouveau. Enfin nous le perdîmes de vûe.

Après nos premiers tranſports d'admiration, nous réfléchîmes aux dangers que couroit notre Ami. Nous ne doutions pas de la ſolidité de ſa méchanique; mais comment réſiſter à une courſe auſſi rapide ſans être ſuffoqué? Cependant le doyen de nos Sages nous tranquilliſa; Meſſieurs, nous dit-il, réfléchiſſez à ce qu'il nous a obſervé en partant. Ne nous a-t-il pas aſſuré qu'il annulloit au-deſſus de ſa tête la preſſion de l'atmoſphère? Or, l'effet qu'il opère, n'eſt donc point celui de vaincre la réſiſtance de l'air, par une force plus grande que cette réſiſtance; ainſi je me flatte qu'il reſpire avec la même facilité que nous. Je crois même que le mouvement de rotation des globes doit écarter de lui les parties d'eau

d'eau de l'atmoſphère qui pourroient l'incommoder, & je préſume encore que ce même mouvement doit entretenir une chaleur ou température aſſez agréable.

Ces réflexions judicieuſes nous raſſurèrent. En effet, après une heure d'attente, nous vîmes reparoître *Scintilla*. Ses mouvemens de direction bien conduits, nous aſſurèrent qu'il jouiſſoit de ſa tête & de ſes forces. Lorſqu'il fut près de nous il deſcendit avec plus de lenteur, & ſe poſa environ à la même place d'où il étoit parti.

Tu penſe peut-être, Nadir, que notre Ami, en ſortant de ſon ſiége, alloit être rayonnant de gloire & d'orgueil, qu'il alloit nous vanter ſon importance par celle de ſa découverte, & exiger le tribut de nos reſpects; que pareil à ces petits individus de Chryſopolis, qui ayant préſenté à leur Luminacie une petite combinaiſon ſaline, s'imaginent que l'Hippodrome n'eſt plus aſſez vaſte pour les contenir. Détrompe-toi. *Scintilla* nous embraſſe. Nous l'embraſſons auſſi avec la plus grande cordialité. Mes Amis, nous dit-il, vous auriez ſûrement fait cette découverte avant moi, ſi vous vous en étiez occupés. Mais les autres objets qui ont excité vos travaux, ne ſont pas moins importans. Cette découverte ſeroit même très peu de choſe, ſi nous n'avions pas l'eſpoir

de parcourir différens globes de l'Univers, & d'augmenter nos connoiſſances. Dès demain je compte partir, & me plonger d'abord dans ce fleuve brillant qui nous éclaire, & dont nous ne ſommes pas éloignés. Je veux connoître, s'il ſe peut, les principes de la lumière. Non, répondis-je vivement, je ne ſouffrirai pas, mon cher *Scintilla*, que vous faſſiez de pareils voyages. Votre imagination féconde eſt trop utile à notre Compagnie, pour que vous expoſiez vos jours. Je pars. Reſtez avec nos Sages, qui vont vous admettre parmi eux. Je vais, comme je l'ai promis, me rendre dans Hermione. Nous avons déja préſumé par les diſparitions éphémères de cette planète, qu'elle n'eſt point lumineuſe par elle-même, puiſqu'elle eſt ſujette à être éclipſée par l'interpoſition d'autres globes opaques qui ſe trouvent entre elle & le ſoleil. Or la reſſemblance de ce corps terreux avec le nôtre, m'annonce qu'il y a peu de dangers à le viſiter. Lorſque j'aurai parcouru cette terre, je paſſerai proche du ſoleil pour revenir, & alors je vous ferai part de mes obſervations.

Au même inſtant je me rends chez moi. Je prends une forte proviſion de poudre nutritive. Je prends auſſi pluſieurs de nos pierres phoſphoriques; mais je ne les prenois que pour me fournir de la lumière en cas de beſoin: je ne prévoyois

pas alors que ces pierres fort communes chez nous, me ſeroient d'une ſi grande utilité dans ton Pays. Je retourne à la plate-forme. J'y retrouve Scintilla qui inſtruiſoit l'aſſemblée. Je prends auſſi de lui les inſtructions néceſſaires pour combiner ma marche ſelon mon gré. Enfin je pars avec l'admiration & les regrets de mes Amis.

CHAPITRE IV.

IL faiſoit déja nuit, mais mon vol dirigé vers Hermione, me tranſporta bientôt plus loin que la projection de l'ombre de notre planète : plus je m'éloignois, & plus ma courſe devenoit rapide, ſans que je fuſſe obligé d'accélérer le mouvement. Enfin après cinq cens heures de marche, je me trouvai à égale diſtance de ta terre & de la lune. J'examinai bien ces deux globes. Le tien me parut en effet le plus grand ; mais c'étoit d'ailleurs le même ſpectacle que celui de la lune. Je remarquai qu'il y avoit, comme dans la lune, des parties plus éclairées que d'autres. J'augurai avec raiſon que les parties de ton globe, où il y avoit plus d'amas de nuages ou d'eaux, me réfléchiſſoient bien plus vivement les rayons du

ſoleil que celles où il n'y avoit pas de nuages, & je ne fus pas aſſez ſimple de croire que c'étoit des vallées & des montagnes qui formoient ces inégalités de lumière. En effet, en me précipitant dans la partie la plus lumineuſe de ton globe, je m'apperçus bientôt que j'étois environné de brouillards épais qui m'offuſquoient la vûe, parce qu'alors les rayons de lumière, au lieu d'être réfléchis vers moi, m'étoient interceptés. Repréſente-toi un plongeur, qui, ſe promenant ſur le rivage, peut à peine fixer des eaux éclatantes de lumière, lorſque le ſoleil y réfléchit ſes rayons, & qui ſe promenant ſous ces mêmes eaux, jouit à peine d'une foible clarté. Voici, mon Ami, l'explication de ce que l'on nomme improprement chez toi les taches de la lune. Cette première inſtruction, mon cher Nadir, eſt peu de choſe, mais je ſuis bien aiſe, en toute circonſtance, d'enlever de ton eſprit l'erreur des préjugés.

Je m'apperçus bientôt qu'il falloit écarter une plus grande preſſion de l'atmoſphère, afin de n'être pas précipité vivement ſur ta planète. Ma méchanique étoit retournée dans la poſition convenable, & à meſure que j'éprouvois plus de peſanteur, j'augmentois le mouvement de mes globes; mais enfin diſtrait par le ſpectacle qui ſe préſentoit à mes yeux, c'étoit une vallée ornée

d'une quantité de maiſons agréables, je tombai malheureuſement ſur une montagne avec trop de peſanteur, & mes deux globes furent briſés. Je fus déſolé, mais enfin je conçus l'eſpérance de réparer cette perte. Voici cependant deux années que je cherche inutilement le métal avec lequel on forme dans notre planète ces globes de verre électrique. Ce n'eſt aucuns des neuf métaux connus aujourd'hui par tes Savans, qui ſont la baſe de cette vitrification exempte de bubes & de ſillons. J'ai pris donc toutes les peines imaginables à cet égard. J'ai cherché dans tous les Pays. J'ai même découvert une ouverture dans une de tes montagnes, par laquelle j'ai pénétré juſques dans les plus profondes cavités de ta planète, ſans avoir découvert ce métal. Je ne me rebute pas. Je cherche encore, & j'eſpère. Je ne te ferai point ici un détail inutile des diverſes aventures que j'éprouvai depuis cette époque. Je te citerai ſeulement un trait qui contient quelques réflexions inſtructives.

Tu t'imagine bien que mes pierres phoſphoriques, qui étoient des diamans ſuperbes, fournirent abondamment à mes beſoins. Un jour cependant j'en ſacrifiai un par humeur, c'eſt-à-dire, dans la ſeule intention de punir un homme qui le méritoit.

J'avois pour habitude d'aller viſiter tous les Auteurs dont je liſois les Ouvrages. Quelquefois je cauſois avec plaiſir avec des hommes raiſonnables ; mais ſouvent je trouvois des gens opiniâtres dans leurs idées, perſuadés de tout ſavoir, malhonnêtes, & croyant impoſſible tout ce qu'ils ne ſavoient pas. J'étois donc un jour chez un de ces prétendus Savans, infatués d'eux-mêmes, lorſqu'on lui apporta les nouvelles publiques. Il y lut que des hommes laborieux venoient de s'aſſurer par diverſes expériences, que le diamant étoit volatil au feu. Auſſi-tôt mon homme entrant en fureur, eſt-il poſſible, s'écria-t-il, que l'on berce le Public avec de pareilles rêveries, & que l'on ait l'effronterie de donner des eſcamotages pour des expériences ? Doucement, lui dis-je, Monſieur, tranquilliſez-vous. Réfléchiſſez-donc, je vous prie, que le diamant eſt une terre phoſphorique, une terre contenant beaucoup de phlogiſtique, fort peu d'eau, & preſque point d'air. Que c'eſt même par cette dernière raiſon, qu'à l'inſtant de l'inflammation du phlogiſtique qui diviſe alors toutes les molécules terreuſes, il ne ſe fait aucune exploſion ſenſible. Fort bien, Monſieur le raiſonneur, fort bien, me répliqua-t-il, mais, dites-moi, qu'eſt-ce que votre phlogiſtique ? Je ne le connois pas moi, ce phlogiſtique ;

c'eſt un mot. Oui, répondis-je, c'eſt un mot, mais je me charge de vous expliquer ce mot. Je me charge au moins de vous expliquer ſenſiblement un principe intelligible à tous les Phyſiciens de l'Univers, & les effets de ce principe; enſuite vous changerez le mot, ſi bon vous ſemble. O parbleu, je ne vous écouterai ſeulement pas, vous ne me diriez que des balivernes chymiques. Hé bien, n'en parlons plus; mais au moins j'eſpère que Monſieur connoît les diamans; (& j'en tirai un de ma poche) comment trouvez-vous celui-ci ? Eſt-il d'une belle eau ? Je vis à l'inſtant mon homme dans l'admiration, il convint qu'il n'avoit jamais rien vu de ſi beau. Ce n'eſt pas tout, ajoutai-je, montrez moi cette bague qui eſt à votre doigt ? Il avoua qu'elle n'étoit rien en comparaiſon de mon diamant, quoiqu'elle lui eût coûté deux mille ſequins. Voulez-vous prendre un morceau de criſtal, une topaze, un rubis, & nous allons paſſer dans un lieu obſcur. Il y vint avec moi. J'avois caché mon diamant. Je lui fis d'abord frotter le ſien avec une étoffe. Mon homme fut très-étonné, que par une friction auſſi foible, ſon diamant produiſit de la lumière. Je lui fis enſuite frotter ſes autres pierres, qui ne donnèrent aucune lumière. Vous voyez, lui dis-je alors, que votre diamant

eſt un corps plus phoſphorique que ces autres pierres, & par conſéquent plus phlogiſtiqué. Au même inſtant je lui fis voir mon diamant, qui, par le ſeul frottement de l'air, donnoit des jets de lumière éclatans. Hé bien, lui dis-je, vous voyez que cette pierre eſt encore plus phoſphoque que la vôtre. Repaſſons dans votre appartement. Voulez-vous que nous mettions dans ce feu, qui n'eſt pas très-vif, nos deux diamans. Ils ſont à vous s'ils peuvent y réſiſter. Très-volontiers, me répondit-il, je ne crains rien, & je veux vous prouver toute ma certitude à cet égard : ſoufflez même, ſi vous le voulez, il n'y a pas de danger. D'accord, ce ſera plutôt fait. Tout-à-coup nous apperçumes un éclair très-vif. Mon homme craignit alors quelque événement; mais il n'étoit plus tems d'y remédier. Je lui ſouhaitai le bon jour, en le priant d'examiner ſi la vive combuſtion du phlogiſtique de ma pierre n'avoit pas accéléré l'inflammation de la ſienne. Il ne m'a jamais revu, & je ſuis bien ſûr qu'il en a été de même des deux diamans que je mis dans ſon feu.

Mais je m'apperçois, mon cher Nadir, que je te retiens ici long-tems, & peut-être contre ton gré ? Il s'en faut bien, répondit Nadir avec vivacité, votre récit m'a ſingulièrement affecté. Cher

Ormaſis, demeurez avec moi. Je travaillerai avec vous. Je m'inſtruirai. Je me livrerai auſſi à la recherche de ce métal vitrifiable, qui eſt l'objet de vos déſirs. Je voudrois vous voir entièrement heureux. Vous m'intéreſſez on ne peut davantage. Reſtez avec moi. Mon cœur, ma bourſe..... Ton cœur, Nadir, je le connois, il eſt excellent. J'accepte ton amitié. Ta bourſe, je n'en ai pas beſoin. Demain trouve-toi ici à la même heure, je te préſenterai quelques inſtructions, & je ſerai charmé qu'elles t'amuſent. A l'inſtant Ormaſis ſortit avec une telle promptitude, que Nadir s'apperçut à peine du moment de cette ſéparation.

Les premières ſenſations que cauſent un récit nouveau & intéreſſant, ſéduiſent comme la lecture de certains Ouvrages. Souvent un examen réfléchi détruit les charmes de l'illuſion. Nadir ébloui par des lueurs ſcientifiques qu'Ormaſis avoit fait paroître dans ſon récit, & entraîné par le ton d'aſſurance de ce Philoſophe, s'étoit entièrement livré à la confiance. Mais bientôt il héſite de croire de pareilles avantures. Il deſcend dans ſes jardins. Il y rencontre Mirza qui venoit y jouir de la fraîcheur d'une belle ſoirée. Chère Mirza, lui dit-il, tu me vois rêveur. L'homme eſt fait pour penſer; mais ton ſexe a les mêmes droits. Partage avec moi ma ſurpriſe & mes doutes. Lève

tes yeux. Vois ces aſtres qui brillent ſur ta tête. Regarde particulièrement cette étoile du côté de l'Occident. Tu ſauras que c'eſt la planète qui approche de plus près l'aſtre du jour. Hé bien, croirois-tu cependant qu'elle eſt habitée par des hommes comme nous ? Croirois-tu qu'un de ſes Habitans eſt venu ſur notre globe, que cet homme rare vient de converſer avec moi, qu'il m'a raconté l'origine de ſon voyage, avec des détails ſinguliers.... Tu ris.... Attends un moment. Nous verrons qui de nous deux ſera le plus crédule. Auſſi-tôt Nadir raconte à Mirza l'hiſtoire d'Ormaſis. Il lui peint toutes les circonſtances avec le même ſtyle, la même vivacité du Philoſophe. Il y ajoute les mêmes réflexions, fait un tableau de la dignité de cet homme, qui ſe propoſant de l'inſtruire, & acceptant ſon amitié, refuſe l'offre de ſa bourſe. Enfin Mirza eſt vivement affectée de ce récit. Je n'en doute plus, dit-elle, l'aventure de cet homme porte un caractère de vérité qui m'entraîne. Des réflexions auſſi claires que les ſiennes ont-elles beſoin, pour être apperçues, de s'élever ſur les ombres de l'impoſture ? Mon cher Nadir, demain retiens cet homme, qu'il demeure avec toi, qu'il cauſe avec nous. J'ai bien des queſtions à lui faire. Les femmes de ſa planète ſont-elles jolies ? Comment ſe parent-elles ? Aiment-elles comme

je t'aime? Ah, mon Ami, ſi cet homme trouvoit enfin le métal qu'il déſire, s'il parvenoit à exécuter ſa méchanique, s'il te propoſoit de t'enlever avec lui, y conſentirois-tu ? Serois-tu aſſez curieux de ces nouveautés pour m'abandonner ? Mon ame auſſi ſubtile que le feu électrique qui t'enleveroit, te rejoindroit bientôt, mais lorſque tu reviendrois ſur notre terre, tu n'y retrouverois plus ta Mirza : tu n'y retrouverois plus au moins ces organes animés, ces foibles charmes que tu idolâtres, heureux interprètes de ma tendreſſe. Mon Ami, promets moi. Jure moi..... Oui, interrompit Nadir, je jure que jamais mon amour ne fera aucun ſacrifice à la curioſité. Mais ma chère Mirza, tu te moquois tout-à-l'heure de cette avanture, je te l'ai bien prédit. Ne ſuis-je pas le moins crédule, car je penſe que cet homme n'eſt qu'un plaiſant, mais c'eſt un plaiſant fort agréable, fort inſtruit; & il me devient d'autant plus cher, qu'il a fait naître chez toi des frayeurs ſur mon ſort, que tu m'as repréſentées avec le pinceau le plus expreſſif du ſentiment. Divine Mirza..... Mon cher Nadir.....

Mirza aſſiſe & appuyée ſur des marches de verdure, conſidéroit l'innombrable quantité de globes qui étoient ſur ſa tête. Quoi donc, dit-elle, ſe peut-il qu'il n'y ait point de terme à

l'immenſité de cette création ? Non, répondit Nadir, & notre meilleur Aſtronome, s'il étoit tranſporté dans un des ſatellites de Jupiter, ſeroit obligé d'étudier une nouvelle ſphère. Vois Mirza, vois combien l'homme eſt petit. C'eſt ce dont je ne m'apperçois pas, répliqua Mirza. En effet, ſelon les principes de ton Philoſophe, tout n'eſt jugé que par comparaiſon. Il n'y a donc rien de grand & de petit dans la Nature, puiſqu'il n'y a ni extrémités, ni centre. Je ſens donc démonſtrativement que l'un & l'autre ne ſe rencontrent que par des comparaiſons. Conviens que je ſuis une bonne Philoſophe..... Mais pourquoi t'amuſer à me fixer. Regarde donc le Ciel. — Je le vois. — La lumière de ces Aſtres eſt d'une douceur, d'une beauté.... Réfléchie par tes yeux, elle a bien plus d'intérêt. Je vais les fermer..... Mirza..... Cruelle, attends un moment. Non, Nadir je n'y tiens plus. Un ſonge délicieux m'enlève.....

Nadir & Mirza firent à-peu-près le même rêve. Le voyage du Philoſophe ſe retraçoit dans leur imagination ; mais celle de Nadir étoit un peu plus occupée des détails. Mirza rêvoit qu'elle étoit enlevée par Nadir dans les Cieux du Prophête. Nadir s'imaginoit toucher les deux globes agités. Il ſe ſentoit élever, puis deſcendre par gradation, puis s'élever de nouveau. Enfin le

mouvement électrique le tranſporta plus d'une fois aux Cieux du Prophête.

Pluſieurs voyages dans un même rêve ſont quelquefois fatiguans. Nadir s'en apperçut un peu avant Mirza ; mais ils s'éveillerent enſemble. Leur converſation moins animée que ce ſonge, n'en fut pas moins intéreſſante. Un ſemblable réveil eſt la pierre de touche des êtres ſpirituels. Nadir & Mirza n'avoient jamais connu ces heures d'ennui, qui dans certains tête à tête, ſuccèdent ſouvent à quelques minutes d'occupation.

Cependant les heures, qui ne ſont elles-mêmes que les détails d'un ſonge, s'étoient écoulées avec rapidité. Ils rentrèrent dans le cercle de leur Compagnie, & décidèrent de garder le ſecret ſur la rencontre du Philoſophe.

CHAPITRE V.

NADIR avoit attendu avec impatience l'inſtant qui devoit lui ramener Ormaſis. Arrivé le premier au rendez-vous, il ſe promène dans ſa Bibliothèque ; il regarde de tems en tems ſa pendule. Déja l'inquiétude, la crainte de ne plus revoir ſon Philoſophe le tourmente, mais Ormaſis paroît, & la joie renaît dans ſon cœur. J'ignore,

aimable Étranger, quel charme eſt répandu ſur votre perſonne, mais l'inquiétude que je viens d'éprouver, me perſuade que votre Compagnie eſt devenue une portion de mon bonheur. Ton compliment eſt ſincère, mon cher Nadir, & cependant il n'eſt encore que l'effet de l'illuſion. Oui, des motifs curieux ſont ce qui détermine à préſent ton amitié, mais un jour j'aurai d'autres droits ſur ton cœur. Hier en te quittant, je me rendis à cette ouverture de la terre dont je t'ai parlé. J'ai jugé par la chaleur des vapeurs, qu'il doit y avoir bientôt exploſion, & par conſéquent de nouvelles ouvertures dans les maſſes des rochers. Que je ſerois heureux ſi je pouvois y trouver mon métal! Je compte à l'entrée de la nuit continuer mes recherches. Pourquoi, répondit Nadir, pourquoi vous expoſer ainſi? Mais quelle lumière peut ſuffire pour guider votre marche dans ces abîmes? Vos diamans ſont-ils aſſez lucides? Non, mon cher Nadir, je n'en ai pas beſoin. Ces cavités profondes ſont illuminées par des éclairs continuels. D'ailleurs.... n'eſt-ce pas, reprit Nadir, cette eſpèce de feu, que l'on nomme le feu central? Des mots, des mots, interrompit Ormaſis, il n'exiſte qu'une ſeule eſpèce de feu dans la nature. Je vais d'abord te développer la vérité de ce grand principe, ſur lequel il y a

eu dans ta planète tant de ſyſtêmes erronés.

Tes Savans t'ont bien appris que le feu exiſte dans tous les corps de la Nature, mais voici deux queſtions ſur leſquelles ils ont eu la fineſſe de ne jamais répondre clairement.

En premier lieu, le feu eſt-il un élément d'une autre eſpèce que la lumière, & doit-on croire que la Nature ait multiplié à cet égard ſes opérations?

En ſecond lieu, pourquoi le mouvement développe-t-il le feu des corps? Pourquoi, par exemple, deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre, produiſent-ils du feu?

Je vais d'abord répondre à cette ſeconde queſtion, parce qu'elle nous conduira bientôt à réſoudre la première.

Tu connois ſans doute les expériences par leſquelles tes Savans t'ont démontré les loix des forces centrifuges, & pourquoi avec égalité de force tu jette plus loin une balle de plomb qu'une balle de liége. Obſerve donc que le feu qui exiſte dans l'atmoſphère comme dans tous les corps, étant l'élément le plus léger, eſt moins aſſervi aux loix des forces centrifuges, que ne le ſont l'air & l'eau: or, en frottant un corps quelconque, qu'en réſulte-t-il? Les élémens les plus lourds, & par conſéquent les plus aſſujettis aux loix des

forces centrifuges, tels que l'air & l'eau, s'écartent davantage du corps que l'on frotte. Alors l'élément du feu, qui eſt le plus léger, y domine, & il s'y manifeſte plus ou moins, en raiſon de la vivacité des frottemens qui écartent une plus ou moins grande quantité d'air & d'eau. Lorſqu'on ne continue pas long-tems les frottemens, les parties d'air & d'eau qui étoient excentrés du corps, s'y rétabliſſent par la preſſion naturelle de l'atmoſphère.

Souffrez, Ormaſis, que je vous interrompe. Comment donc .... tous les effets de l'électricité dépendroient, je crois, de ce même principe? J'y réfléchis. En effet, en faiſant les expériences de l'électricité, l'air écarté des corps électriſés eſt bien ſenſible. C'eſt ſans doute ce même air, qui étant chaſſé par le mouvement, & répercuté ſur un vaſe où l'on a mis de la pouſſière ou des morceaux de papier, les enlève, les précipite, & occaſionne cette agitation qui me paroiſſoit ſurprenante. C'eſt ſans doute ce même air qui met en mouvement les ſonnettes du carillon électrique. Il réſulte auſſi de ce principe, que quand l'atmoſphère eſt chargé de vapeurs, & par conſéquent plus peſant, il faut des forces centrifuges plus conſidérables, pour écarter les portions d'eau qui empêchent le développement du feu.

C'eſt

C'eſt en effet ce que l'expérience démontre, puiſque l'on peut à peine développer le feu électrique, lorſque le tems eſt humide. Cependant ce qui me paroît difficile à concevoir, c'eſt que le feu ſe développe à l'inſtant même où j'approche ma main, ou autre corps quelconque, ſoit de la chaîne, ſoit du tuyau conducteur électrique. Ce qui me ſurprend encore, c'eſt le coup que je reçois, & que cent perſonnes peuvent recevoir en même-tems que moi. D'où proviennent donc ces effets? Je vais, répondit Ormaſis, ſatisfaire ta curioſité.

Obſerve d'abord qu'en approchant un corps quelconque du corps électriſé, le feu ſe trouve plus reſſerré dans l'eſpace où ces deux corps ſont rapprochés. C'eſt donc dans cet eſpace où le feu doit ſe développer davantage, & toujours en raiſon de ce principe, que plus le feu eſt comprimé dans les corps, plus il a d'action. C'eſt auſſi par cette raiſon que les corps les plus durs que l'on approche du conducteur électrique, ſont ceux qui développent une plus grande portion de feu, & l'étincelle qui s'échappe eſt en effet beaucoup plus vive. Quant aux coups de l'électricité, ils ne te ſurprendront plus, d'après ce que je vais t'expliquer.

Le feu n'eſt autre choſe que la lumière agitée. Lorſque la lumière a peu de mouvement, elle

éclaire ſans aucun effet ſenſible ; mais lorſqu'elle éprouve un mouvement accéléré, alors le premier effet de cet élément eſt le même que celui des autres élémens mis en mouvement. Il frappe les corps qui ſont proche de lui, & enfin en raiſon de ſa ſubtilité, il les pénètre. Lorſque cette percuſſion eſt répétée, elle occaſionne la diviſion des corps, & ces corps en ſe diviſant, diviſent eux-mêmes par l'écart de leurs parties les corps dont on les approche. C'eſt ce qu'on appelle alors *brûlure* ou *combuſtion*. Plus ces corps ſont faciles à diviſer, plus ils ſont attaqués par cette percuſſion ; voilà pourquoi les huiles eſſentielles, les réſines, les bois, ſont bien plus promptement décompoſés par cette percuſſion que les pierres & les métaux.

Le feu électrique qui ſe développe ſur un corps, eſt donc le premier effet de la lumière agitée, & cet effet peut être comparé à celui des autres élémens que l'on agite ; mais obſerve que l'activité de la courſe de cet élément ſupplée à la légéreté de ſa maſſe, & donne une percuſſion bien plus vive que n'en donne les autres élémens, malgré leur plus grande peſanteur. Cette percuſſion ſubtile peut frapper cent perſonnes à la fois, de même que de cent billes d'ivoire qui ſe touchent, la percuſſion à peine donnée à la première,

eſt la même qu'éprouve ſur le champ la dernière. Lorſqu'en faiſant l'expérience de l'électricité, on augmente les frottemens, alors la lumière fortement agitée, entraîne avec elle plus de portions de matière, dont les écarts percent, diviſent ou brûlent les corps qu'on en approche.

Je conçois à préſent, répondit Nadir, & je vois clairement que l'air & l'eau de l'atmoſphère, qui ont une preſſion marquée ſur tous les corps de la Nature, peuvent être écartés d'un corps par le mouvement, & qu'alors l'élément du feu, qui eſt le moins aſſujetti aux loix des forces centrifuges, doit dominer dans ce même eſpace, dont l'on a écarté une quantité d'air & d'eau, & par conſéquent s'y développer, & y donner une percuſſion plus ou moins vive, en raiſon des frottemens plus ou moins forts; mais j'entrevois une conſéquence de ces principes qui m'étonne beaucoup. Seroit-il poſſible qu'il n'y auroit aucune chaleur ni feu, ſi la matière ceſſoit d'être en mouvement? Seroit-il poſſible que le ſoleil, cette maſſe immenſe de lumière, ne nous donneroit preſque point de chaleur, ſi notre globe ceſſoit d'être en mouvement? Oui, Nadir, ſois certain de cette vérité. Ce n'eſt que le mouvement des corpuſcules terreuſes, dont l'air de ton atmoſphère eſt rempli, qui accélère l'agitation de la

lumière, & en forme ce qu'on appelle le feu. Hé ; ne vois-tu pas que ſur des montagnes élevées, où les corpuſcules de matières terreuſes ſont moins en mouvement, vu qu'elles ne ſont point répercutées comme dans les vallons, ne vois-tu pas, dis-je, qu'il n'y a qu'une foible percuſſion, c'eſt-à-dire, une foible chaleur. Ne vois-tu pas que le ſoleil y peut à peine diviſer les neiges & les glaces, quoique ces terreins ayent eux-mêmes un mouvement de rotation plus conſidérable, eu égard à leur plus grande diſtance du centre de la terre.

Ne ſois donc plus ſurpris de ce que l'eau raréfiée par la chaleur, ſe condenſe lorſqu'elle eſt élevée à une certaine hauteur, & qu'elle retombe en pluie. Si le ſoleil étoit une maſſe de feu, comment expliquerois-tu cette condenſation de l'eau, cette formation rapide de la neige, de la grêle ? Il réſulteroit néceſſairement que plus l'eau s'éleveroit, plus elle deviendroit raréfiée. Il ne tomberoit jamais de pluie ſur la terre, il n'y auroit jamais de nuages, & les molécules de matière atténuées de plus en plus par la chaleur, monteroient toujours dans la région ſupérieure, en raiſon des peſanteurs ſpécifiques dont tu connois les loix. Les effets de ce feu électrique, nommé tonnerre, ne ſeroient pas dangereux,

puiſqu'il n'y auroit point de matière condenſée, dont la chûte & les éclats cauſent des exploſions ſi terribles. Les nuits ne ſeroient point des eſpaces de tems ſuffiſans, pour que toutes ces condenſations puiſſent s'opérer. D'ailleurs il réſulteroit que la pluie, la grêle, le tonnerre, ne tomberoient, pour ainſi dire, que pendant les nuits, & il y a long-tems que la portion de ton globe, qui eſt pendant ſix mois éclairée par le ſoleil, ſeroit réduite en cendre.

Remarque encore les effets de ce que tu nommes l'apogée & le périgée. Tu vois que la ſaiſon où le ſoleil eſt le plus éloigné de toi, eſt préciſément la ſaiſon pendant laquelle tu éprouves plus de chaleur. Pourquoi? parce que les rayons de lumière reſtent plus long-tems ſur ton hémiſphère. Si le ſoleil étoit une maſſe de feu, cette maſſe de feu étant plus proche de la terre pendant l'hiver que pendant l'été, conviens au moins qu'il y auroit des momens, dans des jours d'hiver, où le ſoleil t'échaufferoit bien davantage que pendant l'été; car réfléchis bien que des rayons de feu ne doivent pas être aſſimilés aux autres corps peſans, dont la chûte eſt plus ou moins grave, en raiſon de la ligne droite ou oblique qu'ils peuvent décrire. Suſpends à un fil d'archal un boulet de fer rougi au feu, & préſente-lui un

thermomètre aux mêmes distances en ligne perpendiculaire & oblique, tu verras que la chaleur y sera entièrement égale. Voici, Nadir, des principes sensibles : tu les concevras plus aisément que les mots d'*air inférieur* & d'*air supérieur*, avec lesquels plusieurs hommes ont bercé ton ignorance.

CHAPITRE VI.

NADIR étonné des raisonnemens d'Ormasis, refusoit cependant de s'y rendre; il est vrai que le poids d'un préjugé, généralement adopté, accable quelquefois l'esprit le plus fort. Il réfléchit un moment. Voici, sans doute, dit-il à Ormasis, l'opinion des Luminaciens de votre planète, & je vois que cette opinion est entièrement contraire à la nôtre; mais je vous prie de répondre à l'objection suivante. Comment, en rassemblant avec un verre les rayons du soleil, pourroit-on produire un feu si considérable, si le soleil n'étoit pas lui-même une masse de feu ?

Rappelle-toi bien, Nadir, les principes que je viens de t'exposer, & tu verras que cette expérience concourt à les affermir. Je t'ai dit que la lumière agitée forme ce qu'on appelle le

feu, & que plus cette lumière eſt agitée, plus le feu eſt violent. Obſerve donc que la lumière, déja agitée par le mouvement des corpuſcules de l'atmoſphère, paſſant enſuite par un corps plus denſe que l'air, qui eſt le verre, doit être alors encore plus agitée. D'ailleurs l'inégalité des réſiſtances, relativement aux diverſes épaiſſeurs du verre, occaſionnant circulairement des angles de réflexion, il ſe trouve donc une multitude de rayons reſſerrés. C'eſt donc à ce point de la plus grande réunion, où l'agitation de la lumière doit être très-conſidérable. Enfin la preuve ſenſible de l'agitation de la lumière, c'eſt l'activité avec laquelle ces mêmes rayons réunis ſe divergent enſuite. Or, quand au point de leur réunion, il ſe trouve un corps plus denſe que l'air qui arrête cette activité de divergence, il s'y fait néceſſairement des écarts, que l'on a nommés *chaleur*, *brûlure* ou *combuſtion*. Ces noms ne ſont que relatifs aux divers degrés de force de la percuſſion plus ou moins multipliée.

Pour achever de te démontrer que c'eſt cette agitation conſidérable de la lumière qui produit le feu, obſerve ce qu'un de tes Phyſiciens a découvert. Il a remarqué en faiſant paſſer des rayons du ſoleil par une lentille de verre, qu'à la ſuite du cône de convergence des rayons, le cône de

divergence produiſoit plus de chaleur au même degré que l'autre, quoique plus éloigné du ſoleil.

Examine enfin ces phoſphores que la Nature te préſente, examine ſur-tout ce phoſphore étincelant de lumière créé par tes Savans : à peine en le touchant éprouve-tu la moindre ſenſation de chaleur ; mais auſſi-tôt que tu l'agite & le frotte vivement, cette lumière ne devient-elle pas tout-à-coup un feu, dont les effets ſont très-violens ? Le feu n'eſt donc que la percuſſion de la lumière agitée.

Mais, demanda Nadir à Ormaſis, tous les corps de la nature contiennent donc de la lumière, quoiqu'elle ne ſoit pas ſenſible à nos yeux ? N'en doute pas, répondit Ormaſis, & ſi tu ne vois pas cette lumière dans un grand nombre de corps, c'eſt la tortuoſité de leurs pores qui te l'intercepte. Par exemple, lorſqu'un fer qui a rougi au feu, & ne préſente plus de lumière, brûle cependant les ſubſtances que l'on en approche ; crois bien que la lumière eſt encore agitée dans ce morceau de fer, quoiqu'elle ne ſoit plus ſenſible à tes yeux ; ſois ſûr que cette lumière agitée lance ſur les objets qu'on en approche, ou des molécules du fer même, ou celles d'autres corps qui avoient pu être entraînées avec elles dans les pores dilatés de ce métal.

Fais encore cette obſervation importante ; c'eſt que les corps les plus obſcurs en apparence contiennent quelquefois plus de rayons de lumière que les corps blancs. En effet, ces derniers réfléchiſſent les rayons ; les autres les abſorbent. Et ne ſais-tu pas que de deux hommes expoſés au ſoleil, l'un vêtu de noir, l'autre de blanc, celui vêtu de noir éprouve beaucoup plus de chaleur que l'autre. Les rayons de lumière ne ſont donc pas anéantis, & quoiqu'ils ne paroiſſent plus à tes yeux, ils n'en exiſtent pas moins dans les corps les plus opaques. L'homme qui dans une caverne obſcure tire du feu des pierres en les précipitant l'une ſur l'autre, auroit-il l'orgueil de croire avoir créé de la lumière. Non, il agite, il développe la lumière des corps, mais il ne crée rien. Je t'expliquerai bientôt par quels principes ſimples la lumière, malgré ſa légèreté, pénètre juſques dans les plus profondes cavités de la terre.

Il eſt donc ſenſible que le corps le plus opaque & le plus noir, n'en contient pas moins de lumière, mais cette lumière nous eſt interceptée par la tortuoſité de ſes pores, & c'eſt toujours un mouvement plus ou moins fort qui la développe. Il réſulte donc que ſur les ſurfaces des corps qui ont les pores droits, il faut moins de

mouvement pour nous préſenter de la lumière ; c'eſt pourquoi cette lumière étant moins agitée, cauſe moins d'écarts, & il n'y a point de chaleur. En effet, lorſque certains corps, tels que le bois, les poiſſons, & même d'autres animaux, tombent en putréfaction, cette lumière que tu apperçois ſur ces corps, eſt développée par l'agitation de leurs parties ; mais cette agitation eſt très-foible. Il n'y a donc point de brûlure. Il en eſt de même du ver luiſant ; la lumière de cet inſecte diſparoît auſſi-tôt qu'il eſt privé de la vie. Tu vois donc encore que cette lumière dépend de l'agitation des parties qui le conſtituent. Mais cette agitation n'eſt pas conſidérable. D'ailleurs il faut obſerver que dans des corps chargés de parties aqueuſes, la percuſſion de la lumière y eſt très-affoiblie, c'eſt-à-dire, les effets du feu preſque inſenſibles.

Tu vois donc, mon cher Nadir, que dans notre planète on cherche à connoître les premiers principes de chaque choſe. Si, par exemple, un Savant de notre Luminacie, pour expliquer le phénomène des phoſphores, ſe fût contenté de nous dire, *les phoſphores ſont des acides phlogiſtiqués qui brûlent avec plus ou moins de vîteſſe*, nous lui aurions répondu : Monſieur le Savant vous ne nous apprenez rien. En effet, que *les*

acides phlogiſtiqués ſoient des phoſphores, ou que *les phoſphores ſoient des acides phlogiſtiqués*, nous n'en avons pas plus d'idées ſur le jeu de la lumière dans cette opération. Expliquez-nous donc par des loix phyſiques & intelligibles, ce que c'eſt que le phlogiſtique, quelle eſt ſa formation, quelle eſt ſon action dans tous les corps, ou bien convenez que vos connoiſſances ſont encore bien ſtériles. Mais, mon cher Nadir, on connoît parfaitement dans notre planète quel eſt ce principe nommé phlogiſtique par tes Savans; je te l'expliquerai bientôt, & d'après cette explication, tu ſentiras encore mieux la vérité des définitions que je te donne. Mais avant d'aller plus avant, ne te reſte-t-il plus d'objections à me faire? Es-tu bien convaincu que le ſoleil n'eſt qu'un corps de lumière, & non un corps de feu?

Permettez, répliqua Nadir, que je vous communique encore une réflexion. La voici. Pourquoi en raſſemblant les rayons de lumière de la lune par nos plus fameux miroirs, n'éprouve-t-on à leur foyer aucune ſenſation de chaleur. Cependant le mouvement de rotation de la terre pendant la nuit, n'eſt-il pas le même que celui du jour? L'agitation de l'atmoſphère n'eſt-elle pas également ſenſible, & ne devroit-elle pas, ſelon vos principes, exciter de la chaleur?

Fort bien, Nadir, mais avant de t'expliquer les raiſons de ce phénomène, obſerve qu'il ne démontre en aucune ſorte que le ſoleil ſoit un corps brûlant. Au contraire, puiſque les éclipſes te démontrent que la lune n'emprunte ſa lumière que du ſoleil, pourquoi, ſi le ſoleil étoit un corps brûlant, ne recevrois-tu pas également ſa chaleur par la réflexion de ſes rayons? Je vais en peu de mots te faire concevoir ces effets.

Tu ſais que les rayons reçus directement du ſoleil, ſont pour ainſi dire parallèles en comparaiſon de l'extrême divergence de ceux de la lune; voilà pourquoi cette lumière de la lune eſt ſi foible, & quoiqu'elle te paroiſſe fort vive au foyer de tes miroirs, tu n'as preſque point de rayons en comparaiſon de la quantité qui te vient directement du ſoleil, par conſéquent moins de compreſſion & bien moins d'agitation. En ſecond lieu, la foible chaleur que tu pourrois ſentir au foyer de ces miroirs, ſe trouve entièrement détruite par les condenſations aqueuſes, dont les plus belles nuits ne ſont jamais exemptes, ce qui arrête l'effet de la percuſſion de la lumière, & par conſéquent anéantit, ce qu'on appelle la chaleur. Enfin Nadir, ne doute pas que l'effet violent des miroirs provient uniquement de la quantité de rayons de lumière raſſemblés, dont l'agitation

eſt alors conſidérable, & que cet effet ne provient d'aucune chaleur effective du ſoleil. Hé, ne vois-tu pas que les rayons d'une ardente fournaiſe qui à ſix ou ſept pieds de diſtance, t'échauffent bien davantage que ceux du ſoleil, étant cependant raſſemblés par les mêmes miroirs, produiſent bien moins d'effets que les rayons du ſoleil?

D'après ce que je viens de te dire concernant les rayons lunaires qui ne donnent aucune chaleur, tu dois ſentir à préſent pourquoi l'eau éteint le feu. En effet, le feu étant la percuſſion de la lumière agitée, les progrès de cette percuſſion doivent donc être plus aiſément arrêtés par un corps auſſi denſe, & en même-tems auſſi ſouple que l'eau, qui préſente ſans ceſſe une quantité conſidérable de ſurfaces aux efforts de la percuſſion. Tu connois l'effet du boulet de canon, qui perd ſa force dans une balle de laine, tandis qu'il auroit briſé la muraille la plus épaiſſe; voilà, mon Ami, toute la ſolution de ce problême, voilà pourquoi l'eau éteint le feu. Ne crois pas que le feu & l'eau ſoient deux élémens ennemis: au contraire ces deux élémens ont une tendance à s'unir avec la plus grande rapidité. Alors l'air contenu dans l'eau ſe dilate, & c'eſt le bruit occaſionné par cette réunion rapide, qui avoit fait imaginer que le feu & l'eau étoient

deux élémens contraires, tandis que les parties de feu ſont tellement unies aux parties d'eau, que ſi cette union n'exiſtoit pas, l'eau ne s'éleveroit jamais en vapeurs, il n'y auroit aucuns animaux, aucunes plantes ſur la terre, ou du moins aucuns de ces êtres n'auroient jamais ſubi de métamorphoſes.

N'oublie jamais, mon cher Nadir, les principes que je viens de te développer. Tu les trouveras entiérement démontrés dans la ſuite de nos converſations. Tu verras que la Nature agit avec la plus grande ſimplicité dans toutes ſes opérations; qu'elle n'a donc jamais créé pluſieurs ſortes de feux ni pluſieurs eſpèces de chaleurs, & que bien loin d'avoir multiplié à cet égard les ſubſtances, le feu & la chaleur ne ſont eux-mêmes que les effets plus ou moins forts de la lumière agitée. A demain, mon Ami, je me rendrai ici dès le matin. Pourquoi, répondit Nadir, pourquoi cet empreſſement de me quitter ? Demeurez, ſoyez le Maître chez moi, vous vivrez avec agrément, avec liberté. La ſociété de quatre femmes agréables vous feroit-elle peur ? Non, les vrais Philoſophes aiment les beaux ouvrages de la Nature. Au reſte je parle peut-être comme un homme amoureux, mais ſi vous connoiſſiez Mirza, Mirza, l'Amie de mon cœur, qui le

ſera toute ſa vie. Nadir fit part à Ormaſis de ſa façon de vivre, de ſon attachement pour Mirza, de ſon bonheur. Le Philoſophe parut s'attendrir. Vous avez donc connu l'Amour, lui demanda vivement Nadir? — Si je l'ai connu. Ah! mon Ami, eſt-il un être penſant qui ne l'ait pas connu? Mais un ſouvenir cruel porte quelquefois dans mon cœur une mélancolie.... Effaçons ce tableau.... Adieu Nadir, je te promets de reſter demain avec toi. Peut-être y demeurerai-je quelques jours, & ſi ma compagnie peut augmenter ton bonheur, j'oublierai une partie de mes chagrins. Je ne peux t'en dire davantage. A demain.

Le Philoſophe ſortit. Il étoit tard. Nadir plus intrigué que jamais deſcendit au ſalon de compagnie. Il y étoit attendu. Quelques agréables de Chryſopolis devoient être les convives du ſouper. On ſe mit à table.

Nadir réfléchiſſoit encore aux raiſonnemens judicieux de ſon Ami : il étoit rêveur. On lui en fit la guerre. Mirza brûloit d'impatience de le queſtionner; mais ce n'étoit pas le moment. Il étoit au ſouper ſans y être. Il écoutoit à peine ces phraſes papillotées, dans leſquelles on enveloppe ſouvent fort peu d'eſprit. Il applaudiſſoit foiblement à ces petites ſaillies allégoriques, à ces minces épigrammes, dont les Auteurs accou-

chants avec peine, croyent que l'on doit admirer chez eux l'eſprit après lequel ils ont couru. Il ſourioit avec diſtraction à ces chanſonnettes, délaſſemens des grands génies, & qui deviennent l'occupation & l'importance de tant d'autres petits êtres. Nadir avoit, pour ainſi dire, de l'humeur; il auroit déſiré qu'Ormaſis eût demeuré avec lui. O j'en aurai demain le plaiſir, ſe diſoit-il en lui-même, je veux voir quelle peut être la contenance de mon Philoſophe au milieu de pareils amuſemens. Il invite ſur le champ les mêmes convives pour le ſouper du lendemain, & leur annonce un Étranger d'un Pays très-éloigné, auquel il déſire procurer de l'agrément. On lui promet.

Enfin la Compagnie étant retirée, & les autres femmes de Nadir dans leurs appartemens, il ſe trouve ſeul avec Mirza. Je peux donc à préſent te queſtionner, lui dit-elle: hé bien, notre Philoſophe? .... Tu ne ſaurois croire combien je m'y intéreſſe; il viendra donc demain, il te l'a donc promis? Tu as reſté bien long-tems avec lui? Je le lui pardonne: je te le pardonne, mais à une condition..... Je veux être ton Écolière. Inſtruis-moi à mon tour: oui, inſtruis moi. Pourquoi a-t-on la manie de ne jamais propoſer aux femmes la connoiſſance des Sciences abſtraites?

Meſſieurs

Meſſieurs les Savans, je crois que vous vous méfiez un peu des femmes, parce qu'elles ne ſe payent pas toujours de mots. Mais, Nadir, j'ai trop bonne opinion de toi pour croire que.... Allons, mon Maître, commencez vos leçons, je vous écoute.

Nadir enchanté de la demande de Mirza, & flatté de pouvoir encore s'occuper avec elle dans un genre auſſi agréable, lui expoſa les premiers principes du Philoſophe, avec la même clarté qu'il les avoit reçus. Il s'apperçut avec délices combien Mirza prêtoit d'attention, & avec quelle intelligence elle adoptoit toutes ces idées; mais ſon enjouement lui faiſoit de tems en tems interrompre Nadir pour faire des queſtions aſſez plaiſantes. Enfin, très-perſuadée que le feu n'eſt autre choſe que l'effet de l'agitation de la lumière, je ne trouve pas étonnant, dit-elle, que la planète de notre Philoſophe, que tu nomme Mercure, & qui eſt proche du ſoleil, ne ſoit pas plus échauffée que notre terre, car cette planète étant plus petite que la nôtre, ſi les rayons de lumière y ſont plus abondans, ils ſont proportionnellement moins agités. En effet, ſi je fais tourner une groſſe & une petite boule avec un mouvement égal, je crois que la ſurface de la groſſe boule parcourera plus d'eſpace que

l'autre dans un même tems. La petite boule éprouvera donc moins de mouvement. Ainſi puiſqu'il doit y avoir moins de mouvement ſur la ſurface de Mercure, que ſur la ſurface de notre terre, il n'eſt donc pas étonnant que les habitans de Mercure ne ſoient pas plus incommodés que nous de la chaleur, quoiqu'ils ſoient plus proches du ſoleil. Dis-moi donc, trouve-tu que je m'explique? Je m'entends, mais, toi, me comprends-tu? — A merveilles, ma chère Mirza, à merveilles. Je t'admire. Tu viens de réſoudre un problême fameux, que nos plus habiles Phyſiciens n'ont point encore expliqué. — Ah! Monſieur mon Maître, vous vous moquez donc? — Non, je te le jure. — O je ne ſuis point votre dupe, & je veux vous punir. Bon ſoir. Je vais raiſonner toute ſeule. — Un moment, Mirza, je vais te rejoindre dans ton appartement, je veux te prouver ma bonne foi. Auſſi-tôt Nadir court chercher un gros *in-folio* d'Élémens Phyſico-Trigono-Géométriques, il revient trouver Mirza. Il ouvre le livre à la page 1590, & lui montre un article conçu en ces termes :

Corollaire.

Plus il y a de degrés de longitude à la ligne rectiligne, qui part d'un centre à une circonférence

circonſcrite, & plus cette circonférence a de vélocité dans ſon mouvement de rotation, & cette vélocité s'augmente en raiſon du quarré des diſtances.

Hé bien, dit-il, examine, relis encore. C'eſt ſur ce corollaire qu'eſt fondé le raiſonnement judicieux que tu viens de faire. Quelle plaiſanterie, répondit Mirza ; quoi ! je ne comprends rien à ce grimoire, & tu prétendrois que j'ai raiſonné d'après lui ? Explique-moi donc ces grands mots ? D'abord qu'eſt-ce qu'un corollaire ? — Un corollaire, c'eſt une conſéquence ſenſible d'une vérité démontrée. — Fort bien, Nadir, par exemple, il eſt démontré que tu es aimable. Je t'aime. Voilà donc un corollaire. A préſent explique-moi. Qu'eſt-ce que la ligne rectiligne qui part d'un centre à une circonférence circonſcrite ? O voilà bien d'autres queſtions dans ce livre. Quel eſt donc ce problême : » *trouver une* » *tangente qui touche en même-tems deux cercles* » *de différent diamètre, l'un en deſſus, l'autre en* » *deſſous* «. En vérité, cela eſt plaiſant. Où trouveras-tu une pareille tangente ? Nadir ſe mit pourtant en devoir de tout expliquer. Le livre étoit conſidérable. Il y avoit beaucoup de figures à obſerver. Enfin Nadir & Mirza paſsèrent la nuit à diſſerter ſur différens points de Géométrie.

CHAPITRE VII.

DÉJA l'aurore annonçoit à Nadir le retour du Philoſophe, & Mirza avoit formé le projet de ſe cacher dans la Bibliothèque, réſolue de bien écouter les inſtructions du Savant, afin de ſurprendre enſuite Nadir lorſqu'il viendroit lui répéter les mêmes leçons. Une circonſtance favoriſa entiérement ce projet. Nadir fit obſerver à Mirza qu'il avoit des reproches à ſe faire d'avoir un peu négligé depuis deux jours ſes bonnes Amies. Je veux, dit-il, faire ma paix avec elles. Je crois m'être apperçu qu'elles ont de l'humeur. Le Philoſophe n'eſt point encore arrivé. Je vais me rendre chez elles. Viens-tu avec moi? Non, répondit Mirza, j'aurois ſûrement part à la querelle, & toi ſeul mérite d'être grondé. Nadir ſe rendit donc aux appartemens de ſes femmes, mais elles étoient déja dans les jardins. Elles y reſpiroient le parfum des fleurs. Elles s'y entretenoient, avec une ſorte d'inquiétude, de la froideur dont leur Ami leur paroiſſoit coupable, lorſqu'elles l'apperçurent venir à leur rencontre. Leur plaiſir fut ſincère, mais elles réſolurent de lui faire des reproches. En effet, auſſi-tôt qu'elles le virent à

portée d'entendre ce qu'elles disoient, Sophie demanda, est-ce un rayon du soleil que je vois se mouvoir sur cette terrasse ? Non, répondit Laure, c'est quelque chose de bien plus rare. C'est vrai, dit Fatmé, j'ai donc bien fait hier d'acheter ce verre à facettes, que l'on nomme multipliant, au moins si nous ne jouissons que quelques instans, nous jouirons beaucoup. Aussi-tôt elle regarde Nadir au travers de cette lorgnette, & la passe à ses Amies qui en font autant. O ! leur dit Nadir, je mérite bien d'être grondé, mais vos querelles sont si agréables, que vous me rendriez heureux d'avoir des torts. Il faut vous avouer qu'un Etranger, un Philosophe, m'occupe en secret par des instructions amusantes. Mais je crois que dès aujourd'hui il va demeurer avec nous, ainsi notre société ne peut devenir que plus intéressante, oui, plus intéressante. L'inepte préjugé n'a que trop confondu la Misantropie avec la Philosophie. La vraie science enrichit les plaisirs. A propos de plaisirs, hier j'étois un peu rêveur au souper, mais je m'apperçus que Selim & Osman avoient beaucoup de plaisir à voir Laure & Sophie. Ma chère Laure, mon aimable Sophie, j'estime Selim & Osman. Ils ont le cœur excellent. Si par hasard se mettant au-dessus des préjugés du Pays, c'est-à-dire, promettant

de vous laiſſer maitreſſes de votre liberté, ils vous ſacrifioient la leur ; ſi cette propoſition vous donnoit, pour eux, quelque intérêt, refuſeriez-vous leur main ? Ah ! croyez que je ferois mon bonheur du vôtre.... Mais à une condition, celle de nous voir tous les jours les uns chez les autres. Quant à ma chère Fatmé, s'il étoit poſſible que.... Ces réflexions de Nadir firent un peu rougir Laure & Sophie. Selim & Oſman étoient en effet des hommes aimables, & dont l'amour en preuves ne pouvoit point offenſer l'amitié de Nadir ; cependant on ſe défendit, on ſe fâcha, on querella, mais Nadir ſut à quoi s'en tenir, & réſolut d'augmenter le bonheur de ſes Amies. Vous voyez, leur dit-il en riant, que je m'occupe de vous plus que vous ne penſez. Adieu, mon Philoſophe m'attend. Je vous laiſſe. Nadir ſe rendit à ſa Bibliothèque, à l'inſtant même où Ormaſis venoit d'arriver.

La jeune Mirza n'avoit point perdu de tems. Aſſiſe ſur une tablette, elle remplaçoit alors dignement huit *in-folios* de Remarques critiques ſur l'Antiquité : elle avoit tiré ſur elle une de ces couliſſes, qui tiennent lieu de battans d'armoire, ménageant cependant une ouverture, de façon à tout voir ſans être apperçue. Nadir & Ormaſis vinrent s'aſſeoir préciſément vis-à-vis d'elle. A

peine eut-elle vu le Philoſophe, qu'elle ſe ſentit pour lui le plus vif intérêt. Voilà donc, ſe dit-elle, cet homme merveilleux. Il eſt d'un certain âge, mais ſa figure eſt affable. Je ne l'aime pas comme j'aime Nadir. Non, ce ne ſont ſûrement pas les mêmes ſentimens qui m'affectent, mais, je ne ſais, j'éprouve une douce ſympathie que je ne peux définir. Mirza ne fit trève à ſes réflexions, que pour écouter avec plus d'attention.

Nadir parla le premier. C'eſt donc aujourd'hui, mon reſpectable Ami, que vous demeurez avec moi. Oui, mon cher Nadir, mais à condition que tu ne t'oppoſeras point à mes voyages nocturnes. J'ai vu cette nuit un nouveau développement dans les maſſes de terre, qui m'a préſenté des curioſités intéreſſantes. Oui, mon Ami, c'eſt ſur les lieux mêmes, c'eſt dans les entrailles de la terre qu'un Amateur a le plaiſir de ſurprendre la Nature, & non dans ces Cabinets Minéralogiques, dont les principales Pièces ne ſont ſouvent que les produits d'une adroite impoſture. Si tu es vraiment curieux de t'inſtruire ſur cette partie intéreſſante, & de m'aider dans mes recherches, il ne tient qu'à toi; cependant..... Non, point de réflexions, interrompit Nadir, vous me raviſſez. Dès ce ſoir, je veux voyager avec vous dans les entrailles de la terre.

Un ſpectacle ſi nouveau, ſi beau, aura pour moi mille charmes. Voulez-vous à préſent, mon cher Ormaſis, me continuer vos inſtructions?

Volontiers Nadir. Je t'ai donc fait obſerver que s'il n'y avoit pas une véritable union de l'eau avec le feu, l'eau ne s'éleveroit jamais en vapeurs. Réfléchis préſentement que les vapeurs en mouvement atténuent conſidérablement des portions de matière terreuſe qu'elles rencontrent. Il ſe forme donc une liaiſon plus intime de l'eau avec les portions de terre atténuée. Telle eſt l'origine de la formation des ſels & des huiles. Tu imiteras dans un laboratoire cette opération de la nature, avec autant de facilité, que tes Savans ont imité celle de la formation du ſoufre. Tu découvriras même des effets très-ſinguliers, provenans de la ſimple circulation des vapeurs ſur différentes terres, mais il eſt de la plus grande importance d'obſerver les degrés de chaleur ou percuſſion de lumière. Tu ſais que le degré de feu qui fait cuire un œuf, n'eſt pas celui qui fait éclore un poulet. Le principe de ce phénomène te paroîtra encore plus ſenſible, lorſque je t'aurai expliqué ce qu'eſt le phlogiſtique, ſa formation, ſa conſervation dans les corps, ſa diminution & ſa reproduction.

J'avois long-tems héſité de croire, répondit Nadir, que le feu & l'eau avoient une affinité, c'eſt-à-dire, une tendance à s'unir l'un avec l'autre, mais je n'en doute plus. Je ſens bien que lorſqu'on jette de l'eau ſur le feu, c'eſt la percuſſion de la lumière qui diviſe l'air contenu dans l'eau, que cette percuſſion augmente par conſéquent le volume de l'air, & que c'eſt donc cet air dilaté qui vient frapper l'organe de l'ouïe. Mon cher Ormaſis, cela eſt bien ſimple. Et je crois trouver dans pluſieurs expériences la vérité de ce principe. Par exemple, ſi je jette un acide ſur un alkali, j'occaſionne ſur le champ une efferveſcence, mais qu'eſt-ce que cette efferveſcence, ce gonflement ? Ce n'eſt autre choſe que l'effet de l'air ſubitement dilaté par le frottement rapide qu'occaſionne la réunion de ces deux corps, & la lumière s'y trouve également agitée. Actuellement Ormaſis faites-moi le plaiſir de m'expliquer quel eſt le principe des affinités ?

D'accord, mon cher Nadir, je ſuivrai avec plaiſir dans mes inſtructions la marche que te preſcrira ta curioſité. C'eſt le moyen de t'y intéreſſer davantage. Des Savans éclairés t'auront déja donné des notions ſur ce principe des affinités. Je vais te l'expliquer avec la plus grande clarté.

Tu es bien convaincu par des expériences certaines, que tous les corps tendent au centre de la terre, & que la force de la preſſion de l'atmoſphère eſt plus conſidérable que les forces centrifuges provenantes du mouvement de rotation de la terre, qui ſans cette preſſion jetteroient à des diſtances immenſes tous les humains & toutes les maſſes non adhérentes. Tu es encore bien aſſuré que tous les corps fluides ou ſolides de la nature ont des pores, & que ces pores ſont diverſement configurés. Qu'arrive-t-il donc lorſque l'on jette, par exemple, un ſel ſur un autre ſel, dont les pores ſont d'une configuration relative aux parties conſtituantes du premier, il ſe fait néceſſairement une chûte dans les pores de ce ſel, d'où réſulte la diviſion de l'air, ſon augmentation de volume; & cette agitation que l'on a nommée effervescence, eſt plus ou moins vive, en raiſon de l'ouverture & de la forme des pores.

Fort bien, fort bien, diſoit en elle-même Mirza, qui ſuivoit avec intelligence cette converſation abſtraite. On a eu raiſon de dire que tout s'unit & ſe déſunit.

Tu vois donc, continua Ormaſis, que ce qu'on appelle affinité, eſt la tendance d'un corps à pénétrer dans un autre corps, & que la variété de

cette tendance dépend de la variété des formes & peſanteurs. Entends-tu bien, mon cher Nadir, formes & peſanteurs. Le mouvement change les formes des corps : les formes des corps occaſionnent le changement des peſanteurs. De-là naît la modification de tous les êtres.

Oui, ſe diſoit encore Mirza, le Philoſophe a raiſon. *Le mouvement change les formes des corps.* En effet, c'eſt en vivant, en agiſſant que je deviendrai vieille, que je deviendrai laide. Nadir ceſſera peut-être de m'aimer : ah, ſi je le croyois, je ne remuerois plus. *Les formes des corps occaſionnent le changement des peſanteurs.* Je le crois bien quand je ſerai vieille je deviendrai plus peſante. *De-là naît la modification de tous les êtres.* Oui, je ne le ſais que trop. Je ceſſerai d'exiſter. Mais.... que deviendrai-je ? Quoi!.... ne plus revoir Nadir.... jamais.... plus d'eſpoir.... O toi, délices de ma vie, Nadir, être charmant, que je contemple à préſent avec tant de plaiſir ; il faudra donc nous ſéparer pour toujours. Plongés l'un & l'autre dans le cahos d'une nuit éternelle..... O divinité ! intelligence ſuprême, peut-on te ſuppoſer une inconſéquence auſſi abſurde. N'aurois-tu créé des êtres penſans que pour les anéantir ? Architecte infaillible tes ouvrages peuvent-ils ſe détériorer ? Non,

rougiſſez ſavans de Chryſopolis qui faites tant d'efforts pour nous abaiſſer à l'état des plus vils animaux, & laiſſez-moi le doux eſpoir de vivre éternellement avec Nadir. Vous, Ormaſis, vous Philoſophe de bonne foi, j'ai le plus grand deſir de vous queſtionner; mais écoutons.

Souffrez, diſoit Nadir au Philoſophe, ſouffrez que je n'admette pas l'opinion de la chute des parties d'un corps dans un autre corps ſans vous prier de me réſoudre les difficultés que j'y trouve. Je connois la preſſion ſenſible de l'atmoſphère ſur tous les corps de notre globe; mais lorſque ces corps ſont diviſés en des parties auſſi fines que le doivent être vos parties conſtituantes, elles doivent être de peſanteur ſpécifique avec de pareilles maſſes d'air, c'eſt-à-dire, qu'elles doivent être auſſi légères que l'air. Alors la tendance de ces mêmes parties vers le centre de la terre n'agit donc plus: alors je ne comprends point qu'il y ait une chute des parties conſtituantes d'un corps dans celles d'un autre corps.

Je vais, répondit Ormaſis, te faire comprendre cette vérité. Lorſque les parties d'un corps ſont aſſez diviſées pour former peſanteur ſpécifique avec l'air, crois-tu que leur plus ou moins grande légereté, en raiſon des autres corps qu'elles rencontrent, ne produit pas exactement dans l'air

le même effet que je viens de t'expliquer ? Sois sûr que cet effet est le même. Il y a toujours une chute d'un corps sur l'autre en raison de la pesanteur relative de ces deux corps. Qu'importe, que ces corps soient plus élevés, & quand même ils seroient aussi élevés que l'air le plus élevé, ils agiroient toujours l'un sur l'autre. Mais, me diras-tu, il n'y a plus alors de tendance vers le centre de la terre, & c'est donc l'ascension des corps qui est également le principe des affinités. Non, mon ami, il faut toujours partir du principe de la chute des corps qui est le principe dominant, & réfléchis bien que si un corps plus pesant qu'un autre l'oblige de s'élever, il ne s'ensuit pas que ce dernier ne conserve plus de tendance au centre de la terre. En attendant que je t'explique cette cause première de la gravité des corps, c'est-à-dire, de leur tendance au centre de la terre, sois bien assuré que si par la division d'un corps il se trouve des parties qui s'élèvent en l'air, cet effet provient toujours du principe dominant qui est la pression de l'atmosphère, & ces mêmes parties ne s'élèvent en l'air qu'en raison de ce qu'il y a d'autres parties qui ont une plus grande tendance qu'elles au centre de la terre en raison de leur masse & de leur forme.

Ah! s'écria Nadir, vous me faites faire des

réflexions qui m'intéreſſent beaucoup. Lorſque je croyois que le ſoleil étoit un corps brûlant, il m'étoit impoſſible de ſentir toutes ces vérités ; il m'étoit impoſſible, par exemple, de concevoir d'où provenoient les variétés de la preſſion de l'atmoſphère, préſentement je ne ſuis plus embarraſſé. Je conçois pourquoi toutes les vapeurs quelconques ſe condenſent lorſqu'elles ſont élevées à une certaine hauteur. Je conçois auſſi que l'air doit être agité par la chûte de ces corps condenſés, & que c'eſt cette agitation qui occaſionne les tempêtes, le tonnerre, les météores. Je conçois aiſément que des corps qui ont été les plus diviſés, peuvent en ſe condenſant former de nouvelles maſſes & de différente nature. Enfin le ſoleil n'étant point un corps de feu, je conçois qu'il ne ſe peut échapper de notre atmoſphère aucun atôme de matière terreuſe ou aqueuſe. A préſent je vois clairement toute l'inconſéquence du ſyſtême des atterriſſemens ; je ſens toute la petiteſſe de ces raiſonnemens, par leſquels on ſuppoſoit que notre globe ſeroit un jour vitrifié. Je conçois à merveilles qu'un incendie, ſur une portion de notre globe, occaſionne ſur le champ une chûte d'eaux, parce que les maſſes d'eau qui ſe raréfient, occaſionnent la condenſation de pareilles maſſes d'eau plus élevées

dans l'atmoſphère, & par conſéquent leur chûte ſur la terre, tantôt à des diſtances voiſines, tantôt à des diſtances très-éloignées, relativement aux courans d'air. D'après ces loix immuables des peſanteurs ſpécifiques, il eſt donc conſtant que l'embraſement général du globe eſt phyſiquement impoſſible.

Préſentement plus je réfléchis à ces condenſations continuelles, plus je vois que la diviſion des corps qu'opère la nature, quoique conſidérable, n'eſt pas infinie, comme elle le pourroit être, de ſorte que les ſubdiviſions extraordinaires imaginées par pluſieurs de nos Savans, d'après leſquelles quelques-uns ont fait réſulter des ſubſtances intelligentes, ne ſeroient donc que de puériles rêveries. Cependant Ormaſis, daignez éclairer mon jugement, ne ſeroit-il pas naturel de croire que notre faculté intelligente eſt une propriété de la matière ?

Se peut-il, répondit Ormaſis, ſe peut-il que Nadir, qui vient de former une ſuite de raiſonnemens fort juſtes, les termine par une queſtion auſſi abſurde ?

Il ſembloit que les idées de Nadir étoient toujours de concert avec les deſirs de Mirza. Il avoit fait cette queſtion au Philoſophe, & c'étoit préciſément ſur cette queſtion, que la tendre Mirza

ſouhaitoit ardemment de s'inſtruire : charmée du début de la réponſe, à peine reſpiroit-elle, afin d'écouter avec plus d'attention.

Je te demande, continua Ormaſis, ſi l'intelligence étoit une propriété de la matière, pourquoi les pierres, les arbres, n'auroient-ils pas cette faculté intelligente ? Mais, me diras-tu, c'eſt que cette matière minérale & végétale n'a point les formes de la matière animale. Hé! mon Ami, qu'importent les formes. Si l'intelligence eſt vraiment, comme tu le dis, une propriété de la matière, toute matière doit donc avoir cette propriété ; qu'importe, que ſes parties ſoient des triangles-rectangles ou obtus, des ſphères ou des demi-ſphères. Ainſi, mon Ami, les arbres, les cailloux, auroient, d'après tes principes, la faculté intelligente. Ou au moins conviens qu'un bon Lapidaire, en donnant aux pierres des figures infinies, rencontreroit dans quelques-unes des formes variées celle de la faculté intelligente.

Je ſens à merveilles, répondit Nadir, le ridicule que vous jettez ſur ces principes. Cependant conſidérez, je vous prie, que dans le règne animal il y a bien plus de mouvement que dans le végétal ou le minéral, & que la matière étant bien diviſée, c'eſt donc cette matière dans cet état qui a la propriété de penſer.

Je

Je vais, reprit Ormaſis, je vais te faire ſentir la petiteſſe de ces obſervations. La matière bien diviſée, ſelon tes idées, ſera-t-elle de la nature d'un alkool ſubtil, d'une quinteſſence ardente, qui circule autour de la glande pinéale, ou qui voltige ſur le fluide de ton cerveau. En ce cas, ton ſyſtême eſt contre toutes les loix phyſiques. En effet, ſi des vapeurs aſſez groſſières s'élèvent ſi fort au-deſſus de ton globe, en raiſon des peſanteurs ſpécifiques dont tu connois l'ordre immuable; comment conçois-tu que l'ame étant ſuppoſée une matière très-diviſée, & néceſſairement dégagée d'une matière peſante, puiſqu'elle agit avec tant de vîteſſe, comment conçois-tu, dis-je, qu'une pareille matière reſte enfermée dans des vaſes auſſi poreux que le corps humain. Tu me diras, peut-être, qu'il ſe fait une déperdition continuelle d'eſprits animaux qui l'emporte, mais que les hommes réparent continuellement cette perte, par la tranſmutation des alimens qu'ils prennent. Fort bien. Voilà donc l'atmoſphère rempli de petites portions de matière, qui probablement perdent au grand air leur faculté intelligente, car s'ils ne la perdoient pas, il réſulteroit que la tranſpiration des hommes créeroit tous les jours des millions de ſylphes. Mais, mon Ami, il eſt cependant de toute

néceſſité qu'il y ait dans chaque homme une de ces petites portions de matière qui ſoit plus fixe que les autres, & qui les commande. En effet, ſans cela, comment m'expliquerois-tu, par exemple, l'acte de volonté, par lequel tu te rappelle à ton gré telles ou telles idées ? Comment me définiras-tu cet acte de volonté ? Ce ſeroit donc une portion de matière ſubtile qui commanderoit aux autres portions de matière ſubtile, & qui les arrangeroit méthodiquement dans ton cerveau. Vois, je te prie, combien de ſubtilités matérielles il faut admettre, pour nier l'exiſtence d'une ſubſtance plus parfaite que la matière.

Un de tes fameux Matérialiſtes a ſenti qu'il étoit inconſéquent pour ſon ſyſtême d'admettre une Divinité. Il a donc pris le parti de nier l'exiſtence de cette Divinité. L'ordre de la nature n'eſt dû, ſuivant lui, qu'au haſard, & n'annonce point l'exiſtence d'une faculté intelligente. Quant à lui il a des penſées, parce que, dit-il, c'eſt une propriété de la matière de penſer. Regarde ce grand raiſonneur, il a cinq pieds deux ou trois pouces. Le mouvement circulaire d'un peu de fluide qui parcourt ſon petit corps, produit donc chez lui une faculté intelligente, & le mouvement des fluides immenſes de toute la na-

ture, n'annonceroit pas l'exiſtence d'une faculté intelligente de plus de conſéquence que la ſienne. Il eſt donc conſtant, d'après ſes propres principes, qu'il exiſte au moins un Dieu matériel. Mais l'ordre continuel des mouvemens de la nature, n'annonce-t-il pas que cette faculté intelligente eſt maitreſſe de la matiere? Par conſéquent cette faculté eſt donc une ſubſtance plus parfaite que la matière. Il eſt donc phyſiquement impoſſible qu'elle ſoit un compoſé de terre, d'air & d'eau, parce qu'une partie du tout ne peut pas être ſupérieure au tout.

Préſentement, Nadir, ſois perſuadé que la Divinité a pu créer une infinité de ſubſtances plus parfaites que la matière, & qui ont cependant des rapports avec elle. Plus ces rapports ſont conſidérables, moins les facultés intelligentes ſont diſtinctes. Tel eſt l'état des animaux, tel eſt auſſi l'état diſtinctif du génie de certains hommes. Enfin, mon cher Nadir, c'eſt parce que ces rapports exiſtent encore chez toi, qu'il t'eſt impoſſible de concevoir la nature de cette ſubſtance penſante, mais il t'eſt encore bien plus impoſſible de concevoir qu'une penſée ſoit formée de terre, d'air & d'eau. Depuis le tems que tes Savans ont décompoſé les corps de la nature, diſſéqué la lumière, & fait d'aſſez vaſtes combinaiſons, ſe

ſont-ils apperçus que plus ou moins de terre, plus ou moins d'eau, plus ou moins d'air ou de lumière dans leurs compoſés, ayent jamais produit quelques dégrés d'intelligence ?

Enfin, Nadir, pour achever de te convaincre que la penſée n'eſt point un effet de l'action ou de la raréfaction de la matière, fais l'obſervation ſuivante. Un homme s'agitera, fera quelques exercices violens : tu as dû éprouver que dans ces inſtans il eſt incapable de former des idées ſublimes. Quand au contraire, cet homme marche avec lenteur, ou, lorſque renfermé dans ſon cabinet, il y médite avec tranquillité, il ſent que ſes idées ſont plus élevées, & qu'il y a enfin plus de clarté dans les fonctions de ſon ame. L'ame n'eſt donc point l'effet de la raréfaction de la matière, autrement ce ſeroit dans l'inſtant même de l'agitation où elle devroit être bien plus exaltée. Or, puiſqu'il eſt évident que l'homme qui veut méditer cherche la tranquillité, & que cet inſtant de tranquillité eſt celui de la plus grande élévation de ſes idées, juge combien l'ame entiérement dégagée des ſens doit acquérir de connoiſſances, & peut-être de plaiſirs, qu'il lui avoit été impoſſible de concevoir.

Voici, Nadir, des raiſonnemens à portée de notre ame, dans l'état où elle eſt. Ce ne ſont

que des réflexions phyſiques fondées ſur le bon ſens; mais ne trouve-tu pas que ces réflexions phyſiques, adoptées univerſellement dans notre planète, valent bien les arrêts métaphyſiques contredits dans la tienne. Oui, répartit Nadir, je me rends, & je me rends avec conviction. Et moi auſſi, s'écria tout-à-coup Mirza, en tirant la couliſſe qui la déroboit à leurs regards: non, Ormaſis, non, tu n'es point un mortel; tu es un ange tutélaire qui viens augmenter mon bonheur & le prix de mon exiſtence. Reçois le gage de l'amitié la plus ſincère. Déja Mirza accourue vers le Philoſophe, l'avoit embraſſé avec l'expreſſion honnête de la plus vive reconnoiſſance, & ſe précipitant tout-à-coup dans les bras de Nadir: mon Ami, mon Amant, mon tout, ſens-tu comme moi le plaiſir de vivre ſans ceſſe. Le moment de notre ſéparation ſera donc celui qui nous réunira avec plus de ſenſibilité. Vas, ſi tu me quitte le premier, je ne tarderai pas à te ſuivre. L'ame de Mirza unie à la tienne..... Je conçois que cette jouïſſance doit être divine. Eh, dans les inſtans de la volupté la plus pure, n'avons-nous pas quelquefois deſiré de pouvoir nous confondre? Nos ames ne s'efforçoient-elles pas de ſe réunir? Il exiſte donc pour elles un plaiſir encore plus délicieux.... Ah! mon Ami, dès ce

jour même je jouïs d'un bonheur ſans nuages. Aſſurée de revivre avec toi, je ne crains plus rien.

Que l'on juge de la ſurpriſe du Philoſophe & de celle de Nadir. Mais, quelle vivacité ! quelle expreſſion ! quels ſentimens ! . . . . . Eh ! quelle réponſe auroit pu faire Nadir ? Il la couvroit de baiſers.

Le Philoſophe attendri juſqu'aux larmes, ne fut pas le premier à interrompre une ſcène auſſi touchante. Mon cher Ormaſis, lui dit enfin Nadir, vous la voyez. . . . . Jugez ſi je dois l'aimer. Soyez notre Ami, notre Père, oui, notre Père ; celui qui nous inſtruit, nous donne vraiment une nouvelle exiſtence. Vous m'avez fait ſentir la nobleſſe de mon être. Jouiſſez vous-même d'un des plus grands plaiſirs de l'ame, celui de faire des heureux. A propos, ma chère Mirza, tu te ſouviens de cet honnête Villageois, qui, chargé d'enfans, & ruiné par des accidens imprévus, ne peut obtenir des délais de l'Emir avare qui le pourſuit. C'eſt aujourd'hui que ce pauvre homme doit nous rendre réponſe, il ne veut accepter nos offres qu'à la dernière extrémité. Peut-être attend-il. . . . . Peut-être nos Eſclaves ſouvent peu empreſſés. . . . . J'y cours, répondit vivement Mirza, & c'eſt courir de plaiſirs en plaiſirs. En effet, Nadir chargeoit de tems

en tems Mirza de pareilles commiſſions, & il ne pouvoit lui en donner de plus agréables. Elle goûtoit alors ce bonheur d'obliger, ce ſentiment délicieux qu'on ne peut définir.

A peine fut-elle partie: je vois, dit Ormaſis à Nadir, je vois avec enchantement combien la vertu a d'empire ſur vos cœurs. Hé bien, mon Ami, comment tes Docteurs Matérialiſtes ont-ils prétendu expliquer cette joie de l'ame bienfaiſante. C'eſt, diſent-ils, par le rayon viſuel qu'on a la ſenſation de la compaſſion; or la ſenſation de la compaſſion réſulte d'une connoiſſance matérielle, & cette ſenſation nous affecte matériellement par analogie, en nous préſentant le tableau matériel du bien-être & du mal-être, qui s'eſt peint dans notre cerveau. Quel galimathias? D'abord quelle eſt l'origine de cette connoiſſance matérielle qui produit la ſenſation? Point de réponſe. En ſecond lieu, en ſuppoſant que le cerveau ſoit un cabinet de tableaux, comment juger ſur ces tableaux? Mais, diſent-ils, on juge par des comparaiſons matérielles. D'accord, mais *quelle eſt la puiſſance qui juge?* Point de réponſe, & beaucoup d'entêtement. Oublions donc ces hommes qui s'efforcent de s'avilir, & ſi c'eſt un bonheur pour eux de croire que leur faculté intelligente doit un jour ſe convertir

en fumée, qu'ils ſoient heureux. Paſſons à d'autres objets.

CHAPITRE VIII.

Depuis long-tems tes Savans ont apperçu qu'il exiſte dans tous les corps de la nature une ſubſtance active qui ſert à leur formation, à leur accroiſſement, & qui ſert également à leur décompoſition. Les uns l'ont nommée *ſoufre principe*. D'autres l'ont nommée *mercure philoſophique*. D'autres l'ont appellée *l'eau qui ne mouille pas*; & enfin aujourd'hui le mot le plus en vogue parmi tes Savans, eſt celui de *phlogiſtique*. Adoptons avec eux ce dernier mot *phlogiſtique*: mais comme ils n'en ont expliqué ni le principe ni les effets, je vais ſatisfaire à cet égard ta curioſité. Fais attention, Nadir, que nous allons traiter l'objet le plus intéreſſant pour les connoiſſances humaines, & que pour te le faire bien ſentir, je me répéterai quelquefois.

Je t'ai ſenſiblement démontré que le feu n'eſt que l'effet de la percuſſion de la lumière agitée. Je t'ai expliqué pourquoi l'eau éteint le feu. Tu as dû comprendre auſſi pourquoi l'huile s'enflamme, tandis que l'eau ne s'enflamme pas. En

effet, la lumière doit être bien plus agitée par le frottement des maſſes terreuſes réunies avec l'eau, que par l'eau ſeule. Tu as d'autant mieux compris ces vérités, que tu as devant les yeux cette expérience connue, que les corps les plus durs frottés l'un contre l'autre, ſont ceux qui produiſent plus de chaleur.

D'après ces principes, tu comprendras donc aiſément que des molécules de terre, étant fort diviſées & arrondies, ſont ſuſceptibles d'être très-agitées par le mouvement de rotation du globe & de la preſſion de l'atmoſphère. Elles agitent donc vivement la lumière, & la percuſſion de cette lumière agitée eſt plus ou moins forte en raiſon des quantités de parties aqueuſes qui arrêtent les écarts. Tel eſt donc, mon Ami, le phlogiſtique; c'eſt une quantité de petites portions de matière terreuſe très-diviſées & arrondies, dont le mouvement multiplié agite la lumière.

Tu ſais, Nadir, qu'en frottant rapidement deux morceaux de bois l'un contre l'autre, ils s'enflamment. Hé bien, mon Ami, c'eſt par les mêmes principes du mouvement que tu vois un morceau de bois enflammé en allumer un autre; mais cette dernière inflammation eſt plus prompte, parce qu'en effet il n'y a pas de mouvement

plus vif, & par conſéquent plus communicatif que celui de la flamme.

Préſentement en réfléchiſſant bien ſur cette expérience commune, par laquelle on enflamme deux morceaux de bois en les frottant l'un contre l'autre, juge combien une quantité de petits corps frottés avec rapidité, ſont capables de produire de feu lorſqu'il y a peu de parties aqueuſes pour affoiblir les effets de la percuſſion de la lumière.

Il t'eſt facile à préſent de réſoudre ce problême : pourquoi les animaux contiennent-ils plus de phlogiſtique que les végétaux & minéraux ? c'eſt que les portions de matière terreuſe y ſont dans un état de diviſion & de mouvement plus conſidérables. Les végétaux ſont moins en mouvement que les animaux ; tu vois auſſi qu'ils contiennent moins de phlogiſtique. Les minéraux ſont moins en mouvement que les végétaux, remarque encore qu'ils contiennent moins de phlogiſtique, & ſi le phlogiſtique contenu dans les minéraux & métaux occaſionne quelquefois des exploſions ſi terribles, ce n'eſt point parce qu'il y eſt plus abondant, mais c'eſt parce qu'il y a moins de portions aqueuſes. Conſéquemment la percuſſion de la lumière n'eſt point autant affoiblie qu'elle l'eſt dans les végétaux & animaux ;

tu ſens bien qu'alors cette percuſſion doit être conſidérable, & que la dilatation de l'air qui en réſulte doit être rapide.

Chez les animaux une trop grande quantité de phlogiſtique occaſionne des écarts dans leurs parties conſtituantes, & leur donne la mort, mais ſans cauſer aucune détonation ou inflammation. Pourquoi ? parce que le principe aqueux étant abondant chez les animaux, arrête la violence de la percuſſion de la lumière.

Un homme qui a reſpiré le phlogiſtique du charbon, ſe trouve ſoulagé lorſqu'on l'expoſe au grand air ; c'eſt parce qu'il reſpire alors des portions aqueuſes qui arrêtent les effets de ce phlogiſtique, c'eſt-à-dire, de la percuſſion de la lumière, & par conſéquent la diviſion de ſon ſang. Tu vois auſſi que plus un homme eſt ce qu'on appelle d'un tempérament humide, & moins ces vapeurs du charbon lui ſont nuiſibles. Il en eſt de même de la contagion de pluſieurs maladies, dont certaines perſonnes ſont plus ſuſceptibles que d'autres. Enfin, mon Ami, plus tu feras de réflexions, plus tu reconnoîtras la vérité de l'explication que je te donne.

Oui, répondit Nadir ; mais vous me faites encore appercevoir, d'après votre expoſé ſur les exploſions, des vérités très-intéreſſantes. On m'avoit

bien appris que l'air enfermé dans un corps, & ne trouvant point d'iſſue pour s'échapper, briſoit ce même corps lorſqu'on l'expoſoit au feu, & que cet effet provenoit de l'air dilaté par le feu ; mais je ne concevois pas pourquoi le feu dilatoit l'air. Actuellement je ſens bien que c'eſt la percuſſion de la lumière agitée qui diviſe l'air, & que cet air diviſé & augmenté de volume cauſe l'écart des parties réſiſtantes. Je conçois encore très-clairement pourquoi, ſous le récipient d'une machine pneumatique d'où l'on a retiré une grande quantité d'air, la poudre brûle ſans exploſion ; c'eſt parce que l'air, contenu dans la poudre qu'on allume, quoique diviſé ſubitement par la percuſſion de la lumière, trouve alors un eſpace libre relativement à l'augmentation de ſon volume.

Je reviens à la définition du phlogiſtique. Il eſt ſingulier que nos Savans modernes aient prétendu que le phlogiſtique étoit un feu pur : je vous avoue que je ne concevois rien à cette définition. En premier lieu ils ne m'avoient pas donné la moindre idée ſur la formation du feu. En ſecond lieu je trouvois des contradictions dans leurs principes. Par exemple, il m'étoit impoſſible de deviner comment, en calcinant un métal au feu, je parvenois à lui enlever ſon phlogiſtique, parce que le phlogiſtique n'étant, ſelon eux, que du

feu, je trouvois fort ridicule de dire que le feu chaſſoit le feu. Je concevois encore moins comment un charbon noir exactement enfermé dans le creuſet & expoſé au grand feu, ne perdoit point ſon phlogiſtique, tandis qu'expoſé au moindre feu à l'air libre, il le perd bientôt. Je conçois à préſent que l'air libre ou ambiant entraîne avec lui les dernières parties aqueuſes du charbon, parce qu'elles forment avec lui peſanteur ſpécifique. Je conçois qu'il n'en eſt pas de même dans des vaiſſeaux fermés où l'air eſt plus raréfié, & où les vapeurs ſpécifiquement plus peſantes ne peuvent pas s'élever. Il réſulte donc alors que ces parties aqueuſes qui reſtent dans le charbon affoibliſſent le mouvement des petites boules, c'eſt-à-dire, la percuſſion de la lumière, & par conſéquent point d'inflammation.

Je vois avec plaiſir, mon cher Ormaſis, que la ſolution de ce problême devient générale. En effet elle nous apprend pourquoi l'on éteint les corps enflammés auſſi-tôt qu'on les prive d'air, ce qu'on appelle vulgairement étouffer le feu. Je vois auſſi que le nitre, auquel on ajoute quelque matière phlogiſtiquée, ne brûle dans des vaſes fermés que parce qu'il contient beaucoup d'air, l'exploſion qui en réſulte en eſt une preuve bien frappante. Que l'on faſſe au contraire bouillir du

ſoufre ſeul dans le vaſe le plus étroit & le mieux fermé, il n'y a aucune exploſion. Auſſi cette ſubſtance, quoique très-phlogiſtiquée ne s'enflamme jamais dans les vaſes fermés. Tous ces principes ſe démontrent l'un par l'autre. Mais Ormaſis ſeroit-il poſſible que les métaux contiennent auſſi des parties aqueuſes ? .... O pour le coup nos Savans me traiteront de viſionnaire ſi je m'aviſe jamais de leur préſenter une pareille aſſertion.

Hé bien, répondit Ormaſis, préſente-là, & ſois ferme dans cette opinion.

Tu ſais combien la terre calcaire eſt difficile à calciner, & avec quelle force elle retient ſes dernières parties aqueuſes. Tu ſais encore que la terre argilleuſe, expoſée au grand feu, retient également ſes parties aqueuſes, & même avec plus de force que la terre calcaire. Eſt-il donc ſurprenant que les autres terres métalliques puiſſent contenir des parties aqueuſes, & qu'elles les retiennent encore plus intimement. Et doit-on affirmer qu'elles n'en contiennent pas, parce que l'on n'eſt point parvenu à les en extraire ? Voilà pourtant les ridicules conſéquences où l'amour-propre & le défaut d'examen entraînent la plupart des hommes. Ils voient que des barres de métal s'allongent ou ſe raccourciſſent en proportion des degrés de chaleur ou de froid, & ils ne veulent

point admettre de fluide aqueux dans les métaux ; mais comment, ſans ce fluide aqueux peuvent-ils concevoir la dilatation, la malléabilité des métaux ? Comment concevoir la liaiſon des parties conſtituantes ? Si, ſuivant leurs principes, le feu pur qu'ils appellent phlogiſtique, étoit ſuffiſant pour opérer cette liaiſon, il faudroit que les métaux euſſent un degré de chaleur ſenſible pour conſerver leur malléabilité ; ou plutôt ſois bien ſûr qu'une quantité de phlogiſtique qui ſe trouveroit dans une terre entièrement privée de parties aqueuſes, s'enflammeroit par la plus petite augmentation de mouvement, & qu'une pareille combinaiſon, bien loin de former des métaux, occaſionneroit un tonnerre continuel.

Enfin, ſi le mercure outre ſon phlogiſtique, ne contenoit pas des parties aqueuſes, comment concevroit-on pourquoi il devient ſolide au grand froid ? Pourquoi ce même mercure redevient fluide auſſi-tôt qu'on lui reſtitue quelques degrés de chaleur ? Sois donc certain, mon Ami, que les métaux ſont comme tous les mixtes de la nature, ils ſont compoſés de terre, d'air & d'eau ; il eſt vrai que ce ſont les mixtes qui contiennent moins de parties d'air & d'eau ; tu en verras la raiſon, lorſque je te développerai les principes de leur formation.

CHAPITRE IX.

NADIR prenoit de plus en plus intérêt à la définition du Philoſophe: il ne l'avoit d'abord regardée que comme un ſyſtême agréable, il vit bientôt qu'un ſyſtême fondé ſur des principes phyſiques & conſtans, devient lui-même un principe certain. Je ſens à merveille, dit-il à Ormaſis, le jeu des petites portions de terre arrondie qui agitent la lumière. Je conçois qu'elles ſont continuellement miſes en action par le mouvement de rotation du globe. Il réſulte donc que ces petites portions de matière qui pénètrent & circulent dans tous les corps agitent la lumière, & que la percuſſion de cette lumière agitée eſt plus ou moins vive, & cauſe plus ou moins d'écarts, en raiſon de la quantité de parties d'eau qui les affoibliſſent. Mais lorſque le mouvement étant bien multiplié, occaſionne l'inflammation, je ne comprends pas ce que deviennent alors ces petites boules après l'inflammation. Par exemple, lorſqu'on a fait détonner ou enflammer du nître dans des balons de verre exactement fermés, qu'eſt devenu le phlogiſtique? Ces petites boules n'ont ſûrement pas pu s'échapper, ou au moins

il

il doit en reſter une bonne partie. Pourquoi ne produiſent-elles plus de feu ? Pourquoi n'agitent-elles plus la lumière avec autant de force ?

Je vais, Nadir, t'expliquer ces effets par une expérience ſenſible. Mets dans un vaſe une quantité de petites boules de terre ; agite ce vaſe avec vivacité, n'eſt-il pas vrai que ces petits corps de forme ſphérique, s'échaufferont bien plus promptement que s'ils étoient de forme cubique ? En effet, le même degré de mouvement qui agitera vivement des boules, feroit à peine remuer des cubes. Il réſulte donc que ces boules s'échaufferont plus promptement. Fais bien attention, Nadir, à ce que je te dis. Suppoſons à préſent que ces boules ſoient agitées, au point de s'enflammer, ou bien qu'on leur communique une inflammation violente, alors une quantité de ces boules pourra perdre ſa forme ſphérique par la percuſſion ; pluſieurs même pourront ſe réunir par la fuſion. Alors cette maſſe n'étant plus un aſſemblage de petites boules, n'eſt plus autant ſuſceptible de mouvement, & par conſéquent d'inflammation.

Voilà, mon ami, l'explication de ce que l'on appelle la perte du phlogiſtique. Elle ne dépend, comme tu vois, que du changement des formes.

Un curieux s'aviſoit un jour de demander

à un de tes Savans, pourquoi tel corps qui a été enflammé ceſſe-t-il d'être inflammable ? Que répondoit ce Savant? C'eſt *parce que ce corps a perdu ſon principe inflammable.* Pourquoi l'opium fait-il dormir ? *C'eſt parce qu'il a la vertu dormitive.* J'ai vu beaucoup de gens en réputation rire de cette ſaillie comique, & être cependant eux-mêmes les objets de la ſatyre.

Préſentement, Nadir, réfléchis que la perte du phlogiſtique ne ſuppoſe pas toujours des effets de détonnation ou d'inflammation. Non; ces petites boules agitées que nous continuerons d'appeller Phlogiſtique, peuvent augmenter ou diminuer dans un corps en raiſon des quantités de parties aqueuſes qui en retardent la courſe. Car alors ces petites boules ſont ſuſceptibles de ſe condenſer lorſque leur mouvement s'affoiblit, & peuvent redevenir des corps ſolides, de même que les parties d'un corps ſolide peuvent devenir phlogiſtique par la diviſion & par le mouvement. Ce que je t'annonce te paroît peut-être extraordinaire; cependant, mon Ami, rien de plus vrai; telle eſt la marche de la Nature. Telle eſt l'origine de tous les changemens qu'elle opère, celle de la variété des formes, & des peſanteurs ſpécifiques.

Prenons un exemple bien ſimple; examine

ce qui s'opère ſur le lait des animaux, & cette obſervation achevera de te convaincre. Tu vois que la partie la plus phlogiſtiquée, la plus légère s'éleve à la ſurface, & forme ce qu'on appelle la crême. Cette formation eſt plus ou moins prompte en raiſon de ce qu'il y a plus ou moins de mouvement dans l'atmoſphère ; mais cette ſubſtance en cet état n'eſt point encore inflammable ; en vain en ferois-tu évaporer au feu des parties aqueuſes, jamais tu n'obtiendrois d'inflammation. Qu'arrive-t-il ? On bat, on agite cette crême pour former ce qu'on appelle le beure, & ce beure eſt alors une ſubſtance très-inflammable. Tu vois donc que le phlogiſtique s'eſt augmenté dans cette même ſubſtance, aux dépens des parties qui la compoſent. Nadir, ce ſont quelquefois les obſervations les plus ſimples qui nous conduiſent à de grandes vérités.

Oui, Ormaſis, je conçois de plus en plus la Nature & les effets du phlogiſtique ; mais vous m'avez fait entendre que le phlogiſtique avoit des rapports avec la peſanteur des corps : je n'imagine pas quels peuvent être ces rapports. Comment, Nadir, tu ne les ſens pas ? Les voici. Plus un corps acquiert de phlogiſtique, moins il pèſe ; pourquoi ? Parce que le mou-

vement intérieur qu'il éprouve dans ſes parties, quoiqu'inſenſible à tes yeux, diminue toujours de ſa tendance au centre de la terre. Tu ſais que le mouvement de rotation qu'un frondeur a donné à une pierre avant de la lancer, la lui fait jetter beaucoup plus loin, parce qu'en effet ce mouvement a déjà fait perdre à cette pierre une partie de ſa gravité vers le centre de la terre; mon Ami, toutes les expériences ont des rapports fidèles entre elles; il n'eſt queſtion que de les apprécier.

Plus un corps eſt phlogiſtiqué, moins il pèſe; & en effet ne vois-tu pas que des métaux pourvus de phlogiſtique pèſent moins que lorſqu'ils ont perdu une partie de ce phlogiſtique par la calcination. Les huiles eſſentielles ſont plus légeres que les huiles graſſes. Elles contiennent auſſi plus de phlogiſtique, & ces mêmes huiles graſſes qui contiennent plus de phlogiſtique que l'eau & ſont plus légères que l'eau, deviennent plus lourdes qu'elle, lorſque par la décompoſition elles ont perdu de leur phlogiſtique. Une obſervation fort ſimple qui a échappé à tes Savans, va te rendre encore cette démonſtration ſenſible.

Il n'eſt perſonne qui ne ſe ſoit amuſé à verſer légèrement du vin dans un verre où l'on a mis de l'eau, afin que le vin qui eſt moins peſant

que l'eau ne s'y mêle pas, & puiſſe ſurnager. Mais pourquoi le vin eſt-il plus léger que l'eau ? C'eſt parce qu'il contient plus de phlogiſtique que l'eau. La preuve eſt que quand ce même vin par un nouveau mouvement de fermentation eſt devenu vinaigre, alors il ne ſurnage plus. Au contraire il ſe précipite au fond du vaſe ſans ſe mêler avec l'eau. Il eſt devenu beaucoup plus peſant qu'elle, & il faut remarquer que cette augmentation de peſanteur ne provient que de la perte du phlogiſtique, & nullement de celle des eſprits légers, car le meilleur vinaigre, & le plus peſant, eſt préciſément celui dans lequel on a ajouté ou retenu le plus exactement les parties les plus ſpiritueuſes.

Enfin tu ne verras aucunes expériences qui infirment ce principe, toutes concourent à le démontrer ; & ſi quelques-unes par haſard te paroiſſoient annoncer une contradiction ; la plus légère obſervation la feroit évanouir.

C'eſt en raiſon de ces changemens de peſanteurs occaſionnées par plus ou moins de phlogiſtique, que la même ſubſtance peut affecter diverſement ton goût ; car ſois certain que les cinq ſens ne ſont que des modifications d'un ſeul ſens qui eſt le toucher, & que la variété de toutes ces modifications dépend non-ſeulement

de la variété des formes, mais de la variété des pesanteurs qui en résultent. Tu vois donc que le vin ayant perdu de son phlogistique augmente de pesanteur, & que c'est aussi par cette raison qu'il affecte alors différemment ton goût. En effet la diversité des pesanteurs & formes des corps, occasionne la diversité de leur chûte & circulation sur les houpes nerveuses du corps humain, de même que la flexibilité plus ou moins grande de ces houpes nerveuses, occasionnera une diversité de sensations chez deux hommes qui goûteront la même substance.

Tu vois encore que les graisses, les huiles, les beures, ces matières si douces au goût, l'affectent bien différemment aussi-tôt qu'elles ont perdu de leur phlogistique, & qu'alors leur acidité se fait sentir. Tu sais encore que le soufre, cette substance qui en cet état n'affecte nullement le goût, se convertit par la perte de son phlogistique en un acide très-corrosif, appellé huile de vitriol, laquelle peut se transformer de nouveau dans l'état de soufre, en se recombinant avec le phlogistique émané d'autres corps minéraux, végétaux ou animaux.

Tu vois donc, mon cher Nadir, que ce phlogistique est le même dans tous les corps; qu'il s'échappe d'un corps, qu'il repasse dans un autre,

que l'air eſt lui-même chargé d'une très-grande quantité de phlogiſtique, que pluſieurs de ces petites molécules ambiantes dans l'atmoſphère ſe combinent avec une ſurabondante quantité de parties aqueuſes, lorſque l'air en eſt chargé; qu'alors elles ſe condenſent, retombent ſur la terre, & deviennent parties conſtituantes d'autres corps, où elles peuvent de nouveau ſe tranſmuer en phlogiſtique par une nouvelle diviſion.

Telle eſt, Nadir, la marche continuelle de la Nature; je ne ſaurois aſſez te préſenter ce principe dont tu verras réſulter une foule de conſéquences.

CHAPITRE X.

NADIR, loin de s'ennuyer d'une converſation auſſi abſtraite, y trouvoit des plaiſirs nouveaux; je conçois, dit-il à Ormaſis, je conçois, avec encore plus d'évidence que jamais, votre définition du phlogiſtique. Premiérement la grande mobilité de cette ſubſtance nous annonce que la forme de ſes parties doit être ſphérique. Pourquoi? Parce que les corps qui ont cette forme ſont les plus ſuſceptibles de mouvement. En ſecond lieu, ils doivent être de nature terreuſe, parce qu'étant moins ſouples ils conſervent mieux

leur forme, & frappent plus vivement la lumière. Il eſt donc démontré par toutes les loix de la phyſique & du bon ſens que votre définition eſt juſte. Je vois auſſi que le phlogiſtique eſt de même eſpece dans tous les corps. C'eſt ſans doute encore ce même phlogiſtique répandu dans l'atmoſphère, qui, agité par le mouvement des nuages, occaſionne ces exploſions nommées tonnerres. Je ſuis en état aujourd'hui d'expliquer des effets que je n'avois jamais bien entendus, puiſque perſonne ne m'avoit jamais défini le phlogiſtique.

J'avois vu ſouvent dans l'atmoſphère une multitude d'éclairs ſe ſuccéder les uns aux autres avec rapidité, ſans qu'il y eût aucuns éclats, aucunes exploſions, & nos Phyſiciens me diſoient qu'il n'y avoit point de tonnerre ou d'exploſion, parce qu'il n'y avoit point alors aſſez de phlogiſtique dans les nuages. Je les écoutois, mais cette continuelle inflammation me paroiſſoit contradictoire avec leur réponſe. Je ſens bien à préſent qu'il eſt poſſible que l'atmoſphère ſoit remplie d'une grande quantité de phlogiſtique, & ne préſente cependant que de la lumière ſans exploſion, lorſque la percuſſion de cette lumière eſt arrêtée par des parties aqueuſes qui ſe trouvent dans l'eſpace même de l'inflammation. Mais lorſqu'une pareille ou même une moindre quantité

de phlogiſtique, ſe trouve agitée dans un eſpace qui contient moins de parties aqueuſes, je ſens que la percuſſion de la lumière doit être infiniment plus vive, & qu'enſuite la dilatation des écarts & leur percuſſion, doit être à peine affoiblie par des volumes d'eau plus conſidérables. Il en eſt de même du coup électrique. Lorſque l'atmoſphère eſt chargée de portions aqueuſes, & qu'il y en a par conſéquent beaucoup *dans l'eſpace même de l'inflammation du phlogiſtique*, la percuſſion de la lumière eſt très-foible.

Nos Savans s'étoient déja bien apperçus que les effets de l'électricité & ceux de la foudre, étoient les ſuites enchaînées d'une même cauſe; mais je ne devinois pas quelle étoit cette cauſe. Préſentement je la conçois. J'ai toujours devant les yeux ce principe, que la lumière eſt comme tous les autres corps de la nature, ſujette à être agitée par d'autres corps. Que le feu eſt l'effet de la lumière agitée. Que les écarts occaſionnés par le feu, ne ſont qu'une ſuite de cette agitation ou percuſſion. Que cette percuſſion eſt plus ou moins affoiblie par plus ou moins de parties aqueuſes, parce que l'eau qui eſt un corps ſouple, & qui préſente une quantité de ſurfaces, ſans ceſſe renouvellées, arrête ou affoiblit bien davantage cette percuſſion, de même que la balle de laine

affoiblit le coup d'un boulet de canon avec bien plus de ſuccès, qu'un corps plus dur que le boulet traverſeroit avec vîteſſe, ou par lequel il éprouveroit un mouvement de répercuſſion conſidérable.

Oui, je m'apperçois de plus en plus pourquoi l'eau arrête les effets du feu ; & en effet, beaucoup de détonations n'ont lieu qu'après le départ d'une quantité de parties aqueuſes. Par exemple, on fait fondre du ſoufre dans de l'huile, ſans qu'il en réſulte d'exploſions, mais lorſqu'en chauffant long-tems cette mixtion, on en a fait évaporer beaucoup de parties aqueuſes, alors il arrive une détonation terrible.

Les huiles graſſes contiennent plus d'eau que les huiles eſſentielles, auſſi ne parvient-on à les enflammer avec l'acide nitreux, qu'en y ajoutant l'acide vitriolique qui enlève l'eau ſurabondante. Les huiles eſſentielles éprouvent elles-mêmes une deſſication avant de détonner. Je vois que tous les effets de la nature dérivent des mêmes cauſes. Cependant, Ormaſis, puiſque l'eau arrête la percuſſion de la lumière, pourquoi l'eau jettée ſur du cuivre fondu, cauſe-t-elle des exploſions auſſi dangereuſes que celles de la foudre.

Nadir, en voici la raiſon. Tu ſais que le feu ouvre conſidérablement les pores de tous les

corps qu'on y expoſe. L'eau que l'on jette pénètre donc dans les pores de ce métal. Mais comme les pores du cuivre, quoique ouverts par le feu, ſont encore très-ſerrés, le peu d'air que l'eau contient étant ſuſceptible d'une dilatation rapide, briſe alors les parties réſiſtantes. Une preuve de cette vérité, c'eſt que l'eau jettée ſur de l'or fondu ne cauſe pas les mêmes effets, parce que les pores de ce métal ſont beaucoup plus ouverts, & en moindre quantité que ceux du cuivre.

Je conçois, répondit Nadir, l'enchaînement de ces principes; cependant, Ormaſis, quand on mêle enſemble le fer & le ſoufre, pour imiter en quelque ſorte les effets des volcans, eſt-il néceſſaire d'ajouter un peu d'eau avec le ſoufre & le fer, pour accélérer l'inflammation du phlogiſtique? — Cette raiſon eſt fort ſimple, l'eau ne ſert dans cette expérience, que pour former un mêlange plus exact des parties de fer & de ſoufre. Ce qui te le démontre, c'eſt qu'au lieu d'enfermer ce mêlange dans la terre, ſi on l'expoſe au feu, alors on voit ſenſiblement que la détonation n'arrive qu'après l'évaporation de beaucoup de vapeurs. Voici donc l'effet qui réſulte de ce mêlange. Tu vas voir qu'il faut toujours en revenir aux formes des corps & aux chûtes relatives. Les parties aiguës du ſel acide, en tom-

bant dans les interſtices des petites boules, que nous nommons phlogiſtique, augmentent leur agitation : ces frottemens multipliés ſont donc l'origine de la chaleur, & par conſéquent de la dilatation de l'air, appellée effervescence ; & ce mouvement augmente à meſure que les vapeurs aqueuſes ſe diſſipent, au point d'écarter les parties réſiſtantes, & de développer quelquefois la lumière à tes yeux.

Je conçois donc à préſent, reprit Nadir avec vivacité, comment les acides diviſent les métaux. En effet, les parties aiguës étant précipitées dans les interſtices des boules nommées phlogiſtique, augmentent les frottemens & le mouvement dans les premiers inſtans de leur chûte, d'où réſulte la percuſſion de la lumière agitée, la dilatation de l'air, & l'écart des parties réſiſtantes. Mais je conçois auſſi, quand même il n'y auroit pas d'évaporation de phlogiſtique, que le mouvement de ces petites boules doit être enſuite diminué par l'interpoſition de ces mêmes parties aiguës. C'eſt donc par cette raiſon que plus il y a d'acide uni au phlogiſtique, moins l'inflammation en eſt conſidérable. C'eſt donc par cette raiſon que le ſoufre qui contient tant de phlogiſtique, & qui contient en proportion une ſi grande quantité d'acide, brûle avec tant de tran-

quillité. D'ailleurs vous m'avez dit qu'il contient des portions aqueuſes & fort peu d'air, ce qui l'empêche de brûler dans les vaſes fermés. Mais pardonnez, Ormaſis..... O mon Maître.... Je crois voir pluſieurs de nos Savans hauſſer les épaules & ſe moquer de nous. Ces raiſonneurs, diſent-ils, n'ont donc point vu par nos expériences, que le ſoufre eſt un compoſé de phlogiſtique & d'acide vitriolique, néceſſairement privé de parties d'eau; que nous ne ſommes parvenus à imiter cette production de la nature, qu'en combinant le phlogiſtique avec un acide entiérement privé d'eau. Or, peut-on prétendre que ſi le ſoufre ne brûle pas dans des vaſes fermés, c'eſt parce que les parties aqueuſes ne s'évaporent point, vu qu'il n'y a point aſſez d'air pour former avec elles peſanteur ſpécifique. Où ſont-elles donc ces parties aqueuſes? Je vous avoue, Ormaſis, que ces repriſes me démontent.

Quoi! Nadir, eſt-il poſſible que de pareilles objections t'embarraſſent. Demande à tes Savans s'ils ne t'ont pas appris eux-mêmes que les ſels ſont une combinaiſon ou aggrégation de terre & d'eau? Oui. En ce cas l'acide vitriolique, qu'ils ont eu raiſon de regarder comme le ſel principe de tous les autres, n'eſt donc pas exempt de parties aqueuſes, dans tel état de ſiccité qu'ils

puiſſent le ſuppoſer. Telle eſt la conſéquence de leur propre ſyſtême. Il n'y a pas d'autre réponſe à leur faire. Au reſte, s'ils en veulent une autre, repréſente-leur cette expérience frappante.

On fait chauffer de l'huile de vitriol avec de l'étain dans une bouteille de verre. A meſure que l'étain ſe diſſout, l'acide uni au phlogiſtique vient ſe ſublimer au col de la bouteille, & forme un vrai ſoufre. Tu vois donc qu'il ſe combine néceſſairement avec le ſoufre quelques parties aqueuſes, car ce n'eſt ſûrement pas l'acide le plus concentré qui doit s'élever le premier au col de la bouteille.

Préſentement, mon Ami, ſois bien certain que lors de l'inflammation du ſoufre, il y a toujours quelques portions d'acide décompoſées. Tes Savans ſe ſont encore perſuadés que cet acide vitriolique ne ſe décompoſoit point, parce qu'ils retiroient après cette même inflammation une grande quantité d'acide; mais parce qu'ils retiroient beaucoup d'acide indécompoſé, ont-ils pu conclure qu'il n'y en avoit eu aucune partie décompoſée? Vois cependant où cette ſuppoſition les a conduits. Ils ſe ſont imaginés que la perte du poids, qu'ils appercevoient lors de la décompoſition du ſoufre, étoit préciſément la perte du phlogiſtique, & ils ont même pouſſé le calcul,

juſqu'à prétendre que le poids du phlogiſtique contenu dans le ſoufre, étoit environ d'un ſeizième ; c'eſt-à-dire, que dans dix-ſept livres de ſoufre, ils ont admis une livre de feu pur, car c'eſt ainſi qu'ils définiſſoient le phlogiſtique. Or, comment ont-ils pu imaginer qu'un élément plus léger que l'air, puiſſe augmenter le poids d'un corps ? Au contraire, & ceci eſt trop évident pour avoir beſoin de démonſtration.

Les lumières que tes Savans t'auront communiqué ſur d'autres objets, réclament ton eſtime à leur égard, mais garde-toi d'une prévention aveugle, qui t'entraîneroit quelquefois dans les erreurs les plus groſſières.

CHAPITRE XI.

LE Philoſophe alloit entrer dans des détails relatifs aux conſeils qu'il donnoit, mais s'appercevant que Nadir veut lui faire quelques queſtions, il l'écoute avec attention. Je voudrois ſavoir, demanda Nadir, pourquoi un charbon rouge que l'on plonge dans l'huile s'y éteint ſur le champ ?

Cette raiſon eſt ſimple, mon Ami. C'eſt que l'huile la plus inflammable n'eſt pas exempte de parties aqueuſes, car ſans ces parties aqueuſes qui

affoibliſſent le mouvement du phlogiſtique, toute la maſſe de cette huile s'enflammeroit, au lieu que toutes les huiles quelconques ne s'enflamment qu'à leur ſuperficie. — Mais, Ormaſis, d'où provient ce phénomène ? Pourquoi les huiles ne s'enflamment-elles qu'à leur ſuperficie ? — En voici la raiſon. Tu ſais que le mouvement de l'atmoſphère eſt bien plus ſenſible ſur la ſurface des corps que dans leur intérieur. Il y a donc plus de mouvement ſur la ſurface de ces huiles que dans leurs parties intérieures. Il y a donc plus de deſſication, & par conſéquent c'eſt ſur cette ſurface où doit s'entretenir l'inflammation du phlogiſtique. D'ailleurs cette inflammation eſt entretenue à la ſurface, parce que les parties les plus phlogiſtiquées de cette maſſe liquide étant les plus légères, s'élèvent néceſſairement au-deſſus des autres lorſqu'elles éprouvent le mouvement que leur communique la flamme.

Il t'eſt facile à préſent de réſoudre ce fameux problême. Pourquoi éteint-on par le ſouffle l'inflammation de l'eſprit-de-vin ? Pourquoi, au contraire, augmente-t-on par le ſouffle l'inflammation du bois allumé ?

Ne perds pas de vue cette vérité, que la percuſſion du boulet eſt plus affoiblie par un corps ſouple

ſouple que par un corps dur. Ce ſont ici les mêmes effets. Plus la maſſe d'un fluide eſt légère, plus elle eſt ſouple, & c'eſt alors qu'elle affoiblit davantage la percuſſion de la lumière. Ainſi la percuſſion de la flamme qui pouſſée par le ſouffle rentre dans un fluide, ſe trouve donc plus affoiblie, & plus ce fluide eſt ſouple, plus elle eſt affoiblie. Il n'en eſt pas de même de la flamme qui, pouſſée par le ſouffle, rentre dans un corps ſolide. Sa percuſſion eſt beaucoup plus conſidérable; alors elle augmente bien davantage le mouvement du phlogiſtique contenu dans les pores de ce même corps, & par conſéquent ſon inflammation.

Ah! repliqua Nadir, ces raiſonnemens ſont ſenſibles : je n'étois pas ſatisfait de ceux que l'on m'avoit donnés juſqu'à préſent. Je demandois pourquoi le ſouffle allumoit le bois, & l'on me répondoit que c'étoit en raiſon de ce qu'il écartoit les fuliginoſités ou parties aqueuſes qui s'oppoſoient à l'inflammation. Cette raiſon étoit aſſez bonne, mais elle n'étoit pas ſuffiſante, parce qu'elle ne m'expliquoit point pourquoi ce même ſouffle éteignoit l'huile enflammée, dont il écartoit cependant auſſi les fuliginoſités. Dites-moi, je vous prie, pourquoi l'eau que l'on jette ſur de l'huile enflammée augmente-

t-elle ſur le champ l'inflammation ? — Rien de plus ſimple, Nadir, tu viens de voir pourquoi les huiles s'enflamment à leur ſurface. Or en jettant de l'eau ſur de l'huile enflammée, qu'arrive-t il L'eau qui eſt plus peſante que l'huile, élève une quantité de parties en s'y précipitant. Les ſurfaces de l'huile étant donc augmentées, l'inflammation doit être plus conſidérable ; d'ailleurs l'air contenu dans l'eau étant ſubitement dilaté par la chaleur, élève auſſi des portions d'huile & augmente encore les ſurfaces. Tu vois donc, mon cher Nadir, par quel mécaniſme particulier l'eau qui arrête ordinairement les effets du feu, les augmente dans cette circonſtance, & tu vois que cette expérience n'infirme pas nos principes.

En effet, répondit Nadir, j'étois bien aſſuré qu'il n'y avoit aucune contradiction dans les effets de la nature, mais j'avois juſqu'à préſent cherché en vain pourquoi l'eau qui éteint le bois allumé, augmentoit en certaines proportions l'inflammation des matières huileuſes. Je ſuis ſatisfait.

Je reviens à votre définition du phlogiſtique. Plus je réfléchis à cette petite expérience commune, par laquelle on allume deux morceaux de bois en les frottant l'un contre l'autre, plus

je ſens combien une quantité de petits corps frottés l'un contre l'autre avec rapidité doivent agiter la lumière, & occaſionner une percuſſion & une inflammation conſidérables. Je conçois encore que cette flamme qui paroît à nos yeux eſt le développement de la lumière agitée. Je conçois donc à préſent pourquoi l'eſprit de nitre verſé ſur une huile eſſentielle, cauſe une détonation & une inflammation prodigieuſe.

En effet l'acide par ſa chûte dans le phlogiſtique augmente à l'inſtant même le frottement & le mouvement des petites boules. Moins il y a de parties aqueuſes, plus la percuſſion de la lumière agitée devient active : enfin cette huile diviſée par la percuſſion, préſente alors une infinité de ſurfaces qui s'enflamment à la fois & dilate l'air avec la plus grande vivacité. Nous voyons auſſi que plus l'eſprit de nitre eſt concentré, c'eſt-à-dire, privé des parties aqueuſes, plus l'inflammation eſt ſubite. Pareillement les huiles eſſentielles ſont plus inflammables que les autres, parce qu'elles contiennent moins de parties aqueuſes & plus de phlogiſtique. Je vois dans toutes ces expériences la vérité de vos principes.

Je ſuis charmé, reprit le Philoſophe, que tu aye compris avec facilité l'action du phlogiſtique. Préſentement tu dois concevoir que plus la lu-

mière eſt abondante dans l'atmoſphère, plus la percuſſion de cette lumière doit diviſer les petites molécules de matières qui y ſont répandues, dont elle augmente alors elle-même le mouvement. Il réſulte donc que, plus il y a de lumière dans une portion de l'atmoſphère, & plus l'air s'y trouve chargé de phlogiſtique. Il réſulte donc que, lors de la pleine lune ſur une portion de ton globe, l'air doit y être plus phlogiſtiqué qu'il ne l'eſt pendant les autres phaſes. Réfléchis bien à ce principe, & tu expliqueras tous les effets qui en dérivent. Tu ſais qu'une augmentation de phlogiſtique chez les animaux ſuffit pour tenir en liquéfaction une ſubſtance telle que la moëlle de leurs os. Tu ſais que le phlogiſtique accélère la fermentation des liqueurs ſpiritueuſes, & tu vois auſſi que ces liqueurs enfermées dans des vaſes pendant la pleine lune, conſervent une activité bien plus conſidérable, & ſont plus ſuſceptibles de faire exploſion, ce qu'on a éprouvé tant de fois ſans pouvoir te l'expliquer. C'eſt encore par cette raiſon que certaines plantes cueillies pendant la pleine lune ou dans les premiers inſtans du décours, ont des effets plus particuliers qu'en d'autres tems. Cette activité du phlogiſtique beaucoup plus conſidérable vers l'équateur, dépend encore de l'atrac-

tion dont il faut connoître le principe. Nous en parlerons.

CHAPITRE XII.

La porte de la bibliothèque étoit entre-ouverte, & Mirza écoutoit depuis quelques momens ſes Amis ſans vouloir les interrompre. Le Philoſophe avoit ceſſé de parler. Nadir rêvoit en ſilence aux influences de la lune ; ces influences qu'il avoit tant de fois regardé comme des fables, & qu'il voyoit alors être les ſuites naturelles des principes les plus évidens. Tout-à-coup Mirza paroît : elle lui apprend que ce pauvre & honnête homme qui avoit refuſé d'abord ſes offres étoit enfin venu les réclamer. Il m'attendoit, dit-elle, je lui ai rendu ſervice ſans l'humilier. J'ai vu par degrés la joie renaître dans ſon cœur. Sa reconnoiſſance étoit ſi expreſſive.... Ah ! Nadir, ce ſeroit à moi de payer encore le plaiſir qu'il m'a fait. Puis, s'adreſſant à Ormaſis, j'ai entendu, mon cher Philoſophe, une partie de votre converſation. J'ai très-bien compris que ce qui eſt nommé phlogiſtique, eſt la ſubſtance de la nature la plus ſuſceptible de mouvement. N'eſt-il pas vrai ? A merveille,

Madame. Il exiſte encore une autre vérité, c'eſt que le mouvement le plus agréable pour moi fut celui qui me conduiſit ici. Je vois, répondit Mirza, que le vrai Savant n'eſt point un Miſantrope, & qu'un compliment honnête lui eſt auſſi familier qu'une explication phyſique. Et toi, Nadir, tu ne dis rien? Non, ma chere Mirza, mais je penſe très-ſérieuſement que le mouvement du phlogiſtique le plus heureux pour moi fut celui qui te donna le jour. Quoi, reprit Mirza, c'eſt donc auſſi le phlogiſtique..... Mais tu viens de me dire quelque choſe de bien tendre. Je m'occuperai une autre fois de mes queſtions. Veux-tu que nous deſcendions dans les jardins? Si Ormaſis le trouve bon, nous allons y trouver Fatmé. Tu ſais que Fatmé eſt un peu plus raiſonnable que moi, mais elle eſt pour le moins auſſi curieuſe. Je la quitte à l'inſtant. Elle veut abſolument connoître Ormaſis. Je lui ai promis que nous allions la rejoindre. Partons. Tu le veux bien Nadir? Auſſitôt Mirza prend la main du Philoſophe qui l'accompagne.

Nadir enchanté de la curioſité de Fatmé, qui paroiſſoit déjà ſeconder ſes projets, marchoit avec empreſſement. Si je pouvois, diſoit-il en lui-même, fixer ici Ormaſis, je ſerois au comble de la joie. Fatmé aimable, Fatmé toujours belle n'eſt plus

dans l'âge des folles paſſions, & ſon cœur eſt ſuſceptible d'un attachement réfléchi. Quant à Ormaſis, j'eſpère que les graces d'un bel été pourront le ſéduire; car il eſt auſſi un âge où l'homme ſenſé craint de s'expoſer aux caprices d'une ſaiſon plus jeune.

Mirza interrompit les réflexions de Nadir, pour lui apprendre que les perſonnes qu'il avoit priées alloient ſe rendre à ſon invitation. Vous allez, dit-elle à Ormaſis, dîner avec deux Savans qui ſe déteſtent; c'eſt tout ce que j'ai pu comprendre dans leurs diſputes. L'un ſe nomme le Chymiſte *Graſacido*, l'autre le Docteur *Fixoventi*; nous avons encore un autre Phyſicien. Mais je voudrois ſavoir pourquoi des Savans mettent quelquefois tant d'aigreur dans leurs opinions. Vous fâchez-vous auſſi Ormaſis, quand on n'eſt pas de votre avis? Jamais, Madame, peu m'importe qu'on ajoute foi à mes principes. Et lorſque des hommes trouvent du plaiſir à perſiſter dans les idées les plus fauſſes, pourquoi m'oppoſerois-je à leur bonheur? Ils n'en ſont pas moins mes Amis. L'homme de bon ſens ne ſe met jamais en colere contre les opinions & les goûts. Par exemple un de vos bons écrivains convertira ſa plume élégante & hardie, en une plume mécanique & ſervile, &

il y trouvera ſon bonheur ; tant mieux pour lui. Il ſe perſuadera que le théâtre qui eſt aujourd'hui l'école des mœurs, & non comme autrefois celle de la férocité & du libertinage, eſt un poiſon qui gâte l'eſpèce humaine. Laiſſons-lui le plaiſir de blâmer une partie de ſes Ouvrages. Il ſe repent de n'être plus dans l'état ſoi-diſant primitif de l'homme ; il voudroit y être. Laiſſons lui ſes deſirs. Il voudroit n'avoir jamais lu, & il croit qu'il ne ſait rien parce qu'il a beaucoup lu. Si cette opinion l'amuſe, pourquoi la combattre ? Il ne veut plus lire aucuns Ouvrages, parce qu'il eſt convaincu qu'on ne lui apprendra rien de nouveau. Eſt-ce amour propre de ſa part ? Laiſſons-lui encore ce ſentiment agréable qui le réjouit. En vérité, Madame, je voudrois que tous les êtres fuſſent heureux : & ſi la félicité d'un homme dépend preſque toujours de ſon imagination, pourquoi chercher à y mettre des entraves lorſqu'elle ne dérange pas l'ordre ſocial ? O ! voilà une ſaine morale, reprit Mirza ; je vois en effet que la tolérance doit s'étendre ſur les opinions de toute eſpèce.

C'eſt ainſi qu'en moraliſant, l'on arriva dans une allée du jardin où étoit Fatmé. Elle apperçut Ormaſis avec intérêt & même avec une eſpèce d'embarras. L'éloge rapide que Mirza lui avoit

fait du Philoſophe, s'étoit tracé dans ſon cœur. Quoi, lui dit Nadir, Fatmé ici ! Nous arrivons fort à propos. Nous ne voulons pas que vous y ſoyez ſeule. Où ſont donc nos deux Amies ? Je leur en veux, répondit Fatmé : elles m'ont fait ce matin un certain myſtère ; j'ai eu de l'humeur & je les ai laiſſées. J'ai rencontré Mirza. Elle m'a prévenue que je vous trouverois ici ; je ſuis certainement bien dédommagée. Madame, reprit Ormaſis, ces petites querelles d'amitié ne durent pas, & je m'apperçois en mon particulier qu'il en réſulte toujours un avantage. Oui, dit Fatmé, celui de ſe raccommoder promptement, & le beſoin à cet égard devient un plaiſir, lorſqu'on le ſatisfait. Mais, Meſdames, interrompit Nadir, vous n'êtes pas ici fort à votre aiſe. Ces arbres ne ſont pas aſſez garnis, & les rayons du ſoleil..... Tu as raiſon, reprit Mirza. Avançons ſous cet ombrage. Par exemple, je voudrois bien ſavoir pourquoi en marchant au ſoleil on éprouve une laſſitude, une peſanteur ſingulière. Bon, répondit Nadir, c'eſt qu'il y fait plus chaud qu'à l'ombre. Mais, repréſenta Ormaſis, cela ne ſuffit pas. Expliquez-nous à préſent pourquoi cette chaleur, pourquoi ces rayons du ſoleil fatiguent un Voyageur. Vous nous direz peut-être que l'air ſe trouvant diviſé par la chaleur, c'eſt-à-dire, par la

percuſſion de la lumière, devient plus léger, & qu'alors le corps du Voyageur y devient relativement plus peſant.

Cette raiſon n'eſt nullement applicable ici. En effet, il faut conſidérer qu'un Voyageur eſt un être agiſſant. Or, moins il trouve de réſiſtance pour ſe mouvoir, moins il doit ſe fatiguer; or, comme un air léger lui oppoſe moins de réſiſtance qu'un air peſant, il devroit donc être moins fatigué lorſqu'il eſt expoſé au ſoleil. Mais comme l'expérience produit un effet oppoſé, il faut chercher une autre réponſe: nous la trouverons d'après ce principe certain, que la lumière exerce néceſſairement une preſſion ſur tous les corps de la nature, & c'eſt ce que je vais vous démontrer.

Vous voyez donc, Nadir, que cette queſtion de Mirza, ſi ſimple en apparence, va nous conduire à des explications curieuſes ſur la peſanteur des corps. Mais, je n'y penſe pas. Un vieux raiſonneur comme moi pourroit fort bien n'amuſer que Nadir, & ennuyer de jolies femmes. D'ailleurs il eſt difficile de démontrer clairement l'origine de la gravité des corps, lorſqu'on eſt occupé de leur beauté. En faiſant cette réflexion, Ormaſis regardoit Fatmé. Voilà, lui dit-elle, une excuſe très-honnête, mais ſi vous y

perſiſtez, c'eſt une preuve que vous vous méfiez de notre intelligence. Cette remarque fut un ordre pour le Philoſophe, & ſur le champ il commença la diſſertation ſuivante.

CHAPITRE XIII.

Mon cher Nadir, pluſieurs Savans, tes contemporains, auſſi laborieux qu'intelligens, ont expoſé aux hommes des vérités intéreſſantes : la curioſité ſeule guidoit leur travail. Peu diſtraits par l'amour-propre, leur opinion fut le réſultat d'un examen plus réfléchi. Il étoit tems que ces Savans vinſſent orner ton globe, & diſſiper le faux éclat des chimères. Depuis plus de cinquante ſiècles, de ſtupides erreurs enchâſſées dans de grands mots, étoient les parures de tes Philoſophes, ou, pour mieux dire, il n'y avoit point de Philoſophie. Il exiſtoit fort peu de ces connoiſſances ſublimes, qui élèvent l'homme au-deſſus de lui-même, & le pénètrent d'un ſentiment délicieux.

Tu ſais que tes anciens Aſtronomes croyoient que le ſoleil tournoit autour de la terre, mais cette opinion ſi fort accréditée, ayant été ſoumiſe à l'épreuve d'un calcul fidèle, perdit entiérement

ſon crédit. Il fut démontré, & très-rigoureuſement démontré, qu'en raiſon des diſtances le ſoleil ne pourroit faire le tour de ta planète qu'en 475 ans, & cette démonſtration bien établie donna la preuve que c'étoit la terre qui tournoit.

D'après cette découverte, tes Savans jugèrent, avec raiſon, que la preſſion de l'atmoſphère ſur tous les corps devoit être conſidérable, puiſque les hommes & autres corps non adhérens à la terre, n'étoient point enlevés par ce mouvement de rotation. Quoiqu'ils n'imaginaſſent point quelle étoit la cauſe de cette preſſion de l'atmoſphère & celle de la gravité des corps, la ſuite de leurs découvertes n'en fut pas moins intéreſſante. Ils obſervèrent que deux pierres d'égale peſanteur, échappées de deux frondes inégales en longueur, mais agitées circulairement avec un mouvement égal, s'éloignoient de leur point de départ en raiſon inverſe du quarré des diſtances au centre du mouvement. Cette expérience les conduiſit naturellement à poſer pour principe, que plus les corps ſont élevés moins ils pèſent. En effet, puiſque la terre tourne, il réſulte donc que plus les corps ſont éloignés du centre de la terre, plus ils parcourent d'eſpace. Alors ils ont plus de mouvement centrifuge, & par conſéquent moins

de peſanteur, c'eſt-à-dire, moins de tendance au centre de la terre.

D'après cette obſervation, un de tes Savans fort ingénieux calcula même combien devoit peſer ſur Saturne le poids que tu appelle une livre ſur ton globe; & en effet, il lui ſuffiſoit de connoître le diamètre de cette planète, pour calculer la peſanteur des corps ſur ſa ſurface, relativement à la diſtance du centre.

A l'appui de ces principes, on obſerva ſur ton globe, que le mouvement d'un pendule étoit ralenti ſous l'équateur, & que ce mouvement étoit accéléré vers les poles: or, comme l'oſcillation iſochrône du pendule dépend des loix de la gravité, on tira cette conſéquence que les corps étant moins peſans ſous l'équateur & plus peſans vers les poles, la terre étoit donc plus élevée vers l'équateur, & plus applatie vers les poles. Mais quand même des expériences n'auroient pas confirmé cette vérité, il eſt certains raiſonnemens dont la force eſt, pour ainſi dire, celle d'une preuve géométrique. Enfin, Nadir, crois ſans héſiter, que plus les corps ſont élevés, moins ils pèſent.

Cependant, repartit Nadir, voici une expérience victorieuſe en faveur du ſyſtême contraire. On a ſuſpendu une balance au haut d'un clocher

fort élevé. Sous chaque baſſin de cette balance étoit un fil de fer qui deſcendoit environ à trois pieds du niveau de la terre, & qui ſoutenoit deux autres baſſins. Les baſſins ſupérieurs étoient chargés de poids égaux, & la balance étoit égale. Mais après avoir deſcendu le poids d'un des baſſins ſupérieurs, & l'avoir mis dans un des baſſins inférieurs, alors, au lieu d'éprouver une augmentation de poids, il y avoit au contraire une diminution ſenſible. Il réſulte donc, que les corps, bien loin d'être plus peſans en ſe rapprochant du centre de la terre, ſont au contraire plus légers..... Comment Ormaſis..... Vous riez..... Me ſuis-je trompé ? Cette expérience n'eſt-elle pas vraie ? Oui, mon Ami, mais elle ne prouve rien. Elle prouve que ſouvent à peu de diſtance du niveau de la terre, il y a plus de vapeurs qu'à une diſtance plus élevée. Conſéquemment le poids nageant dans un fluide plus réſiſtant, paroît plus léger. Au reſte, tes Savans ont déja réfuté cette objection apparente. Il ſuffit qu'il ſoit démontré que la terre tourne, & de réfléchir aux loix immuables des forces centrifuges, pour ne pas douter un inſtant, que plus les corps ſont éloignés du centre de la terre, moins ils ont de peſanteur.

Réfléchis encore à cette autre obſervation. Si,

ſuivant ton ſyſtême, les corps en s'éloignant de la terre augmentoient de peſanteur, c'eſt-à-dire, de tendance à ſe réunir avec elle, il réſulteroit que tous les globes de la nature tomberoient ſur la terre, & qu'elle deviendroit elle-même le centre d'une maſſe univerſelle. Mais puiſqu'au contraire ces autres globes, loin de ſe réunir à la terre, tournent ſur eux-mêmes, & que les corps qui ſont ſur leur ſurface, tendent également à leur propre centre, ton ſyſtême eſt donc inſoutenable.

Mais enfin, répondit Nadir, je prétends, moi, que la terre ne tourne pas. Je ſoutiens qu'un corps auſſi léger & auſſi ſubtil que le ſoleil, peut parcourir un grand cercle auſſi facilement que la terre en pourroit parcourir un plus petit dans le même eſpace de tems. Je vous défie de me prouver par vos calculs que cette loi eſt phyſiquement impoſſible.

Voici, mon cher Nadir, bien des mots en pure perte. Hé bien, ſuppoſons un moment que ces calculs ingénieux n'exiſtent pas. C'eſt par un raiſonnement phyſique que je veux te convaincre. Oui, Nadir, il eſt phyſiquement impoſſible que la terre ſoit un corps tranquille. Si la terre ne tournoit pas, il n'y auroit aucuns mêlanges d'élémens, aucuns compoſés. Les animaux, les vé-

gétaux, n'exiſteroient pas. La terre ne renfermeroit pas dans ſon ſein ces productions diverſes, qui ne réſultent que du mêlange des élémens. En effet, l'eau étant bien plus légère que la terre condenſée, n'auroit jamais pénétré dans ſon ſein. L'air plus léger que l'eau & la terre auroit toujours flotté ſur ces deux élémens ſans ſe mêler avec eux. Enfin la lumière, ce fluide ſi léger, n'auroit jamais pénétré aucuns corps. Cette lumière ne peut donc pénétrer dans la terre que par un mouvement de rotation. En voici la preuve invincible : je la tire d'une expérience que tu dois connoître. On met de l'huile dans un globe de verre où il y a de l'eau, alors cette huile, comme plus légère, reſte conſtamment ſur la ſurface de l'eau, tant que ce globe eſt immobile ; mais auſſi-tôt que l'on tourne ce globe, alors l'huile paſſe au travers de l'eau, & pénètre juſqu'au centre du globe. Tu vois donc par cette expérience fort ſimple, que ſi la terre n'avoit pas un mouvement de rotation, l'eau, l'air & la lumière étant plus légers que la terre, n'auroient jamais été mêlés ou combinés avec elle.

Préſentement, Nadir, réfléchis bien aux conſéquences eſſentielles qui réſultent de cette expérience. C'eſt cette lumière entraînée par le mouvement de rotation vers le centre de la terre,

qui

qui eſt une des principales cauſes de la preſſion de l'atmoſphère ſur tous les corps. La vîteſſe de ſa courſe ſupplée à la légèreté de ſa maſſe. Ne ſois donc plus ſurpris de ce que la chûte des corps ait lieu dans des tubes exactement fermés, dont on a pompé l'air, puiſque la lumière pénètre tous les corps, & y exerce toujours ſa preſſion & ſa tendance au centre de la terre. Ne ſois plus étonné de ce que des rayons de lumière fatiguent les Voyageurs. Ne ſois plus étonné de ce que la lumière du ſoleil affluant au haut d'une cheminée, occaſionne de la fumée dans un appartement, cet effet provient de la preſſion réelle d'une plus grande quantité de lumière. C'eſt cette preſſion qui en frappant l'air, l'empêche en même-tems de s'échapper en haut, & occaſionne ſon reflux au bas de la cheminée, malgré le courant d'air de l'appartement qui forme une réſiſtance. Il eſt vrai que ſi cette fumée ne trouvoit pas d'iſſue pour refluer, alors la percuſſion & répercuſſion de la lumière en la ſubdiviſant, occaſionneroit enfin ſon évaporation, & une évaporation d'autant plus élevée, qu'elle ſeroit devenue plus légère. C'eſt ainſi que des vapeurs groſſières élevées de la terre pendant les nuits, & précipitées par les premiers coups du ſoleil, ſe relèvent enſuite dans un état de diviſion ſouvent inſenſible à tes

yeux, & tombent de nouveau lorſque le froid de l'atmoſphère les a condenſées.

O ! mon Ami, s'écria Nadir avec tranſport ; vous me raviſſez de plaiſir. Quoi, c'eſt avec des réflexions auſſi ſimples que je pourrois réſoudre des problêmes qui faiſoient pâlir nos Savans. Ces hommes laborieux avoient découvert que l'air peſoit ſur tous les corps de la Nature. Ils avoient découvert que la terre tournoit, & ils ne réfléchiſſoient point que c'étoit préciſément ce mouvement de rotation qui étoit la cauſe de la preſſion de l'air & de la lumière, & cependant ils avoient vu par des expériences déciſives, que les corps les plus légers ſont ceux qui tendent davantage au centre d'un globe qui tourne. La chûte des corps dans le vuide leur fit regarder l'origine de la gravité des corps comme une choſe incompréhenſible, parce qu'ils voyoient que la preſſion de l'air ne pouvoit point avoir lieu ſur les corps mis dans le vuide, mais ils ne réfléchiſſoient pas que la lumière preſſe & pénètre tous les vaſes : que cette lumière en raiſon du mouvement de rotation, tend toujours au centre de la terre, & exerce néceſſairement une preſſion relative ſur tous les corps : que cette preſſion doit agir avec égalité ſur différens corps mis dans le vuide, parce qu'alors il y a moins de réſiſ-

tance inférieure, c'eſt-à-dire, point de répercuſſion d'air, qui pourroit faire tomber ces corps en tems inégaux en raiſon de leur volume. Voilà donc pourquoi la balle de plomb & le morceau de papier tombent dans le vuide avec la même promptitude.

Enfin, Ormaſis, c'eſt à préſent que je conçois ſenſiblement l'origine des fermentations dans les vaſes fermés. Ce mouvement inteſtin n'eſt plus pour moi une vertu occulte. C'eſt une conſéquence naturelle de la preſſion de la lumière qui pénètre & agite tous les corps. En effet, il me ſuffit de connoître ce premier moteur, pour réfléchir que des corps agités, preſſés l'un ſur l'autre, peuvent changer de forme, de peſanteur, & par conſéquent de goût; que les parties atténuées de ces corps peuvent former des émanations de différente eſpèce : que ces émanations peuvent enſuite ſe combiner avec d'autres corps. Enfin, le principe des fermentations me paroît évident, la formation du phlogiſtique conſéquente à vos préceptes, & je ſens mieux que jamais le jeu de la lumière dans tous les corps.

En réfléchiſſant encore à ce mouvement de rotation du globe, je conçois comment il peut ſe trouver de la lumière, de l'air & du phlogiſtique dans les plus profondes cavités de la

terre, ce que je ne comprenois pas. Je conçois que les rayons de lumière qui frappent la terre ſont plus ou moins réfléchis. Je conçois auſſi qu'il y a une grande quantité d'air répercuté par la terre qui lui réſiſte, ce qui occaſionne auſſi ſa preſſion latérale, & à la lumière des reflets très-variés. Je conçois enfin que les ſecouſſes continuelles de l'air & de la lumière, en diverſifiant les mêlanges, occaſionnent les changemens que la Nature opère, c'eſt-à-dire, les compoſitions & décompoſitions ſucceſſives de tous les êtres.

Je préſume bien, continua Nadir, que le ſoleil ne perd jamais de ſa ſubſtance, cependant telle étoit l'opinion d'un de nos Savans. Mon Ami, répondit Ormaſis, quoique j'eſtime ce Savant, & que j'admire pluſieurs de ſes découvertes, je ne prétends pas que tu adopte toutes ſes idées. Il ne l'a point prétendu lui-même. Que ſignifieroit la perte de la ſubſtance du ſoleil? Où iroit cette perte? Que deviendroit-elle? Conçois-tu que la lumière puiſſe être annihilée ou même changée de nature. En effet, il n'en eſt pas d'un élément comme des corps compoſés. Comment concevoir la métamorphoſe d'un élément dont on ne connoît nullement les principes. Cependant, diſoit-on, le ſoleil ſe trouveroit réduit à rien, ſi les comètes qui tombent de

tems en tems dans ſa ſphère, ne ſervoient à réparer ſes pertes. Vois donc combien il eſt ridicule de comparer le ſoleil à une fournaiſe ardente, puiſqu'on eſt obligé de ſuppoſer qu'il y tombe de tems en tems quelques fagots pour entretenir le feu. C'eſt encore d'après cette fauſſe idée, que l'on a ſuppoſé que Mercure, cette planète voiſine du ſoleil, devoit être une terre inhabitable & beaucoup plus denſe que la tienne, puiſqu'elle n'étoit pas volatiliſée par la grande chaleur. Réfléchis donc, que la chaleur n'étant que la lumière agitée par le mouvement de rotation du globe, il réſulte que plus une planète eſt petite, moins ſa ſurface parcourt d'eſpace, moins le mouvement y eſt rapide, & moins il y a de chaleur. Ne ſois donc point ſurpris ſi des animaux peuvent ſubſiſter ſur un globe tel que le nôtre, qui étant vingt-ſept fois plus petit que le tien, n'eſt donc pas plus échauffé, quoique plus voiſin du ſoleil, & eſt cependant aſſez échauffé, en raiſon de la plus grande quantité de lumière qu'il reçoit.

Mirza fit un ſigne à Nadir. Ormaſis s'en apperçut. Belle Mirza, lui dit-il, je ſais que des explications trop longues exercent auſſi ſur l'eſprit une preſſion fatiguante. J'aurois dû ne pas obéir aux ordres de Fatmé. Je vous l'avoue,

Meſdames, je crains de vous ennuyer. Il s'en faut bien, répondirent-elles de concert. En vérité, continua Mirza, vous ne ſauriez croire avec quel plaiſir je vous écoute, & l'attention particulière de mon Amie, eſt une preuve du même plaiſir. C'étoit même pour ne pas vous interrompre que par un ſigne, je rappellois à Nadir l'explication que je lui faiſois hier, explication relative à votre dernière obſervation. Je ſuis très-glorieuſe de voir combien elle avoit de rapports avec la vôtre. Auſſi Nadir, malgré tous ſes complimens, fut un peu jaloux, car pour ſe venger il courut chercher un gros livre de figures, & les démonſtrations auxquelles il fallut me prêter, me firent plus d'une fois perdre la raiſon..... Mais, Ormaſis, vous venez de nous chercher querelle. Ma chère Fatmé, il faut nous venger. Ecoute-moi. Pour lui prouver que nous lui avons donné toute notre attention, faiſons-lui des objections terribles. Volontiers, répondit Fatmé, mais tu es déja plus inſtruite que moi; je t'en charge.

CHAPITRE XIV.

MONSIEUR le Philoſophe, vous prétendez donc que la lumière exerce une preſſion ſenſible ſur tous les corps. A la bonne heure. Mais je ne crois point que la preſſion la plus forte de cette lumière, ſoit celle qui tend au centre de la terre. Une nuit j'étois dans mon appartement ; Nadir n'y étoit point, & cependant je ne dormois pas. J'examinois avec beaucoup d'attention la flamme d'une bougie. Je m'aviſai d'obſerver, & je crus voir que cette flamme s'élevoit toujours, bien loin de tendre au centre de la terre. Mon obſervation n'avoit donc pas le ſens commun. — Pardonnez-moi, Madame, mais cette flamme que vous regardiez s'élever, & qui s'élève en effet de tous les corps que l'on brûle, n'eſt autre choſe que des vapeurs diviſées par la lumière, & devenues plus légères que les vapeurs qui les environnent. Quant à la lumière, vous voyez qu'étant agitée par le mouvement circulaire du phlogiſtique, elle diverge de tous côtés dans l'appartement, & la preuve que le mouvement dominant de cette lumière, n'eſt point de s'élever, c'eſt que ſi votre bougie étoit poſée très-bas dans

l'appartement, elle ne vous éclaireroit pas davantage. Vous voyez donc qu'il ne faut pas confondre la flamme, qui eſt un corps compoſé, avec la lumière, qui eſt corps ſimple.

Un moment, répartit Mirza, voici une autre objection. Si la lumière exerce une preſſion ſenſible ſur tous les corps, ces corps doivent donc être plus légers pendant la nuit que pendant le jour. En ce cas le baromètre, dont la variété dépend des différentes preſſions de l'atmoſphère, doit être plus..... Nadir, auſſi-tôt qu'il ſera nuit, je veux voir ſi ton baromètre ſera bien deſcendu. O, pour cela, je n'en crois rien. Convenez, Monſieur le Philoſophe, que voilà une terrible objection. — Madame, je laiſſe à Nadir le plaiſir d'y répondre. Il eſt aſſez habile pour bien ſe tirer d'affaire. En tout cas, répondit Nadir, ſi j'étois dans la poſition de réclamer l'indulgence de Mirza, je ſuis ſûr..... Je vois, interrompit-elle, qu'on a la reſſource de plaiſanter lorſque l'on eſt dans l'embarras. Je te prie de me répondre très-ſérieuſement. Hé bien, ma chère Mirza, voici ma réponſe très-ſérieuſe.

Quoique la lumière preſſe moins les corps pendant la nuit que pendant le jour, mon baromètre peut bien être auſſi élevé pendant la nuit que pendant le jour. En voici la raiſon; il y a

plus de fraîcheur pendant la nuit; alors les maſſes d'eau raréfiées au haut de l'atmoſphère, ſe condenſent & s'abaiſſent davantage, d'où réſulte la plus grande preſſion de l'air qui eſt au-deſſous d'elles; c'eſt ce qui compenſe en quelque ſorte la preſſion de la lumière, qui eſt moins conſidérable pendant la nuit. Tu vois donc, ma chère Mirza, que les expériences du baromètre n'infirment point les principes de notre Ami, de même que ſes principes n'infirment point les raiſons ingénieuſes que nous ont donné quelques Savans concernant les variétés du baromètre.

Il eſt encore une obſervation à faire; c'eſt que la lumière qui exerce, à la vérité, moins de preſſion pendant la nuit, que pendant le jour, en exerce cependant encore une bien ſenſible. En effet, ce que nous appellons la nuit n'eſt autre choſe que l'ombre de la terre. Or au-deſſus de la projection de cette ombre, la lumière y eſt abondante, & le mouvement de rotation qui eſt encore ſenſible à cette hauteur, entraîne toujours des portions de lumière, d'où réſulte une preſſion.

Fort bien, répondit Mirza, j'aime ce ſérieux philoſophique; mais explique-moi un peu plus ſenſiblement cette dernière obſervation.—Volontiers, Mirza, viens un inſtant au ſoleil. Suppo-

ſons que tu es la terre. Le ſoleil eſt derrière toi. Regarde ton ombre au-devant de toi. C'eſt la nuit. Or tu vois qu'au-delà de la projection de cette ombre, la lumière reparoît avec la même vivacité.—A merveilles, répondit Mirza, je conçois ta démonſtration. Ce n'eſt pas tout, reprit Nadir, en ſe mettant au-devant de Mirza. Je t'ai comparé à la terre. Je ſuis l'habitant de cette terre. Tu vois que plus je me rapproche de toi, plus je me trouve dans ton ombre. (Nadir s'approchoit de plus en plus.) Ah ! lui dit-il à voix baſſe, en poſant ſa bouche ſur la ſienne, ſi un corps auſſi agréable que le tien formoit une nuit éternelle, plongé dans cette ombre charmante, j'abandonnerois ſans regret la lumière.

Tu eſt bien aimable, repartit Mirza, mais, ſois de bonne foi. Tu aime trop la lumière pour y renoncer. Souviens-toi donc que je t'ai querellé plus d'une fois.... Ormaſis, continua-t-elle, en élevant la voix, & en ſe rapprochant du Philoſophe, qu'allez-vous penſer de l'indiſcrétion de Nadir ? Quoi ! terminer une explication Phyſique par un baiſer. Convenez que c'eſt manquer à la majeſté ſcientifique. Par exemple, je ſuis bien excuſable moi de ne m'être pas reculée, parce que les rayons du ſoleil me preſſoient & m'entraînoient vers mon ombre. Quant à lui,

il n'a point d'excuſe. Non, répondit Nadir, & j'avoue que pour ne pas être humilié, je voudrois qu'Ormaſis fût auſſi indiſcret vis-à-vis de Fatmé.

Le Philoſophe étoit enchanté de l'enjouement de ſes hôtes. Il l'étoit auſſi de la beauté de Fatmé. Cette femme aimable l'avoit prié de lui expliquer ce qu'il appelloit des oſcillations iſochrônes. Il avoit déja ſuſpendu une petite pierre à un fil de ſoie. Le fil étoit attaché au bord du banc où il étoit aſſis. Ayant mis cette pierre en mouvement, il démontroit donc à Fatmé que cette oſcillation iſochrône du pendule n'eſt autre choſe que le mouvement circulaire, c'eſt-à-dire, un mouvement qui décrit un arc de cercle.

A propos de mouvement circulaire, je vais, dit-il, vous annoncer une vérité qui vous paroîtra ſingulière, c'eſt qu'il n'exiſte dans la nature aucun mouvement droit, qui ne tire ſon origine d'un mouvement circulaire. Bon, répondit Fatmé, quelle plaiſanterie ! Mais, ſi j'avance ma main vers vous en ligne droite, voilà pourtant un mouvement très-droit. Et en effet, elle avançoit ſa main. Oui, répartit le Philoſophe, mais obſervez que le haut de votre bras décrit un mouvement circulaire. Remarquez à préſent, belle Fatmé,

votre bras eſt étendu. Je le prends, je l'élève. Vous voyez qu'il décrit encore une ligne circulaire. Je penche ma tête : voilà encore un mouvement circulaire. Je baiſe votre main : nouveau mouvement circulaire, car il eſt impoſſible d'ouvrir & de fermer la bouche ſans un mouvement circulaire. Vous la retirez : nouveau mouvement circulaire. Si vous preniez le parti de me fuir, ce ſeroit encore par un mouvement circulaire, mais il me feroit beaucoup de peine. Moi, vous fuir, répondit Fatmé un peu déconcertée de cette déclaration imprévue. Vous, l'Ami de Nadir, vous pour qui je ſens toute l'eſtime.....

Nadir enchanté de ce qu'il ſoupçonnoit, s'empreſſa d'éviter à Fatmé un peu d'embarras. Vous voyez, lui dit-il, que notre Philoſophe eſt galant. Ne croyez pas que j'euſſe admis un Miſantrope dans notre Société. Je réfléchis, mon cher Ormaſis, à cette vérité ſingulière que vous venez de nous faire appercevoir. Je ſavois bien que tous les corps fluides tendent à prendre la forme ſphérique, mais je n'avois jamais obſervé que dans la Nature il n'eſt aucun mouvement droit qui ne reçoive ſon impulſion d'un mouvement circulaire. En effet, dans toutes les pièces de mécanique s'il ſe trouve des mouvemens droits, ils émanent toujours du mouvement circulaire. Si, par exemple,

dans les moulins il y a des pilons qui s'abaiſſent & s'élèvent en ligne droite, c'eſt toujours un mouvement circulaire qui les met en action. Si je jette un corps en ligne perpendiculaire, la méchanique ou mon bras qui le jette, décrit un mouvement circulaire. La balle qui s'échappe d'une arme à feu, eſt encore pouſſée par les mouvemens circulaires du phlogiſtique & de la dilatation de l'air.

O que cela eſt plaiſant, interrompit Mirza, en riant de tout ſon cœur. Ecoute-moi, Nadir, j'ai une queſtion ſecrette à te faire. Permettez Ormaſis. Dis-moi, mon Ami; c'eſt donc auſſi l'oſcillation iſochrône qui..... Elle acheva cette queſtion à voix baſſe. Nadir rit beaucoup. Ormaſis & Fatmé déja auſſi inſtruits que s'ils l'avoient entendue, en partagèrent également le plaiſir.

Mais il ne s'agiſſoit plus de plaiſanter. Nadir apperçut venir de loin le Docteur *Fixoventi* & le Chymiſte *Graſacido*. Allons, dit-il à Mirza, allons au-devant d'eux. Il regarde à ſa montre. Je ne croyois pas qu'il fût ſi tard. Ma chère Mirza ordonne que l'on ſerve.

Ormaſis & Fatmé s'avançoient un peu plus lentement. Il faut avouer, dit Ormaſis, que ce couple qui marche devant nous, mérite bien

d'être heureux. Je ne peux pas encore vous confier belle Fatmé, quel intérêt particulier m'attache à ces deux êtres ; mais quand même cet intérêt n'exiſteroit pas, ils ne m'en ſeroient pas moins chers. Depuis quinze ans qu'un accident affreux m'a privé d'une Compagne aimée, voici les premiers inſtans où j'oublie en quelque ſorte des chagrins, que les reſſources de la ſcience n'avoient jamais pu vaincre.

Je ne veux pas, répondit Fatmé, pénétrer le motif de votre attachement à nos Amis, mais quant à moi, bien loin d'être jalouſe de leur bonheur mutuel, il devient une partie du mien. Nadir a pu vous raconter de quelle façon nous vivons enſemble. Cependant il voudroit que je trouvaſſe un époux qui me laiſsât toute ma liberté, & par conſéquent le plaiſir de jouir toujours de ſa ſociété. Je ne ſais pourquoi mes inquiétudes redoublent aujourd'hui ſur cette propoſition, & j'y ſens plus que jamais une répugnance invincible. — Mais enfin, belle Fatmé, ſi cet Ami que vous propoſeroit Nadir, étoit uni avec lui pour toujours ; s'il demeuroit ici. Si cet homme vous adoroit ; ſi, inſenſible depuis long-tems aux douceurs de l'amour, il trouvoit en vous ſa félicité, refuſeriez-vous de faire un heureux ? Au moins, répondit Fatmé, je voudrois le connoître avant

de me décider. Oui, reprit Ormaſis, mais ſi cet homme n'étoit plus dans le printems de ſon âge. Si quelquefois un reſte de mélancolie ou de réflexions le rendoit rêveur, il eſt certain que votre choix ne tomberoit jamais ſur lui. — Pourquoi donc ? D'abord je n'ai pas moi-même l'amour-propre de me croire dans le printems de mon âge. En ſecond lieu, un peu de mélancolie eſt preſque toujours la preuve d'une ame ſenſible. Quant aux réflexions, je mépriſerois un homme qui n'en feroit jamais. D'ailleurs ſi ces réflexions s'étendoient quelquefois ſur des objets auſſi amuſans qu'inſtructifs, ô ! que j'aurois de plaiſir à rêver avec lui. La ſcience donne la vraie nobleſſe au génie, & celui qui la poſsède en éprouve lui-même toute la valeur. — Hé bien, divine Fatmé, ſi, ſans aſpirer à cette nobleſſe du génie, mes foibles connoiſſances pouvoient quelquefois vous intéreſſer. Si j'étois cet Ami. Si Nadir..... mon cher Philoſophe, lui dit Fatmé en le regardant avec l'expreſſion la plus tendre, nous nous devinons..... Avançons, je vous prie. Je ne veux pas que l'on s'apperçoive déja que je vous aime, moi qui paſſe ici pour la femme la plus raiſonnable, la plus réfléchie..... Ormaſis éprouvoit alors cette douce ſituation de l'ame, plus facile à ſentir qu'à exprimer. Ils

croyoient marcher très-promptement, ils n'avançoient presque pas. Un Esclave vint les distraire de cette douce rêverie, & leur annonça qu'on les attendoit dans le sallon.

CHAPITRE XV.

PENDANT que le Docteur, le Chymiste & le Physicien conversoient avec Mirza, Laure & Sophie montroient à Nadir une lettre qu'elles avoient reçue. Aussi-tôt que Nadir apperçut Fatmé & Ormasis. Venez, leur dit-il avec la plus grande gaieté, venez prendre lecture de cet écrit.

SELIM & OSMAN
à
LAURE & SOPHIE.

» Vous êtes deux Amies charmantes. Nous » sommes deux Amis un peu étourdis, mais ce » n'est pas en vous aimant. L'union de Nadir & » de Mirza nous paroît inaltérable. Le bonheur » de cet Ami, fondé sur la confiance, est un » exemple qui nous séduit. Il ne tient qu'à lui de » former des Prosélytes; l'idée de faire en même- » tems des heureux, le déterminera peut-être; » mais sans votre aveu nous nous garderions bien » de

» de lui faire aucune propoſition. Cependant » Laure & Sophie répudiées. . . . Répudiées. . . . » Ce terme n'eſt pas fait pour elles. N'importe, » l'uſage l'a conſacré. Il ne ſervira qu'à reſſerrer » les nœuds de notre ſociété, & ceux de notre » attachement pour Nadir. Nous viendrons ce ſoir » apprendre la déciſion de notre ſort. Nous l'at- » tendons avec impatience «.

Voilà donc, dit Fatmé, le myſtère de ce matin. J'avois bien préſumé qu'il y avoit de la plaiſanterie ou de la délicateſſe. Mes aimables Amies, je vous le pardonne de tout mon cœur. Jugez par le plaiſir que j'ai de vous embraſſer, combien je déſire votre bonheur. Ma chère Fatmé, répondirent-elles, nous ſommes ſûrement très-heureuſes ici. Que pouvons-nous deſirer ? Liſez donc, interrompit Nadir, Laure & Sophie compteroient-elles pour peu de choſe la ſatisfaction de faire des heureux. Oui, vous ferez des heureux. Cependant, pour que ce ne ſoit jamais aux dépens de votre propre félicité, je lierai Selim & Oſman par des promeſſes relatives. C'eſt ce dont je me charge.

Mirza étoit accourue aux embraſſades de ſes Amies, & bientôt informée du ſujet, elle y prit la part la plus ſincère. Laure & Sophie n'étoient pas mécontentes. En effet, les plus beaux ſentimens

accordent toujours quelque choſe au phyſique, & l'ame la plus élevée ne peut ſe ſouſtraire aux inpulſions de la Nature.

On ſe mit à table, le repas étoit délicat. Il fut très-bien accueilli. Les mets friands reçoivent ordinairement des éloges ſincères. En vérité, diſoit Graſacido, je préfère un bon Cuiſinier au plus habile Chymiſte. Ah, répondit Ormaſis, cette épigramme contre vous-même ne nous en impoſe pas. D'ailleurs l'Art de la Cuiſine eſt fondé lui-même ſur des principes chymiques. Paſſez-moi, je vous prie, de ce ragoût. Par exemple, l'eau & les graiſſes n'ont point d'affinité à s'unir enſemble, mais par l'intermède d'un mucilage, tel que la farine, on les a mêlés en formant cette ſauce rouſſe, qui eſt très-bonne. Vous ſavez encore que la liaiſon des ſauces eſt une opération utile à bien faire, parce qu'alors les parties graſſes étant plus diviſées, donnent moins de travail à l'eſtomac. Vous ſavez encore qu'une quantité d'épices dans les ragoûts eſt dangereuſe, parce que l'abondance du phlogiſtique qu'elles contiennent pénètre les pores des vaiſſeaux ſanguins, & tend à décompoſer le ſang en le raréfiant.

Il paroît, répondit Graſacido, que Monſieur a des connoiſſances ſur ces objets. Quant à moi,

je vous dirai franchement que j'ai cherché depuis long-tems à imiter les ſoufres de notre eſtomac. Ce ſont ſûrement des acides végétaux unis au phlogiſtique; mais pourquoi ces ſoufres ont-ils quelquefois la même odeur que s'ils avoient pour baſe l'acide vitriolique? Pourquoi ſont-ils toujours fluors ſans le ſecours d'un alkali concentré? Sont-ce les huiles qui.... Non, je ne tiens point encore l'objet de mes recherches. Je vois cependant qu'il exiſte par-tout un *acidum pingue*, qui joue un grand rôle dans la Nature, & qui préſente ſes *latus* en une infinité de manières.

Le Docteur Fixoventi, au ſeul nom d'*acidum pingue*, abandonna ſur le champ une aile de perdrix, dont ſon eſtomac alloit abſorber *l'air fixe*, & regardant Graſacido de travers, en vérité, Monſieur, il eſt ſingulier que l'on veuille miſtifier des Savans avec une ſubſtance auſſi impalpable qu'incompréhenſible, & que l'on prétende en expliquer les effets par l'attouchement des côtés. Oui, les *latus*, les côtés, les flancs d'un *acidum pingue*, d'une ſubſtance dont on ne comprend pas la forme: parbleu cela eſt plaiſant.

Eh! Monſieur, répondit Graſacido, n'eſt-il pas plus ſingulier de prétendre qu'il y ait des airs qui deviennent très-fixes, très-peſans, & cependant

impalpables, & que ces mêmes airs redeviennent volatils avec la même facilité. Ces métamorphoſes inexplicables & contraires aux loix de la Phyſique, ſont certainement plus inconſéquentes que mon ſyſtême. Cela eſt faux, répartit le Docteur, rien de plus ſimple. Rien de plus naturel que cet air fixe, je vais en faire juge ces Meſſieurs. Il alloit continuer, mais il fut interrompu par des éclats de rire, dont voici le ſujet.

Le Cuiſinier de Nadir étoit un gros Nègre bien lippu, bien camard, en un mot de la figure la plus comique. Mirza ayant entendu dire que ſon Cuiſinier devoit être un Chymiſte, & le voyant préciſément paſſer devant la porte du ſallon, l'avoit appellé. La grande vivacité de ce Nègre, pour obéir à ſa Maîtreſſe, lui fit gliſſer le pied, & plonger la tête dans un plat de crême fouettée, que portoit un autre Eſclave. Mirza bien aſſurée qu'il ne s'étoit pas bleſſé, ſe réjouit beaucoup de voir cette maſcarade. Meſſieurs, dit-elle, je voulois vous faire connoître l'adepte qui a mérité vos éloges, mais j'ignorois qu'il donnoit auſſi dans l'air fixe, au point de s'en faire un maſque. On rit beaucoup, & on complimenta d'ailleurs ce Nègre ſur ſes talens utiles. Mirza n'ignoroit pas que dans chaque état l'imagination fait le bonheur des humains. Cet Eſclave

glorieux d'avoir ſervi d'amuſement à ſes Maîtres, & d'avoir été complimenté, ſe retiroit avec la joie dans l'ame.

Cependant Sophie qui ne mangeoit pas, avoit détaché par diſtraction le cachet de la lettre des ſoupirans. Elle s'amuſoit à frotter ce cachet, pour enlever des petits morceaux de papier. Oui, ma chère Sophie, lui dit Nadir, vous & Laure avez la vertu de ce cachet. Ces morceaux de papier, ce ſont eux. Oh, répondit Sophie, vous êtes méchant; vous vous vengez de notre ſilence; mais nous vous demandons grace pour aujourd'hui. D'ailleurs nous écoutons ces Meſſieurs avec le plus grand plaiſir. Le Docteur alloit préſenter ſes preuves; mais Mirza toujours curieuſe, adreſſoit la parole au Phyſicien : tout le monde écouta en ſilence. Monſieur, lui dit-elle, pourquoi ce cachet de cire ayant été frotté, attire-t-il à lui les morceaux de papier ou autres corps légers qu'on lui préſente? — Madame, telle eſt la propriété de tous les corps, dont les ſurfaces ſont extrêmement polies, les verres, les diamans, les pierres précieuſes, font le même effet, parce qu'alors les frottemens agiſſent par-tout. —Fort bien, répondit Mirza, mais pourquoi les morceaux de papier s'élèvent-ils pour ſe réunir à ce corps que l'on a frotté? — Madame, quel-

ques-uns de nous ont prétendu que c'étoit *un fluide électrique* qui agiſſoit ; mais comme ce nouveau nom n'a point donné d'explication neuve, & qu'il n'annonce qu'une comparaiſon d'effets ſemblables, je m'en tiens donc au principe de *l'attraction*. Or, Madame, c'eſt par l'attraction que ces corps ſe réuniſſent. — Mais enfin, Monſieur, qu'eſt-ce que l'attraction ? — L'attraction, Madame, c'eſt .... c'eſt la vertu par laquelle deux corps s'attirent, laquelle *vertu attractive* ceſſante, fait place à la *vertu répulſive*. — Mais encore, Monſieur, par quelles loix ces corps ont-ils la vertu attractive ? Mais, Madame, ce ſont des *qualités occultes* de la Nature qui.....

Je vois, interrompit Ormaſis, qui ſouffroit de l'embarras du Phyſicien, je vois que Monſieur, trop modeſte pour développer ſes idées, ſe contente de donner ici la ſolution des écoles. Mais, Monſieur, vous avez ſûrement ſenti comme moi depuis long-tems, que toutes ces explications ne ſont que des jeux de mots. Vous ſavez, ſans doute, que l'air de l'atmoſphère exerce en tout ſens une preſſion ſur les corps de la Nature. Or, quand on frotte vivement un corps, vous concevez que l'air qui l'entoure, ſe trouve en grande partie écarté par le mouvement. C'eſt donc au moment où cette preſſion de l'air ſe rétablit ſur

ce corps, qu'elle entraîne d'autres petits corps légers. Cette raiſon eſt ſi ſimple, ſi naturelle, ſi conforme aux vrais principes, qu'elle n'a ſûrement pas échappé à vos réflexions. Il eſt vrai, Monſieur, répondit le Phyſicien, j'avois déja eu quelques idées à cet égard; mais voici une expérience ſingulière, dont je n'ai jamais bien compris le principe. Meſdames, auriez-vous deux petites éguilles très-légères? ou bien, voici ſur cette cheminée une corde de clavecin: elle eſt de cuivre, n'importe. Je vais en couper deux bouts d'environ trois lignes de longueur. Cela eſt ſuffiſant. Je les mets flotter dans ce verre d'eau. Ils ſont environ à un pouce de diſtance l'un de l'autre. Regardez, je vous prie. L'eau eſt actuellement bien tranquille. Remarquez comme inſenſiblement ces deux petites éguilles ſe rapprochent. Voyez comme elles augmentent de vîteſſe, en raiſon de leur plus grand approchement, & tout-à-coup les voilà réunies avec la plus grande célérité. Recommençons. Vous voyez toujours les mêmes effets. Hé bien, Monſieur, dit-il, en regardant Ormaſis, voilà ici une attraction ſenſible: comment l'expliquerons-nous? Nous n'avons pas écarté d'air par le mouvement, ce n'eſt donc point le reflux de l'air qui conduit ces deux corps l'un vers l'autre. — Pardonnnez-moi,

Monſieur ; vous êtes trop éclairé pour ne pas ſentir que deux corps ne ſe réuniſſent, que parce qu'ils ont plus de peſanteur l'un vers l'autre ; mais cette peſanteur l'un vers l'autre augmente en raiſon de la moindre réſiſtance qui ſe trouve entr'eux. Or, voici l'explication de cette expérience.

Il n'y a qu'un pouce de diſtance entre vos deux éguilles, & il y a plus de deux pouces de diſtance de vos éguilles aux parois du verre. L'air qui eſt entre vos deux éguilles étant donc plus répercuté, puiſqu'il eſt dans un eſpace plus reſſerré, devient néceſſairement plus léger. Il y a donc moins de réſiſtance dans cet intervalle, & vos éguilles ont une peſanteur dominante l'une vers l'autre, parce que le poids de la preſſion latérale de l'air extérieur, devient plus conſidérable que celui de l'air qui eſt entr'elles. Vous voyez donc, Monſieur, que je me contente d'appliquer ici les loix des peſanteurs. Je n'innove aucun principe. Je crois que vous me comprenez.

Mais un moment, voici ma preuve. Je poſe ces deux éguilles à deux pouces de diſtance l'une de l'autre, au lieu d'un pouce. Regardez à préſent. Ces mêmes éguilles qui ſe réuniſſoient ci-devant, ne s'écartent-elles pas de plus en plus vers les bords du verre ? Ce n'eſt donc point parce qu'il eſt ſurvenu une vertu répulſive en-

tr'elles, puiſque ſi je les rapproche à un pouce de diſtance, elles vont également ſe réunir. Vous voyez donc que ces effets dépendent uniquement de la variété des peſanteurs relatives. — J'avoue, Monſieur, répondit le Phyſicien, que votre idée eſt une conſéquence de nos principes adoptés, elle me paroît fort ſimple. Nous avions déja vu dans les obſervations ſur la Phyſique, des réflexions d'un de nos Compatriotes, concernant la vertu magnétique. Il a raiſonné à-peu-près comme vous ſur l'expérience que je viens de vous citer. Il a même étendu ſes raiſonnemens, juſqu'à expliquer l'origine de la putréfaction, & pourquoi des ſels en garantiſſent les corps. J'avois d'abord penſé que ce n'étoit qu'un enchaînement de ſyſtêmes; & comme nous autres Savans nous ne voulons recevoir aucun nouveau ſyſtême, je n'y fis point alors toute l'attention poſſible. Je vois aujourd'hui que des raiſonnemens, d'après les loix des peſanteurs, ſont plus eſſentiels que des jeux de mots. Je conçois à préſent ce que cet Obſervateur nous a dit au ſujet de l'aſcenſion des liquides dans les tuyaux capillaires. En effet, moins il y a de preſſion de l'atmoſphère ſur un fluide, plus ce fluide doit s'élever. Cela eſt fort naturel. Or, dans des tubes capillaires où l'air eſt très-répercuté & raréfié, il doit y avoir

moins de preſſion que dans un large tube ; par conſéquent les liquides doivent s'y élever davantage.

Cela eſt très-juſte, répondit Ormaſis, & pour vous convaincre de plus en plus que cette agitation de l'air eſt une vérité ſenſible, c'eſt que tous les corps, dont les pores, ſans être trop ouverts, le ſont cependant aſſez pour que l'air y puiſſe circuler, ſont en effet les corps qui communiquent plus de chaleur. Par exemple, les éponges & tous les corps ſpongieux ſont les corps les moins froids. Le ſucre qui eſt auſſi un corps rempli de tubes capillaires, poſé ſur votre main, n'y occaſionnera pas la fraîcheur d'un autre ſel, où il n'y aura pas d'interſtices capillaires. Prenez ce morceau de pain : mettez-le ſur votre joue du côté de la mie, à peine éprouvez-vous de la fraîcheur ; poſez-le du côté de la croûte, & cette croûte qui contient moins d'interſtices capillaires, vous paroîtra bien plus froide. Enfin, plus une étoffe contient d'interſtices capillaires, plus elle vous échauffe. Une étoffe cardée vous procure plus de chaleur qu'une autre non cardée, & qui ſeroit cependant plus peſante. La chaleur augmente donc en raiſon de ce que l'on a augmenté les interſtices capillaires. Ces obſervations ſont très-ſimples ; elles n'en ſont pas moins convaincantes.

Ma foi, Monſieur, répondit le Phyſicien, ſi je n'avois pas la certitude du ſepticiſme, j'adopterois vos raiſons. — Quelle eſt donc cette certitude, s'écria vivement Mirza? — C'eſt, Madame, répliqua le Phyſicien, d'être certain que je doute de tout. — Ah, Monſieur, je vous plains, je crois que c'eſt un triſte état, un état d'inertie. — Non, Madame, c'eſt l'état le plus ſage que l'on puiſſe adopter, & le moins en bute aux ſarcaſmes. Pardonnez-moi, Monſieur le Phyſicien, interrompit Ormaſis, c'eſt une maladie; c'eſt une vapeur à la mode, & vous avez trop de bon ſens pour être incurable. Par exemple, doutez-vous que nous avons un excellent dîner? — Non. — Doutez-vous que voilà quatre Dames aimables? — Non, certes. — Hé bien, Monſieur, vous voyez donc qu'il y a des vérités qu'on ne peut révoquer en doute. — Fort bien, Monſieur le Philoſophe; j'avoue que vous êtes preſſant. Je m'occuperai avec plaiſir de vos principes. Je vois qu'en réfléchiſſant aux loix des peſanteurs & aux différentes réſiſtances, en raiſon des raréfactions de l'air, on pourroit former quelques raiſonnemens certains ſur le flux & le reflux. Je conçois pourquoi plus les corps ſe rapprochent, plus ils ont de tendance à ſe réunir. Or, je ſais que la lune a ſon équateur incliné à l'équateur de la

terre. Je ſais qu'à l'équateur de la terre les corps s'y élèvent déja plus facilement, en raiſon des forces centrifuges qui diminuent leur gravité, & je vois préciſément que c'eſt entre ces deux points du plus grand rapprochement de la terre & de la lune, que s'opère l'élévation des eaux de l'Océan. Monſieur le Philoſophe, vous me ſuggérez de bonnes idées. Je veux faire un mémoire ſur le flux & le reflux, qui concoure entiérement à l'explication que nous a déja donnée un grand homme; mais je rendrai ſenſible ſon mécaniſme de l'attraction, ſans cependant m'écarter de ſes principes. Je vous y exhorte, répondit Ormaſis. J'applaudis d'avance à votre projet, & vous travaillerez au moins à guérir des ſeptiques en cette partie, dont l'état eſt abſolument déſeſpéré; mais Monſieur le Phyſicien, n'oubliez pas auſſi quels ſont les effets de la lumière ſur tous les corps.

Fort bien, diſoit en lui-même le Chymiſte, c'eſt la lumière, c'eſt ſon agent, c'eſt mon *acidum pingue* qui joue le principal rôle dans tous ces phénomènes. Je m'en doutois. — A merveilles, diſoit de ſon côté le Docteur Fixoventi, j'étois bien aſſuré que *l'air fixe* expliqueroit un jour l'origine de l'attraction. L'on va voir quel fut le ſuccès de leurs idées.

CHAPITRE XVI.

FATMÉ étoit placée entre Ormaſis & le Docteur. Elle profita de l'inſtant où ce dernier débitoit une exorde inutile à ſon ſyſtême. J'ai compris, dit-elle tout bas au Philoſophe, & vous nous avez en effet annoncé, que plus les corps s'approchent l'un de l'autre, plus ils ont de tendance à ſe rapprocher. Je crois que vous vous trompez, mon cher Philoſophe. A l'inſtant même, pour vous offrir de cette pâtiſſerie, je m'étois entiérement panchée vers le Docteur, & j'étois alors bien plus éloignée de vous; cependant il s'en faut bien que j'aie ſenti une plus grande tendance à me rapprocher de lui.—Charmante Fatmé, c'eſt une preuve que le moteur de vos organes divins n'eſt point aſſujetti aux loix ordinaires des peſanteurs.

Enfin, diſoit le Docteur, cette ſubſtance merveilleuſe qui produit toutes ces métamorphoſes, c'eſt l'air fixe. C'eſt par le ſecours de cet air fixe que nous avons imité l'eau de la mauvaiſe montagne. Si le métal ſe calcine au feu, c'eſt parce qu'il ſe charge d'air fixe. Si la pierre à chaux ſe calcine au feu, c'eſt parce qu'elle y perd ce

même air fixe. Rien de plus conſéquent. Et ce n'eſt nullement à la perte & à la reſtitution des parties aqueuſes, que ſont dûs les effets de la chaux vive, ainſi que l'avoient penſé quelques bonnes gens.

Docteur, répondit Nadir, comme je ſuis un de ces bonnes gens, attachés quelquefois à de vieux ſyſtêmes, dégagez-moi, je vous prie, de cette ſervitude, par des nouveautés. D'abord je n'ai jamais bien compris ce que vous entendez par air fixe. Qu'eſt-ce que l'air fixe? — L'air fixe, Monſieur; c'eſt un air combiné dans les pores ſerrés d'une ſubſtance, & qui ne peut s'en échapper que très-difficilement. — Oh, je vous entends. Ce que vous appellez air fixe, n'eſt donc pas plus fixe que tous les airs du monde. C'eſt de l'air comprimé, reſſerré dans un corps. A la bonne heure. Il y a long-tems que nous connoiſſons ce que c'eſt que l'air comprimé & l'air libre. Nous ſavons auſſi que cet air comprimé dans un corps peut s'en échapper, lorſque les pores de ce corps ſont ouverts par la chaleur & devenir air libre. Tout cela n'eſt pas nouveau. — Pardonnez-moi, Monſieur. Songez donc que l'air fixe a toujours ſa qualité d'air fixe, qu'il paſſe à la vérité d'un corps dans un autre, mais qu'il communique à cet autre corps des qualités

particulières. Par exemple, lorſqu'on jette de l'huile de vitriol ſur de la pierre à chaux, l'air fixe qui ſe dégage, & que l'on reçoit (par le moyen d'un appareil) dans de l'eau commune, ne communique-t-il pas à cette eau une qualité aërienne? Cette eau n'eſt-elle pas toute pareille à celle de la mauvaiſe montagne?

Graſacido qui ſe mordoit déja les lèvres de fureur, n'y put pas tenir. Parbleu, dit-il, ſi l'on veut une eau bien impregnée d'air, il n'y a pas tant de façons, il ſuffit d'attacher au tamis d'un moulin une bouteille d'eau remplie aux deux tiers. L'air qui galopoit dans l'atmoſphère, & que l'on a enfermé dans ce vaſe, pénétrera l'eau par le mouvement, & s'y engagera en partie. Mais encore, ce priſonnier en s'évadant, renoncera bientôt au titre pompeux d'air fixe. Quoiqu'il en ſoit, l'aréomètre indiquera l'inſtant où cette eau ſera plus ſalutaire que celle qui réſulte de tous vos préparatifs.

Monſieur, reprit vivement le Docteur, je vous prie de ne pas m'interrompre. C'eſt au Maître de la maiſon à qui j'adreſſe la parole. — Hé bien, mon cher Docteur, répondit Nadir, je ne ſaiſis peut-être pas encore votre idée; mais voilà ce que m'annonce cette expérience. Je crois que la chûte de l'acide vitriolique dans les

pores de la pierre à chaux occaſionne des frottemens, & par conſéquent de la chaleur. Je crois que cette chaleur diviſe les parties d'air & d'eau contenues dans cette pierre à chaux, d'où réſulte la dilatation & les écarts nommés efferveſcence, & par conſéquent l'élévation des vapeurs. Tout cela eſt fort ſimple. Il eſt poſſible que l'eau ſe charge d'une plus grande quantité d'air qu'elle n'en contenoit. A la bonne heure. Mais je n'en induirai pas que ce ſoit de l'air fixe, ou qu'il y ſoit fixé. J'aſſurerai que cet air eſt de la même qualité que celui de l'atmoſphère, & que par le mouvement rapide de l'efferveſcence, il aura pu entraîner avec lui quelques ſels ſéléniteux ou acides, & ſi j'obſerve que l'eau dans laquelle les vapeurs ſe ſeront condenſées rougiſſe la teinture bleue du tourneſol, je n'en concluerai pas que ce ſoit de l'air fixe réuni avec l'eau qui forme les acides.

Mais enfin, répartit le Docteur, vous ne vous rappellez donc pas cette expérience qui a fait tant de bruit. On met dans une retorte trente onces de pierre à chaux, on y adapte un récipient tubulé, mais la tubulure eſt exactement fermée. On pouſſe le feu. Et cependant l'on ne peut obtenir qu'une once & demie d'eau. Ce n'eſt qu'en ouvrant la tubulure du récipient, que l'on

l'on entend s'échapper avec ſifflement un fluide élaſtique peſant treize onces. Ce fluide élaſtique eſt l'air fixe, & s'il ne s'étoit pas échappé, la pierre à chaux ne ſe ſeroit jamais convertie en chaux vive. Ce n'eſt donc point la privation de l'eau, mais la privation de l'air fixe qui forme la chaux vive. Ceci eſt-il concluant? — Point du tout, mon cher Docteur. Voici en termes fort ſimples le réſultat de votre opération. La pierre à chaux contient de l'air, mais elle contient eſſentiellement une très-grande quantité d'eau. Or, quand les vaſes ſont bien fermés, pourquoi ne paſſe-t-il dans la diſtillation qu'une foible quantité d'eau? C'eſt parce que les vapeurs en refluant empêchent l'évaporation des dernières parties aqueuſes, qui ont toujours propenſion à ſe combiner avec la pierre à chaux qui eſt dans la retorte. Mais auſſi-tôt que l'on ouvre la tubulure, ces mêmes vapeurs en s'échappant, font place aux autres vapeurs qui s'échappent auſſi. Je ne vois dans cette expérience que celle de l'éolipile, dont l'eau raréfiée par un feu violent, s'échappe avec des ſifflemens, quoiqu'elle ne contienne pas une très-grande quantité d'air.

En vérité, s'écria Graſacido, je ne ſais comment il oſe remettre au jour une expérience dont je lui ai tant de fois démontré l'inconſéquence.

Le Docteur feignit de ne pas entendre. Non, je ne crois point, pourſuivit Nadir, que dans trente onces de pierre à chaux, il y ait douze onces & demie d'air ſur demi-once d'eau. Je crois au contraire que ce doit être douze onces & demie d'eau ſur demi-once d'air. En effet, ſi un demi-gros d'air comprimé dans une canne à vent, cauſe de ſi fortes exploſions lorſqu'on lui donne quelque iſſue, comment concevoir que douze onces d'air comprimées dans trente onces de pierre, ne feroient pas des exploſions lorſqu'on caſſeroit quelques morceaux de cette pierre. Mais, dira-t-on, cet air a perdu ſon reſſort. Comment ſe peut-il faire qu'un *fluide élaſtique*, prêt à s'échapper au moindre feu, n'ait point de reſſort?

Le Philoſophe cauſoit avec Fatmé, & prêtoit cependant l'oreille aux raiſonnemens de ſon Élève. Mon cher Ormaſis, lui demanda Nadir, quel eſt votre ſentiment ſur la formation de la chaux vive?

J'avoue, répondit Ormaſis, que je ſuis à cet égard du ſentimenr le plus antique. Je crois que la privation de l'eau eſt le caractère eſſentiel qui conſtitue la chaux vive. Lorſqu'on trempe de la chaux dans l'eau, la réunion très-ſubite de l'eau avec la chaux, par une infinité de tuyaux capillaires, occaſionne de la chaleur : tel eſt l'effet

invariable des frottemens rapides ; cette chaleur dilate quelques parties d'air, & cet air augmenté ſubitement de volume, occaſionne l'écart des parties réſiſtantes. Rien de plus naturel. Mais lorſque la chaux vive eſt ſimplement expoſée à l'air, un peu chargé de vapeurs, elle redevient pierre à chaux, lentement, ſans chaleur & ſans bruit : pourquoi ? Parce qu'elle ſe charge d'eau peu à peu, & que les frottemens y ſont moins rapides. Tous ces principes me paroiſſent conſéquens.

Mais enfin, Monſieur le Philoſophe, répliqua le Docteur, vous ſavez que la chaux rend les ſels alkalis plus cauſtiques, à quoi attribuerez-vous ces effets ? — A quoi, Monſieur. A des cauſes naturelles. Aux changemens des formes ſalines qui réſultent de cette réunion, tels, par exemple, que des angles plus tranchans.

Ah, Monſieur, interrompit Graſacido, vous ne croyez donc point que c'eſt l'*acidum pingue* qui forme le *cauſticum*. Faites-donc attention, je vous prie, que mon *acidum pingue* eſt l'agent de la lumière, celui qui la porte par-tout. — Un moment, Monſieur le Chymiſte, un moment. Vous êtes trop éclairé pour ne pas reconnoître que cet agent de la lumière doit être compoſé des parties les plus volatiles & les plus mobiles

de la nature. Cependant votre mot *acidum* n'annonce pas ces effets. Premièrement, le terme d'acide déſigne une ſubſtance ſaline qui n'eſt pas des plus volatiles. En ſecond lieu, les acides vus au microſcope, nous préſentent un aſſemblage de petites pointes, & cette forme n'eſt ſûrement pas la plus favorable au mouvement.

Cette obſervation fit quelque impreſſion ſur l'eſprit du Chymiſte. Je conviens, dit-il, que j'aurois dû prendre un autre nom, par exemple, le *circulum pingue*. Oui, le *circulum pingue*, ce nom ſeroit bien plus majeſtueux, bien plus intéreſſant; car, à vrai dire, l'*acidum pingue* ne ſignifie que du ſoufre, & ce terme n'eſt pas neuf. Mais je réfléchis..... Ce *circulum pingue* n'auroit plus des *latus* différens. Il faudroit que ſes effets fuſſent uniformes dans toutes les expériences, & cela ne s'arrangeroit plus ſelon l'ordre de mon ſyſtême, dont la vérité eſt d'ailleurs entiérement démontrée. Car enfin.....

Paix donc, Monſieur, paix donc, s'écria le Docteur. Votre *acidum pingue*, malgré ſes *latus*, n'a pu ſe ſoutenir, & a été noyé dans l'expérience ſuivante. Vous allez voir, dit-il à Ormaſis, ſi cette expérience n'eſt pas victorieuſe en faveur de l'air fixe. On a mis du plomb ſous

une cloche de verre renverſée & enfoncée dans de l'eau, on a enſuite calciné une partie de ce plomb avec le miroir ardent. L'eau qui s'étoit élevée dans la cloche pendant l'opération, y eſt reſtée toujours élevée. Il eſt donc évident que le métal, en ſe calcinant, a pompé ou abſorbé une quantité d'air, équivalente au volume d'eau qui s'eſt élevé. Au contraire, quand ſous la même cloche on a rappellé le plomb à ſon état métallique, l'eau s'eſt abaiſſée ſenſiblement, preuve certaine que le plomb a reſtitué l'air qu'il avoit abſorbé. Ceci eſt ſans replique.

Le Docteur avoit prononcé ces derniers mots avec le ton le plus impoſant. Il triomphoit. Grafacido étoit dans l'embarras, & feignoit d'être diſtrait. Nadir lui-même paroiſſoit frappé de cette expérience, lorſque le Philoſophe prit la parole: Monſieur le Docteur, votre expérience eſt fidèle, j'en conviens; mais votre explication l'eſt-elle? Voulez-vous que je vous faſſe part de la mienne? — Volontiers, Monſieur, mais je ſuis perſuadé que..... — Je vous entends. Hé bien, vous aurez le plaiſir de me critiquer. D'abord ne convenez-vous pas que l'air de l'atmoſphère contient une quantité de ſels & de molécules terreuſes? — Oui, Monſieur. — N'eſt-il pas encore démontré que plus un fluide eſt raréfié,

moins les corps étrangers ſe ſoutiennent dans ce fluide ? — Oui, Monſieur. — En ce cas, lorſque l'air eſt raréfié par la chaleur, ne doit-il pas laiſſer précipiter les parties ſalines & terreuſes qui s'y trouvent diſſéminées, & qui ne forment plus alors peſanteur ſpécifique avec lui ? — Oui, Monſieur, cela eſt conſéquent. — En ce cas, Monſieur le Docteur, les pores d'un métal étant ouverts par la chaleur, n'eſt-il pas évident que les ſels qui ſe précipitent dans les pores de ce métal, peuvent y cauſer des écarts, des diviſions, enfin ce qu'on nomme calcination ? — Oui, Monſieur, j'avoue que cela eſt poſſible ; mais pourquoi l'eau s'élève-t-elle dans notre cloche de verre lorſqu'on y calcine ce métal ? — Rien de plus naturel. C'eſt parce que la portion d'air renfermée dans la cloche, étant privée de ſes molécules ſalines & terreuſes, ne pèſe plus autant ſur la ſurface de l'eau. — Ma foi, reprit le Docteur, je ſerois tenté de croire.... Mais non, cela eſt trop ſimple. D'ailleurs, lorſqu'on expoſe ſous cette même cloche de verre du charbon en poudre avec le métal calciné, pourquoi l'eau s'abaiſſe-t elle en même-tems que ce métal calciné reprend ſon état métallique ? — C'eſt parce que les matières ſalines que contient le métal calciné, s'uniſſant avec une plus grande quantité de

phlogiſtique, deviennent plus volatiles, alors elles s'élèvent dans la cloche. Alors l'air de la cloche, chargé de ces ſels, exerce une preſſion plus conſidérable, & fait baiſſer la ſurface de l'eau. Croyez-vous, Monſieur le Docteur, que ces principes chymiques & phyſiques ne ſoient pas plus ſatisfaiſans que la ſuppoſition d'un air condenſé par la chaleur.

Graſacido avoit repris courage, & plus attentif alors à renverſer le ſyſtême de ſon Adverſaire qu'à bien établir le ſien : Ce n'eſt pas tout, dit-il à Ormaſis ; non-ſeulement on prétend fixer de l'air dans un corps par le ſecours de la chaleur, mais on prétend encore qu'il devient volatil par l'augmentation de ce même ſecours. Ah, Monſieur le Philoſophe ! Jugez. Quelle phyſique ! On a cependant été obligé de donner dans de telles balourdiſes, pour adapter à ce ſyſtême l'expérience du mercure enfermé dans un vaſe, qui perd & reprend ſucceſſivement ſa fluidité par les différens degrés de feu. Cette expérience a mis l'air fixe à l'agonie.

Et vous, reprit le Docteur furieux, comment avez-vous ajuſté vos flancs, vos *latus*, pour donner les raiſons de cette expérience ? C'eſt, par exemple, votre explication à cet égard qui eſt pitoyable.

Meſſieurs, Meſſieurs, leur dit le Philoſophe; vous avez tous deux des talens. Je ſuis ſûr que vous vous eſtimez. Il n'eſt donc queſtion que de vous entendre. N'y auroit-il pas moyen de vous concilier? Monſieur le Chymiſte, lorſque nous aurons raiſonné quelque tems enſemble ſur le phlogiſtique, vous verrez qu'il eſt inutile d'admettre un *acidum pingue*, & vous reconnoîtrez avec le Docteur, que l'air agit beaucoup ſur tous les corps. Vous, Monſieur le Docteur, ſans recourir à l'exiſtence d'un air fixe, d'un air particulier, qui ſeroit, pour ainſi dire, un nouvel élément, vous aurez raiſon d'aſſurer que l'air eſt un des grands moteurs de la Nature, mais vous reconnoîtrez avec ce Chymiſte, que la lumière agit puiſſamment ſur tous les corps.

Graſacido écoutoit Ormaſis avec conſidération. Le Docteur plus rebelle, s'emporta contre le Philoſophe. Monſieur, répondit tranquillement Ormaſis, je ne cherche qu'à m'inſtruire, & ſi vos avis peuvent augmenter mes foibles lumières, duſſiez-vous me les donner avec humeur, ils ne m'en ſeront pas moins précieux. Hé bien, Monſieur, reprit le Docteur un peu humilié, expliquez-moi donc comment le mercure calciné par la chaleur peut reprendre ſa fluidité par l'augmentation de la chaleur? — Rien de plus ſim-

ple, mon cher Docteur, c'eſt que la percuſſion de la lumière étant plus forte, enlève alors les ſels qui étoient tombés dans le mercure. Ceci vous paroît peut-être contradictoire: mais voici une expérience très-ſimple & applicable à cet objet. Jettons dans de l'eau froide des petites boules de bois un peu plus légères que l'eau, elles flotteront ſur cette eau froide. Si nous faiſons chauffer l'eau, elles ſe précipiteront au fond, parce que l'eau dilatée par la chaleur, ſera devenue ſpécifiquement plus légère que les boules. Mais ſi nous faiſons bouillir cette eau, alors une percuſſion proportionnellement plus conſidérable que la dilatation de l'eau, élèvera ces mêmes boules. Vous me comprenez, mon cher Docteur? Faites vous-même l'application de cette expérience, & réfléchiſſez en même-tems, que ſi l'eau ne peut jamais être condenſée par la chaleur, la même loi doit exiſter pour les autres fluides de la Nature. Au reſte, je ne prétends pas à cet égard vous faire adopter mes principes. Je vous demande ſeulement l'explication des vôtres. — Mais enfin, Monſieur le Philoſophe, repartit le Docteur, comment n'être pas ſéduit par ces expériences admirables ſur l'air fixe qui tue les animaux? Toutes ces petites ſouris étouffées par l'air fixe

d'une chandelle, ces plantes, & ce lavage à l'eau qui corrige cet air, tout cela n'eſt-il pas merveilleux? — Mon cher Docteur, pour répondre à ces expériences du prétendu air fixe, air fixe auquel on a été obligé enſuite d'accorder des diſtinctions ſalines, voici une ſcène dont je fus un jour témoin.

J'étois chez un Savant. C'étoit un de ces hommes ſenſés qui méditent avec ſang froid, & qui ne ſe livrent jamais aux tranſports de l'enthouſiaſme. Arrivent deux fameux partiſans de l'air fixe. Notre cher rêveur (c'eſt ainſi qu'ils l'appeloient) nous venons vous annoncer des vérités auſſi belles qu'extraordinaires. Nous avons trouvé que les vapeurs du charbon, les gas ſilveſtres, les mofettes des mines, les vapeurs des fermentations ne proviennent que de l'air fixe. Sur le champ ils l'entraînent dans ſon cabinet de Phyſique. Ils font des expériences : ils raiſonnent. Mon homme regarde tranquillement les expériences; dit qu'il n'apperçoit rien de nouveau, & rêve en ſilence. Ils s'impatientent, ils le preſſent de s'expliquer. Meſſieurs, répond-il, je réfléchis à la multiplicité immenſe d'odeurs réſultante des plantes & des fleurs, & ne pouvant attribuer cette variété odoriférante aux ſeules proportions de votre air fixe, je m'en tiens donc à des idées

plus ſimples. Je conçois que toutes les odeurs quelconques ne ſont que le contact des émanations des corps mêmes qui viennent frapper notre odorat, car tous les ſens ſe réduiſent à un ſeul, qui eſt le toucher. Je conçois, par exemple, que l'air eſt le véhicule de ces émanations. Je conçois que cet air eſt plus ou moins chargé de ces émanations. Je conçois que ces émanations peuvent avoir une variété infinie de formes, & occaſionner par conſéquent une diverſité conſidérable de ſenſations. Je conçois que des émanations étant très-phlogiſtiquées, peuvent tuer l'animal qui les reſpire, parce que le phlogiſtique en mouvement, aſpiré par un animal, pénètre aiſément les pores du poumon, & donne une telle activité à la circulation du ſang, qu'enfin il ſe décompoſe lorſqu'on n'y apporte pas un prompt remède. Je conçois encore que l'animal frappé de ces émanations, étant expoſé promptement à un courant d'air libre, reçoit du ſoulagement, non-ſeulement de l'air, mais des vapeurs aqueuſes contenues dans l'air, & aſſez diviſées pour pénétrer dans les pores du poumon, & diminuer le mouvement du phlogiſtique. Je conçois par cette même raiſon que l'air agité avec de l'eau, perd ſa qualité malfaiſante, parce que l'eau diminue les mouvemens du phlogiſtique, & que d'ail-

leurs la plûpart de ces émanations s'y trouve condenſée ou changée de forme. L'exudation des plantes peut produire encore les mêmes effets. Je conçois donc que ce que vous nommez air méphitique, ſont des petits corps émanés de différentes ſubſtances. Pluſieurs Savans les appellent des miaſmes. Je les appelle émanations, cela revient au même, ne nous occupons point des mots. Je conçois que l'air chargé d'une quantité de ces émanations, eſt ce qu'on appelle l'air peſtilentiel. Je conçois que les perſonnes d'un tempérament humide, & dont le ſang & les humeurs ſont plus acidules, ſont moins ſujettes aux maladies mortelles qui en réſultent. Je conçois auſſi que les acides corrigent promptement cet air contagieux, parce qu'ils tempèrent le mouvement du phlogiſtique & arrêtent ſes effets.

Voici un exemple très-ſenſible. Le ſoufre en maſſe n'eſt autre choſe que le phlogiſtique, dont le mouvement eſt affoibli par un acide. Frottez une roſe avec du ſoufre, elle ne change pas de couleur, mais auſſi-tôt que le ſoufre eſt réduit en vapeurs, le phlogiſtique qui s'en dégage, blanchit promptement cette roſe, & une preuve que cet effet provient du phlogiſtique, c'eſt qu'en frottant de nouveau cette roſe avec un acide, les endroits frottés reprennent la couleur rouge.

Cependant croyez bien que ce phlogiſtique qui ſe dégage, eſt encore adhérent à des parties acides; s'il n'y en avoit pas, l'air qui contient ces émanations ſeroit bien plus dangereux à reſpirer. Nous en avons la preuve par les foies de ſoufre, où une plus grande quantité d'acide, ſe trouvant engagée dans un alkali, la vapeur qui s'en exhale en un lieu un peu échauffé eſt entiérement mortelle. Je conçois enfin, Meſſieurs, par des expériences convaincantes, & plus encore par l'évidence du raiſonnement, le vrai principe des effets que vous prétendriez m'expliquer par un effet plus incompréhenſible que les effets, c'eſt-à-dire, par votre air fixe. Ainſi, permettez-moi de ne pas croire que la chaleur puiſſe condenſer l'air qui eſt dans un vaſe, le pelotonner dans un corps, & y former une ſubſtance inviſible, & cependant auſſi peſante que le ſeroit votre air fixe. Et ſi, ſelon vous, ce ſont des erreurs de croire que jamais la chaleur ne pourra condenſer de l'air, laiſſez-moi mes erreurs.

Savez-vous, mon cher Docteur, quelle fut la réponſe des partiſans de l'air fixe. Ils ſe regardèrent entr'eux. Avouons, dirent-ils, avouons de bonne foi, que les mots d'*air fixe* & de *fluide élaſtique*, n'étoient que les expreſſions animées d'un agréable délire.

Je conviens, dit le Docteur, que si je renonçois à l'air fixe, j'adopterois vos idées, mais non pas celles de Grasacido. Et moi je conviens, répliqua Grasacido, que si je renonçois à mon *acidum pingue*, j'adopterois entièrement les idées de Monsieur, mais jamais les rêveries de Fixoventi. — Des rêveries, reprit le Docteur; il sied bien à un..... Comment vis-à-vis de moi, un Docteur..... votre Supérieur..... — Vous, repartit Grasacido, je ne connois d'autre Supérieur au monde, que celui qui est plus savant que moi.

Doucement, doucement, Messieurs, interrompit Ormasis. Voilà des femmes aimables qui ne s'amusent peut-être pas ni de l'*acidum pingue*, ni de l'*air fixe*, ni du *phlogistique*. Admirons ces mains charmantes, qui vont faire sauter les bouchons de ce Champagne. En effet, Mirza, Fatmé, Laure & Sophie, attaquoient chacune leur bouteille, elles s'entendirent si bien, que les quatre coups partirent en même-tems. Cette liqueur pétillante a plus de vertus que l'on ne pense. O! Mahomet, vous qui défendites le vin aux Musulmans, pour avoir été le témoin d'une scène sanglante, dont il fut la cause, que n'étiez-vous présent à ce dîner. Cette défense auroit été retranchée de votre Alcoran.

Le croiroit-on. Le Docteur & Grafacido ſe réconcilièrent de bonne foi, & ſe jurèrent une amitié éternelle. Telle fut l'époque de ce raccommodement.

Le vin mouſſeux s'échappoit à grands flots. J'avoue, dit le Docteur, en regardant ces effets, que voilà de l'air fixe, devenu bien élaſtique. Ah, convenez, répondit Ormaſis, que la lumière ſeule a pu pénétrer ces bouteilles depuis qu'on y a enfermé le vin, & que c'eſt donc la percuſſion de la lumière qui a diviſé, dilaté l'air, d'où réſulte actuellement cette efferveſcence. Je crois en effet, dit le Docteur, après avoir bu le verre de vin qu'on lui avoit préſenté, je crois que la lumière agit ſur tous les corps, & qu'elle joue un grand rôle dans les fermentations. Je vois auſſi, répliqua Grafacido, je vois que l'air agit dans une infinité d'opérations. — Hé bien, repartit le Docteur, après avoir ſablé un ſecond verre de vin, nous ne diſputons donc que ſur des mots. — Ma foi, répondit Grafacido, je crois que nous devons être honteux de nos diſputes. — Hé bien, mon cher Grafacido, dit le Docteur en prenant un troiſième verre, il eſt un moyen de nous raccommoder. — Oui, répondit Grafacido, en lui faiſant raiſon, c'eſt d'oublier tout ce qui s'eſt paſſé. A votre ſanté.

— A la vôtre. Mais, mon Ami, continua le Docteur, nous oublions de boire à la ſanté de nos Bienfaitrices, qui nous ſervent avec tant de généroſité. — C'eſt vrai, reprit Graſacido. Meſdames, acceptez nos remerciemens. Et le quatrième verre avoit déja ſuccédé.

On ne ſauroit ſe figurer le plaiſir qu'éprouvoient non-ſeulement les femmes de Nadir, mais le Phyſicien, Nadir & Ormaſis lui-même, en voyant la ſcène divertiſſante qui ſe préſentoit. Ces femmes enjouées ſervoient avec empreſſement ces deux athlètes de Bacchus, & avoient ſoin de ne jamais laiſſer leurs verres vuides. Ah, s'écria le Docteur, Meſdames, il y a ſûrement de l'entrepriſe, mais, n'importe; comment réſiſter à l'impulſion d'un beau bras?.... L'air le plus privé de ſon reſſor redeviendroit bientôt élaſtique. Et, ajouta Graſacido, ces yeux ne ſont-ils pas les premiers agents de la lumière? Vis-à-vis de ces yeux mon *acidum pingue* n'eſt qu'un ſot.

Ma foi, dit le Docteur en ſablant un nouveau verre de vin, nous étions de grands foux, moi avec mon *air fixe*, & vous avec votre *acidum pingue*. J'en conviens, répondit Graſacido, mais on a certaines idées.... Enſuite il faut les ſoutenir.... Une certaine réputation..... Vous m'entendez....

m'entendez..... A votre ſanté mon cher Supérieur. Comment, mon Ami, reprit le Docteur, vous vous ſouvenez..... C'étoit pour plaiſanter au moins, &..... — Moi, repartit Graſacido, je n'ai pas de rancune. — Buvez-donc à ma ſanté. — D'accord. — Mon cher Docteur, il faut être franc quand on eſt Ami. Hé bien, votre air fixe étoit réellement une choſe ſupérieure, quoique j'aie dit cent fois que vous n'étiez qu'un Charlatan. — Et moi, mon cher Graſacido, dans le fond de mon ame j'ai trouvé admirable l'invention de l'*acidum pingue*, quoique j'aie dit cent fois que vous n'étiez qu'un imbécille. Tenez..... Suppoſons..... J'ai l'air fixe dans mon verre. Vous avez, vous, l'*acidum pingue*. Changeons de verre. Voyez combien je vous eſtime. Je l'avale..... Jamais je n'en ai bu de ſi bon. — Ah! mon Ami, dit Graſacido, quelle courtoiſie! Parbleu, continua-t-il, en ſe levant & en retombant auſſi-tôt ſur ſa chaiſe, je veux vous embraſſer. Et moi auſſi, répondit le Docteur, en faiſant la même cérémonie. — Cela eſt ſingulier, reprit Graſacido, l'on eſt ſi bien ici qu'on y tient. Ce ſont de douces chaînes..... Savez-vous chanter, mon Ami. — Non, répondit le Docteur, on a prétendu qu'un Savant ne doit pas chanter, & que la gravité..... Mais, les corps ſont

graves ici, continua-t-il, en faiſant de nouveaux efforts pour ſe lever, que diable..... — Qu'avez-vous donc, Docteur? — Vous embraſſer, mon Ami.

Ces deux Amis étoient l'un vis-à-vis de l'autre. Ils ſe foulevèrent aſſez pour ſe prendre la main & ſe quitter preſque auſſi-tôt. Ce tranſport d'amitié briſa les deux verres qui étoient devant eux. Ce malheur fut bientôt réparé. Ah! dit le Docteur, ce ſont les deux œufs de Caſtor & Pollux; notre amitié écloſe dont... ces... Dames... ſont... les ſoleils..... vivifiants..... Tu vois, mon Ami, que je fais ma fable. Oui, vraiment, répondit Graſacido, j'aime ſur-tout cette ſarabande Turque dont tu as fait les paroles. Ah! oui, repliqua le Docteur, oui... oui..... Attends..... C'étoit une certaine femme fort belle, à qui je déclarois avec majeſté ma paſſion languiſſante:

O vous qui me brûlez d'une brillante flamme
Vous avez l'éteignoir, prêtez-le moi, Madame.

Conviens que cela eſt beau..... La brillante flamme, l'éteignoir. Je ne vais pas chercher, moi, pour verſifier, tous ces dieux inconnus de la fable. Non, j'aime bien mieux des choſes qu'on trouve ordinairement ſous ſa main.....

Des éteignoirs..... Comme cela eſt naïf. Oui, répondit Graſacido, des éteignoirs, admirable. Ah ! mon cher Ami, que vous êtes un grand Poëte. Je veux, moi, vous jouer un air de clavecin. Mais, continua-t-il, en ſe levant de nouveau, je veux que nous nous embraſſions.

Graſacido ſe ſoulève & retombe. Mais en retombant un peu trop en avant ſur ſon fauteuil, il gliſſe, & ſe trouve étendu ſous la table, ſans ſe faire aucun mal. Au même inſtant le Docteur cherchant à embraſſer ſon Ami, ſuit la même ligne de direction, & ſe trouve amicalement à côté de lui. On ſe préparoit à les relever, mais Nadir s'appercevant qu'ils s'endormoient déja de bon accord, donna ordre que l'on gliſſa ſous eux des carreaux, & pendant qu'ils cuvoient tranquillement l'*air fixe* & l'*acidum pingue*, la Compagnie fut ſe promener dans les jardins.

CHAPITRE XVII.

EN vérité, disoit Mirza, nous ne pouvions jamais desirer une réconciliation plus amusante, mais mon cher Philosophe, vous y avez beaucoup de part. Lorsque deux personnes ne sont point d'accord, je crois que le meilleur moyen de les réunir, c'est de leur donner également des torts & des éloges. — Je crois, Mesdames, répondit Ormasis, qu'un véhicule spiritueux présenté par les graces, produit encore plus d'effets. — Oui, repartit le Physicien; d'ailleurs ces deux Savans sont d'un Pays, où le froid & les brouillards ont rendu ce véhicule nécessaire. Comment avec cette habitude primitive n'auroient-ils pas livré leur raison aux efforts de la beauté? — Ah, je vous jure, interrompit Nadir, que leur dernière conversation étoit très-raisonnable. — Mon cher Nadir, reprit Ormasis, ne battons point les gens à terre. Ils ont du mérite, & s'ils sont de bonne foi dans leurs opinions, pourquoi les blâmer. Je n'ai differté avec eux, que pour me défendre d'adopter leurs idées; mais si, d'après mes réflexions, ils persistent dans leurs systêmes, & si cet entêtement, bien ou mal fondé, est

pour eux une ſenſation de plaiſir, ne les en privons pas. — D'accord, répondit Nadir, mais mon cher Ormaſis, vous ne nous empêcherez pas de juger entre vous & eux. Quand, par exemple, Fixoventi nous aſſurera que ce ſont les plantes en vigueur qui corrigent le mauvais air, & le rendent ſalubre, quand cette prétendue découverte émerveillera toutes les Compagnies ſavantes de l'Univers, nous réfléchirons, nous autres, que dans notre climat, où les plantes ſont en vigueur pendant toute l'année, on y éprouve préciſément beaucoup plus d'air contagieux que dans les pays du Nord, où les plantes ne ſubſiſtent que quelques mois; mais nous ne donnerons pas pour cela dans un ſyſtême oppoſé. Nous obſerverons ſimplement, que dans les Pays froids, il y a plus de chute d'eaux ou de neiges, que dans les nôtres, plus de condenſations, moins de phlogiſtique, & moins d'émanations dangereuſes. Voilà, mon cher Ormaſis, la conſéquence de vos principes, & nous les adoptons par préférence. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Phyſicien? — Certainement, Monſieur.

Je ne ſais, continua le Phyſicien, ſi Monſieur le Philoſophe a fait autrefois ſes Cours de Chymie & de Phyſique, mais il a laiſſé bien loin de lui tous les harnois de l'école. — Oui,

répondit Ormaſis, mais j'ai conſervé les principaux guides.

Tandis que les femmes de Nadir marchoient un peu en avant, & faiſoient des réflexions avantageuſes ſur le compte de leur nouvel Hôte. Tandis que la ſenſible Fatmé jouiſſoit du double plaiſir de louer & d'entendre louer ce qu'elle aimoit, on vint avertir Ormaſis que deux Eſclaves venoient de lui apporter une caiſſe. Cela ſuffit, répondit-il, je vais les rejoindre. Mon cher Nadir, continua-t-il, en le tirant un peu à l'écart, un Voyageur comme moi n'a pas beaucoup de meubles: ſi vous voulez que j'uſe librement des vôtres, acceptez la clef de cette caiſſe. Ordonnez qu'on la dépoſe dans votre appartement. Elle eſt à vous. Il faut que je me rende à mon Caravanſerail, & que je diſpoſe quelques préparatifs pour notre promenade nocturne. Sans adieu.

Fatmé qui regardoit de tems en tems derrière elle, s'apperçut la première du départ d'Ormaſis. Le Phyſicien lui apprit qu'on étoit venu le demander. Nadir en s'approchant de Mirza, lui recommanda de s'écarter un peu avec la chère Fatmé, parce qu'il avoit quelque choſe à leur communiquer. L'occaſion devint très-favorable.

Sophie venoit de ſaiſir ſur une roſe un papillon,

dont les couleurs étoient charmantes. Le Phyſicien avoit préciſément un microſcope d'un effet ſurprenant. On y expoſa ce papillon. Bientôt une petite chenille qui s'agitoit ſur une feuille d'anémone, fut un nouveau ſujet d'examen. Laure & Sophie ſe firent enſuite un plaiſir de paſſer en revue d'autres objets au microſcope, car cet inſtrument préſente ſans ceſſe des nouveautés. Le Phyſicien leur expliquoit en même-tems la manière d'élever les larves des papillons, & quelles précautions il falloit prendre à l'égard des chryſalides. Tous ces objets ſont dignes d'être diſcutés, & tel homme qui traite ces obſervations de petits points de vûe, ne réfléchit donc pas qu'il n'eſt rien de petit dans la Nature.

Mirza & Fatmé profitèrent de ce moment & ſuivirent Nadir. Il avoit fait apportér la caiſſe d'Ormaſis dans ſon appartement. Voici, leur dit-il, un préſent que notre Ami m'a offert : il exige que je l'accepte. Il m'en a remis la clef. — Donne-la moi, répondit Mirza, laiſſe-moi le plaiſir d'ouvrir.... Mais, non, je t'en priverois. Si cependant Fatmé vouloit..., Fort bien, reprit Fatmé, allons petite curieuſe, tu ſerois bien fâchée ſi j'acceptois. Dépêche-toi. Mirza ouvrit promptement la caiſſe. Voilà, dit-elle, beaucoup de ſable à retirer. Aide-moi donc, Nadir. Vois

ces jolis cailloux tranſparens. O ciel ! s'écria Nadir, c'eſt un préſent de Souverain. Non, Ormaſis, je ne l'accepterai pas. Mes Amies, voici au moins huit cens marcs de poudre d'or. Ces cailloux, ce ſont des pierres précieuſes encore brutes. Voilà pluſieurs diamans de la plus grande beauté. Non, je ne l'accepterai pas. — Pourquoi donc, répondit Fatmé, dont l'émotion étoit inexprimable ? Mon cher Nadir, l'homme qui fait de tels préſens, eſt ſûrement en état d'en offrir encore de pareils. — Tu as raiſon, ma chère Fatmé, repartit vivement Mirza ; accepte, accepte, mon Ami, ce qui t'eſt préſenté. Je ſuis comblée de joie. Ah ! Nadir, conçois-tu le plaiſir de n'être plus obligés de calculer nos bienfaits. — Sur le champ, Nadir embraſſant ſes Amies, je cède, dit-il, à vos raiſons, mais quelle reconnoiſſance pourra jamais compenſer..... Oui, je l'accompagnerai dans ſes recherches. Je le dois. Mais je ſuis bien éloigné d'en déſirer le ſuccès. Cette machine électrique qu'il veut compoſer, ne pique plus ma curioſité, n'échauffe plus mon imagination. Qu'il reſte avec nous. Tous les mondes ne ſont-ils pas proportionnellement égaux ? Le bonheur & le malheur exiſtent par-tout, & s'il peut devenir heureux avec ... pourquoi s'expoſer à des dangers....., — Quoi, s'écria la tendre

Fatmé, ſe peut-il.... Non, je ſuis tranquille. Je ne crois pas qu'un homme auſſi aimable cherche à en impoſer à une femme qui, de bonne foi....

Fatmé en ſe taiſant tout-à-coup, s'apperçut que ſon ſecret lui étoit échappé. Mon aimable Amie, lui dit auſſi-tôt Mirza, ne te repens pas; Nadir & moi nous t'avons devinée depuis ce matin. Nous avons auſſi deviné notre reſpectable Ami. Juge combien il nous ſera flatteur de le fixer avec tes chaînes. Je ne ſais pourquoi j'éprouve tant de plaiſir à ſonger à cette union. Écoute-moi, tu as ſûrement de l'empire ſur ſon cœur. Diſſuade-le de pourſuivre ſes recherches. Fais-lui ceſſer ſes Voyages dans les entrailles de la terre. Je ne veux point d'ailleurs que Nadir l'accompagne. Ah! mon cher Nadir, s'il t'arrivoit quelque malheur. J'en frémis. — Mirza, ma chère Mirza, répondit Nadir, réfléchis un moment quels ſont les devoirs de l'amitié, & conſeille moi. Au reſte, calme tes frayeurs, crois bien que notre Philoſophe ne nous fera courir aucuns dangers. Je t'avoue que je ſuis curieux de voir les travaux de la Nature dans le ſein de notre globe. Que j'aurai de plaiſir à te raconter ce que j'aurai vu! — Oui, interrompit Fatmé, mais Mirza ne doit-elle pas appréhender, comme moi, les ſuites de cette curioſité. Enfin, ſi Ormaſis eſt dans le

deſſein de ſe fixer ici, je ne conçois pas pourquoi toutes ces recherches. Je ſuis réſolue d'obtenir quelque éclairciſſement. Mirza confirma Fatmé dans cette réſolution, & elles furent avec Nadir rejoindre leurs Amies.

CHAPITRE XVIII.

SELIM & Oſman étoient arrivés. Les yeux de Laure & de Sophie les aſſuroient déja du ſuccès de leur demande, mais bientôt ils eurent avec Nadir une conférence particulière qui combla leurs vœux. Le réſultat fut, qu'ils s'engageroient de laiſſer à leurs nouvelles épouſes toute la liberté qu'elles pourroient déſirer; que renonçant à cet égard aux uſages du Pays, ils ſuivroient en tout point l'exemple de Nadir; que dans le cas où leurs femmes auroient des ſujets de ſe plaindre, & qu'elles perſiſtaſſent pendant trois jours de ſuite à vouloir ſe ſéparer d'eux, ils n'auroient plus aucuns droits ſur elles, & ſeroient forcés de les répudier, ce qu'ils jureroient d'obſerver par les ames de leurs pères, & par toutes les obligations poſſibles.

Selim & Oſman aimoient de trop bonne foi, pour ne pas accepter ces conditions avec tranſport.

D'ailleurs elles ne pouvoient que contribuer à leur propre bonheur. Souvent la crainte de perdre ce qu'on aime, entretient l'amour. Nadir leur promit donc que dès le lendemain il iroit devant le Juge ſatisfaire aux cérémonies d'uſage.

Tandis que la ſenſible Fatmé & la tendre Mirza raiſonnoient enſemble ſur le voyage nocturne, & tâchoient de ſe raſſurer mutuellement, un jeune Émir & un vieux Sangiac, Amis de Nadir, venoient d'arriver. La Compagnie ſe raſſembla dans le ſallon de muſique. Ils étoient preſque tous habiles Amateurs. Les femmes de Nadir avoient des talens en ce genre, & Nadir jouoit lui-même, avec ſuccès, de pluſieurs inſtrumens. Le Phyſicien vit que l'on ſe préparoit à concerter. Il n'étoit pas très-paſſionné pour la muſique. Le ſon lugubre du monocorde le flattoit autant que la plus belle ariette. Il ſe retira chez lui, pour rêver en ſeptique aux principes attractifs que peuvent occaſionner les ſons, étant en effet des percuſſions & répercuſſions de l'air agité.

Graſacido & le Docteur, après avoir dormi quelque tems, ſe réveillèrent, ſe regardèrent, méditèrent enſemble ſur les grands évènemens de la vie, & calculèrent qu'ils ſeroient beaucoup mieux chez eux juſqu'au lendemain.

Déja trois heures s'étoient écoulées depuis le départ du Philoſophe, & Fatmé chantoit préciſément ce morceau harmonieux : *Cruel, tu me fuis, &c.* Elle le rendit avec l'expreſſion la plus touchante. Mirza qui l'accompagnoit ſur le clavecin, apperçut la première que le Philoſophe entroit dans le ſallon. Le voilà, dit-elle tout bas à ſon Amie. Auſſi-tôt Fatmé, oubliant huit meſures, vint promptement à ce paſſage : *Ah, je le revois, &c.* Mirza ſourioit. Les accompagnateurs avoient de l'humeur. Le vieux Sangiac pinçoit de fureur les cordes de ſa baſſe. On s'occupoit cependant à réparer cette tranſition, mais quoique le Philoſophe entrât avec la légèreté & le ſilence d'un Amateur, Nadir qui l'apperçut, occaſionna enfin une pauſe générale.

Je crains, dit-il, en s'adreſſant à Ormaſis, que cet amuſement ne ſoit pas de votre goût. Mon Ami, lui répondit le Philoſophe, la beauté, la préciſion & l'harmonie, ſont les trois graces de la Nature, peut-on être inſenſible à leurs charmes! J'ai toujours aimé la muſique, & même ſi cette harpe que vous tenez n'étoit pas en ſi bonne main. — Ah, mon cher Ormaſis, je vous prie. — Non, je ne vous déſarmerai pas. Nadir inſiſte. Ormaſis accepte ; & Fatmé condamnée à

recommencer ſon ariette, voit avec plaiſir que ſon Ami poſsède des talens agréables.

Bientôt la ſurpriſe ſuccède. Ormaſis prélude. La qualité des ſons, la préciſion de la main, la juſteſſe & la multiplicité des accords décèlent un talent ſupérieur, & annoncent aux Symphoniſtes que leurs partitions deviennent inutiles. Ils écoutent en ſilence. Ormaſis beaucoup plus à ſon aiſe, n'eſt plus aſſervi à ſuivre ſtrictement les accompagnemens de l'Auteur. Il ſe livre à ſon imagination, & cette imagination étoit féconde. Il ſuit avec un art infini, non-ſeulement les inflexions de la voix, mais le caractère des expreſſions. Tantôt des ſons plaintifs & étouffés préſentent l'image de la douleur. Tantôt ces ſons affoiblis ſe perdent dans le lointain. On écoute, & l'on doute s'ils exiſtent encore. Peu à peu d'autres ſons plus aſſurés ramènent par gradation des ſenſations d'eſpoir. Les accords, les agrémens ſe multiplient, & caractériſent enfin la joie la plus animée. Jamais cette ariette n'avoit été ce qu'elle parut alors, & jamais Fatmé n'avoit chanté avec autant d'ame. Oh! divine mélodie, lorſque vos charmes ſont préſentés avec autant de vérité, l'être le plus mal organiſé, c'eſt-à-dire, dont les nerfs ſeroient tendus avec la plus grande diſſonnance, ſeroit toujours ſéduit

par l'impreſſion qu'ils cauſent. Que l'on juge donc quel fut l'enthouſiaſme des Auditeurs.

Le vieux Sangiac, Amateur à outrance, ne trouvoit point de complimens aſſez expreſſifs. Nadir ravi de plaiſir & d'étonnement, ne pouvoit ſuffire aux queſtions de ce vieux Gouverneur. Quel eſt cet homme? D'où eſt-il? Que fait-il? Où va-t-il? C'eſt un Ange. Ah! Monſieur, cela eſt divin. Dès demain j'en parle à notre Empereur. On devroit aſſurer une fortune éclatante à un ſujet d'une telle conſéquence. — Monſieur le Gouverneur il n'en a pas beſoin; d'ailleurs ce talent n'eſt rien en comparaiſon de ſon mérite. C'eſt un Philoſophe très-éclairé. — Quelle qualité de ſons! — Qui a des principes d'une clarté. — Oui, des ſons d'une netteté. — Peut-on aſſez reconnoître des inſtructions ſublimes qui élèvent l'ame. — Oui, Monſieur, il m'a enlevé. — Mais nous ne nous entendons pas, Monſieur le Gouverneur, je vous dis que c'eſt un vrai Philoſophe, un grand travailleur. — Ah! répondit le Gouverneur, je vous entends.... Un Philoſophe.... C'eſt peu de choſe. Mais, Monſieur, quelle harmonie! Engagez-le de jouer encore.

Mirza & les autres femmes avoient déja prié Ormaſis de leur accompagner auſſi une ariette.

Il ſe rendit volontiers à leurs inſtances. Ce fut toujours le même ſuccès, quoique dans des genres différens.

Ormaſis voyant qu'il amuſoit tout le monde, propoſa de jouer un *ſolo* dans le jardin. Il faiſoit un beau clair de lune. L'air étoit agité. C'étoit ce qu'il deſiroit. Il demanda qu'on élevât un petit échafaudage d'environ ſix pieds au-deſſus des Auditeurs, ce qui fut bientôt préparé. A peine Ormaſis eut-il commencé ſon morceau, que chacun fut ſaiſi d'un nouveau plaiſir. Les vagues de l'air occaſionnoient des effets ſurprenans. Les ſons agités dans l'atmoſphère formoient une harmonie merveilleuſe. Tantôt c'étoit un murmure angélique, que l'on entendoit à peine dans des eſpaces éloignés. Tout-à-coup c'étoit un concert bruyant, dont les accords énergiques & divins auroient tranſporté l'ame la plus inſenſible. Enfin ces flots harmonieux cauſoient des ſenſations inexprimables. On craignoit de reſpirer. On éprouvoit cette douce oppreſſion, dont l'homme le moins Muſicien n'eſt quelquefois pas le maître. Le vieux Gouverneur n'en pouvoit plus. A peine le morceau fut-il fini, que ſe jettant à genoux, ô mon Dieu, dit-il, s'il eſt vrai que nous éprouvions dans l'autre monde des plaiſirs auſſi délicieux, enlève-moi; je ne crains plus de mourir.

Ce transport amusa beaucoup la Compagnie. Ormasis fut comblé de remerciemens, & la crainte de l'importuner, céda difficilement au désir qu'on avoit de l'entendre encore.

CHAPITRE XIX.

ON se promena pendant quelque tems. La Compagnie se partagea. Ormasis & Fatmé se trouvèrent l'un à côté de l'autre. Plus Fatmé étoit ravie de connoître les qualités du Philosophe, plus elle avoit d'humeur contre lui. Enfin elle le querella sur ses recherches, qui ne tendoient qu'à le séparer d'elle. Ses reproches étoient vifs, mais ils assuroient de plus en plus au Philosophe la possession d'un cœur tendre. Charmante Fatmé, lui dit-il, je vous promets que ce voyage sera le dernier. J'aurois pu m'en dispenser, mais je le crois utile au bonheur de Nadir. Non-seulement je veux que ce voyage le mette dans la position de ne jamais appréhender les revers de la fortune, mais il est à propos qu'il jouisse, au moins une fois, d'un spectacle très-intéressant : aussi-tôt de retour, je vous jure de ne plus m'éloigner de vous sans vos ordres.

Nadir attendoit encore deux convives pour le souper,

ſouper, mais ayant reçu avis qu'il ne les auroit pas, on ſe mit à table.

Le vieux Sangiac interrompoit toujours la converſation, pour diſſerter ſur les effets de la muſique. Peu m'importe, diſoit-il, qu'une muſique ſoit ultramontaine ou anté-montaine. Je veux des caractères, des expreſſions, & que ces expreſſions ſoient relatives aux ſujets. Par exemple, eſt-il rien de plus ridicule que de voir un Héros expirer avec une cadence, ou exprimer ſa fureur ſur l'air d'un rigodon? N'eſt-il pas encore plaiſant de voir un Amant faire une déclaration paſſionnée, avec des roulades intermittentes? Que penſeroit une jolie femme, ſi ſon jeune Amoureux ſe jettant à ſes pieds, pour lui dire un *je vous aime*, entrecoupoit chaque ſyllabe de trente ou quarante ſons? Si elle ne le prenoit pas pour un imbécile, au moins croiroit-elle qu'il ſe moque d'elle. Il eſt donc dans la Nature de ne point interrompre les phraſes expreſſives. Il faut donc réſerver pour les ſcènes ſeules la multiplicité des ſons & les grands efforts de l'Art. Cet Amateur ſe ſeroit encore occupé long-tems de pareilles réflexions, mais peu à peu on promena ſon imagination ſur d'autres objets.

Mirza étoit enchantée de ſon Hôte; elle l'avoit vu aux priſes avec Fatmé. Lorſqu'elle apperçut

que ſa Compagne paroiſſoit ſatisfaite. Elle reprit toute ſa gaieté. Mon cher Philoſophe, dit-elle à Ormaſis, j'ai toujours eu envie de vous demander quelle eſt dans votre Pays la parure des femmes. Sont-elles jolies? — Madame, leur parure eſt à-peu-près la vôtre, mais leur beauté dans ce cercle ſeroit furieuſement éclipſée. — Monſieur n'eſt donc pas de notre Pays, interrompit le vieux Sangiac. Je m'en doutois bien. A propos de beauté & de parure, hier notre jeune Impératrice parut devant ſon Peuple. Vous ſavez avec quel tranſport elle eſt toujours applaudie, & combien cela eſt mérité : hé bien, le croiriez-vous, j'eus preſque de l'humeur. — Quoi! reprit le jeune Émir, de l'humeur, je ne vous conçois pas. Comment, tandis que la joie la plus ſincère anime tous ceux qui ont le bonheur de la regarder, tandis que la Nation entière l'adore.... — Un moment, jeune homme, un moment, nous ſommes d'accord. Entendons-nous, je m'explique. Ce fut par diſtraction que je m'occupai de ſa parure : elle étoit, je l'avoue, bien entendue & de la plus grande élégance. Morbleu, dis-je en moi-même, je ſerois vraiment furieux ſi elle croyoit avoir beſoin d'un tel ſecours pour paroître ce qu'elle eſt. — Ah, mon cher Gouverneur, réparation

d'honneur. Comment donc, cela eſt ſpirituel au poſſible. — Point de ſpirituel, je vous prie, je n'y entends pas fineſſe.

Fort bien, dit alors le Philoſophe, je vous fais à tous des complimens bien ſincères. J'ai paſſé dans beaucoup de Pays, & par-tout on admire auſſi le jeune Empereur qui vous gouverne. Graces à la Philoſophie, ce ne ſont plus d'horribles carnages déguiſés ſous le nom de Victoires, qui rendent un Monarque illuſtre. Non : le bonheur de ſon Peuple eſt le vrai thermomètre de ſa grandeur, & ſi attaqué par l'Ennemi, il eſt quelquefois obligé de repouſſer l'injuſtice, c'eſt toujours avec peine qu'il ſignale ſa valeur pour faire reſpecter ſes droits.

Le vieux Sangiac regardoit Ormaſis d'un air étonné; mais, Monſieur, dit-il, je crois que cette morale eſt fort bonne. J'ai appris que vous étiez Philoſophe. Cette Philoſophie eſt donc une bonne choſe ? On prétend que cela inſtruit les hommes & tend à leur bien-être. Faites-moi donc Philoſophe, je vous en prie. Ah, ſi je pouvois auſſi comme vous philoſopher ſur une harpe, dès demain je brûlerois ma baſſe.

Selim & Oſman venoient d'élever une queſtion, ſur laquelle leur opinion étoit partagée. Selim prétendoit que le luxe étoit utile au bien

d'un état. Oſman au contraire prétendoit que c'étoit un vice deſtructeur qui avoit ruiné les plus grands Empires. — Meſſieurs, leur répondit Nadir, vous avez raiſon tous deux. Une ſeule diſtinction à cet égard va vous mettre d'accord. Lorſque le luxe d'un Royaume ſubſiſte aux dépens des productions étrangères, vous avez raiſon, mon cher Oſman, c'eſt un vice deſtructeur, dont le Souverain ne peut trop-tôt arrêter les progrès. Mais lorſqu'un Royaume renferme dans ſon ſein les Manufactures qui fourniſſent à l'entretien du luxe, vous avez raiſon, Selim : alors le luxe eſt vraiment eſſentiel dans le Royaume. Il entretient la circulation des richeſſes, il fournit à la ſubſiſtance d'un nombre infini de malheureux, & contribue toujours au bonheur du Peuple. Par exemple, des Etrangers arrivent dans notre Cour. La parure y eſt recherchée ; on y donne des fêtes, il faut bien ſe mettre au ton de nos modes. Ils laiſſent leur or, & emportent nos colifichets. Notre jeune Impératrice aura-t-elle adopté quelque nouveau goût ; elle n'ignore pas qu'il en réſulte le bien-être d'une infinité d'Ouvriers. Ne voyez-vous pas de vieilles Douairières qui, obligées de changer leurs ajuſtemens, font circuler, malgré elles, une partie des richeſſes qu'elles tiendroient enfermées. N'eſt-il pas né-

ceſſaire auſſi que de riches Seigneurs ſoulagent l'indigent actif ? N'eſt-il pas naturel que des hommes vertueux enrichis des bienfaits du Prince, les répandent à leur tour ? N'eſt-il pas encore à propos que ces riches Traitans, pour parer leurs femmes ou leurs maitreſſes, reſtituent à l'induſtrie laborieuſe ce qu'une induſtrie plus tranquille leur a fait acquérir ? Oui, mon cher Oſman, cette circulation eſt un bien. Si j'étois Empereur, je ferois donner des lettres de déshonneur à ceux qui, à grands frais, iroient à quinze cens lieues échanger des lingots contre des magots ; mais comme les magots ſe trouvent en tout Pays, j'approuverois dans mon Royaume des échanges encore plus diſproportionnés. Qu'importent les dépenſes de fantaiſie, lorſque la valeur numéraire reſte dans l'État. Ce que je dis des magots, peut s'appliquer à bien d'autres objets. Je n'en excepte que des matières premières que nous refuſe notre climat, & dont notre induſtrie augmente la valeur.

Je me rends, répondit Oſman, je vois qu'il ne faut ni citations hiſtoriques, ni des volumes de mots, pour réſoudre cette queſtion. — Ma foi, reprit le vieux Sangiac, cela eſt bien dit. Mais, Meſſieurs, je crois que ſi vous vous en mêliez vous feriez des livres. Je vais vous faire

auſſi une queſtion. Les Sciences contribuent-elles au bonheur d'un État ? Quant à moi, je n'en crois rien. Notre ancien Calife Omar fit brûler cette fameuſe Bibliothèque d'Alexandrie, & défendit l'uſage des livres, pour entretenir l'ignorance de ſes Sujets, parce qu'elle lui paroiſſoit précieuſe. Rachid, ſon ſucceſſeur, fit au contraire introduire des livres. Il fit venir de tous Pays des Philoſophes. Quel en fut le ſuccès ? Les guerres inteſtines ravagèrent l'Empire.

Monſieur, repartit Ormaſis, je vous demande une grace ; c'eſt de ne point profaner le nom de Philoſophe. Ce que vous appellez ici des Philoſophes n'étoient que des Sectaires. La différence eſt conſidérable : la voici. Un Sectaire eſt un homme rempli d'ambition, qui manque de talens, & veut cependant que l'on s'occupe de lui. Son génie trop petit pour s'élever aux belles connoiſſances de la Nature, rampe pendant quelque tems ſur les cahiers abſurdes d'un tas d'imbéciles. Il rapproche différentes phraſes dénuées de ſens commun. Il en tire de nouvelles conſéquences, auſſi ridicules que les principes, & voilà tout-à-coup un dogme inintelligible qu'il prétend que l'on reſpecte. Moins il ſe comprend lui-même, plus les explications qu'on lui demande le rendent furieux. Des hommes très-ſpirituels

feindront malheureuſement d'appuyer ſon ſyſtême, pour ſatisfaire des haînes particulières contre ceux qui s'y oppoſent. Les cabales ſe forment, le ſang coule, l'Empire s'affoiblit, & le Souverain devient quelquefois la victime des plus ſtupides erreurs. Un Philoſophe au contraire contemple en ſilence la beauté de l'Univers : il admire la Majeſté du Créateur. La marche de la Nature occupe ſon génie. Il tâche de ſurprendre quelques ſecrets. La moindre découverte affecte ſon ame d'un ſentiment délicieux. Il s'entretient tranquillement avec ſes Amis. Si leurs opinions ſont diviſées, ces ſortes de querelles ne troublent point l'État. Jamais on ne verſa de ſang pour démontrer ſi c'eſt la preſſion ou l'attraction qui agite les eaux de l'Océan. Le Philoſophe ſait encore que pour le bonheur des hommes & le maintien de l'harmonie ſociale, il faut un Chef qui faſſe obſerver des loix, & comme les loix ſont reſpectables, ce Chef, ce Souverain eſt donc auſſi pour lui un être vraiment reſpectable. Ce Souverain a-t-il quelques foibleſſes ? J'en aurois peut-être davantage, dit-il en lui-même, ſi, comme lui, environné de flatteurs, je n'étois éclairé que par le flambeau de ma volonté. Si au contraire ce Souverain n'a que des vertus, le Philoſophe, glorieux d'avoir un tel Maître, ajoute

au reſpect qu'il lui doit l'admiration la mieux ſentie. Enfin, en telle circonſtance que ce puiſſe être, il eſt toujours le plus fidèle ſujet d'un Monarque.

Ma foi, s'écria le vieux Sangiac, vos réflexions ſont lumineuſes. Le Moufti aura beau donner un fetfa & fulminer les Philoſophes, qu'ils viennent dans mon Sangiacat, ils y ſeront tranquilles; duſſai-je avec mon cimetère former la verge électrique qui préſerve de la foudre. Oui, dès l'inſtant même je le déclare, je ſuis Philoſophe. Je ſens déja que j'aime mon Prince en Philoſophe, & non dans l'eſpérance d'obtenir un meilleur Sangiacat.

A merveilles, repartit Nadir, voilà les premiers principes. En ce cas nous ſommes ici tous Philoſophes. Ce fut un conſentement & un applaudiſſement unanimes. Le vieux Sangiac pleuroit de joie, il avoua que depuis long-tems il n'avoit goûté un plaiſir ſi pur. S'appercevant que les femmes de Nadir applaudiſſoient auſſi, elles ſont donc Philoſophes, s'écria-t-il! Meſdames, permettez; il ſe lève, & court les embraſſer. Nadir, bien loin de déſapprouver ſon tranſport, ſe lève auſſi, & donne lui-même le ſignal de cette gaieté décente, qui eſt l'ame de la ſociété.

Mon Ami, dit le vieux Sangiac, en s'adreſſant à Nadir, je veux que vous veniez prendre votre revanche. Je pars dans huit jours pour mon Sangiacat. Je vous amène tous. Je me flatte que notre grand Maître, notre grand Philoſophe ſera des nôtres. Meſdames, je vous prie de l'engager, vous aurez ſûrement du pouvoir ſur lui. Il avoit adreſſé ces dernières paroles, en regardant particulièrement Fatmé. Ces vieux Courtiſans ont preſque toujours le tact ſûr. Ils obſervent ſans paroître obſerver. Tout le monde promit. Je ne ſuis pas fâché, continua-t-il, en s'adreſſant à Nadir, que vous n'ayez pas eu aujourd'hui *Cadmen & Almanzor*; je ne m'amuſerois pas autant. Ce ſont deux prétendus agréables, & je vous l'avoue, ce ſont mes deux bêtes. C'eſt une tournure d'eſprit ſi guindée, des déciſions ſi fauſſes, des quolibets ſi gauches..... Mais j'ai promis d'être Philoſophe, pardon, Meſſieurs, je n'y penſois plus. A propos, Meſdames, je ſuis bien hardi de vous amener chez moi.... Mes femmes..... N'importe, elles ne ſont plus dans l'âge de la coquetterie. Je gémis tous les jours de ce que l'imprudente *Aïeſa*, cette jeune Favorite de notre Prophête, ne connoiſſoit ni les retranchemens diſcrets d'un boudoir, ni l'éloquence utile d'une porte d'anti-

chambre, jamais elle n'auroit été ſurpriſe, & l'inconſtant Mahomet, dont elle ſe vengeoit avec tant de plaiſir, n'auroit point étendu ſa punition ſur le ſexe entier. Mais, mon cher Nadir, graces à votre exemple, dont pluſieurs de nos Amis vont profiter, l'enjouement le plus agréable, deviendra l'ame de nos ſociétés, & cette joie brutale, compagne de la débauche, en ſera bannie pour toujours.

Monſieur le Gouverneur, interrompit Mirza, je vais vous faire un aveu; c'eſt que je ne vous ai jamais vu ce que vous êtes. Je vous croyois fort triſte, très-ſombre, mépriſant ſur-tout les femmes, & alors je vous le rendois bien. Mais à préſent je vous trouve tellement agréable, que ſi mon cher Nadir n'avoit jamais exiſté, je ſerois aſſez raiſonnable pour vous aimer. Et toi, Fatmé, qu'en dis-tu? Il eſt certain, répondit Fatmé, que toute femme qui n'auroit pas le cœur pris, ſe décideroit aiſément pour Monſieur. Laure & Sophie déclarèrent la même choſe. Fort bien, dit-il, je vois à ce compte que ſi j'avois ici des prétentions à former, je recevrois au moins d'agréables excuſes. Mais auſſi, Meſdames, je ne ſerois point obligé de vous en faire..... Hé bien, Ormaſis, ne ſuis-je pas un vrai Philoſophe? Vous le voyez. Je ne me vante pas. Cependant je crois qu'il eſt

permis aux Philoſophes d'être amoureux. Je vous avoue que malgré mon âge, ſi pour être Philoſophe il falloit renoncer au plaiſir d'aimer une jolie mine, je n'y tiendrois pas. — Soyez tranquille Monſieur le Gouverneur. Si le Public honore du nom de Philoſophe des gens qui ſe rendent inſociables par ton ou par bêtiſe, le Public ſe trompe. Telle eſt la profeſſion de foi du véritable Philoſophe. *J'aime Dieu, mon Prince & les Femmes.* A merveilles, répondit le Gouverneur, à merveilles. J'aime Dieu, mon Prince & les Femmes. Ah! parbleu, je ſuis Philoſophe & de tout mon cœur. A préſent, mon cher Maître, dites-moi, je vous prie, de quelle façon l'on fait l'amour dans votre pays? — Volontiers. Rien au monde n'eſt plus intéreſſant. Les deux ſexes ſont d'une vivacité ſingulière. La franchiſe de nos femmes rend les hommes heureux, on n'y connoît point l'aviliſſement de ces ſoupirans, qui, enchaînés dans le manège d'une coquette, s'occupent à combiner toutes les allures. Au premier coup-d'œil l'on ſait ſi l'on ſe convient, jamais l'amour ne fait d'inutiles progrès. Lorſque deux cœurs ſont d'accord, ils s'en apperçoivent bientôt. L'inſtant de ſe le dire a pour eux des charmes inexprimables, & les dédommage du peu de ſenſations à le prouver.

Qu'entendez-vous, reprit auſſi-tôt le vieux Sangiac. Comment donc ! Peu de ſenſations dans les preuves ? Cela n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, Monſieur. Les Habitans de mon pays ne connoiſſent, pour ainſi dire, que l'amour platonique : ils ſont ſi vifs. L'inſtant phyſique eſt ſi rapide, qu'il devient inappréciable. O ! que cela eſt ſingulier, s'écria le Sangiac. Meſdames, que penſez-vous des Amants du pays de notre Philoſophe ? Soyez de bonne foi.

Cette queſtion occaſionna des détails, des diſtinctions divertiſſantes, & traitées finement par des femmes agréables. Enfin cette plaiſanterie du Philoſophe fournit matière à une converſation des plus enjouées.

Cependant tous les plaiſirs s'envolent, ou plutôt pour qu'ils ſubſiſtent, il faut une variété ſenſible. Le vieux Sangiac réfléchit qu'il eſt tard. Il ſe lève, quoique à regret. Le jeune Emir, Selim & Oſman ſuivant ſon exemple, ſe retirèrent chez eux. Laure & Sophie ne tardèrent pas à monter dans leurs appartemens, pour s'occuper enſemble des converſations particulières, & de la paſſion ſincère de leurs futurs époux.

Mirza & Fatmé reſtent donc avec Nadir & le Philoſophe. Ils ſe regardent, & ſe regardent en ſilence. Quand on aime auſſi tendrement un

adieu, tel qu'il puiſſe être, coûte trop à prononcer. La tendre Mirza contemple ſon cher Nadir. Une larme ombrage ſes beaux yeux; Nadir l'enlève par un baiſer. Fatmé abandonne ſa main aux adieux muets de ſon Ami. Elles détournent les yeux. Nos deux Voyageurs profitent de cet inſtant. Ils ſont en route.

CHAPITRE XX.

Les environs de Chryſopolis étoient ornés de beaux chemins, c'eſt-à-dire, que ces chemins étoient bien entretenus, car leur eſpace en largeur n'étoit calquée que ſur l'utilité publique, & non ſur l'oſtentation. On calculoit combien une ſeule toiſe de terrein épargnée dans une route de cinquante lieues, conſervoit de richeſſes annuelles dans l'Etat. En conſéquence on ne connoiſſoit que les alignemens en ligne droite, excepté ſur les montagnes très-eſcarpées. Il eſt vrai qu'alors les graphomètres n'étoient pas dorés. Et les ingénieurs n'étant point éblouis par les reflets d'une lumière trop vive, n'appercevoient point de ligne courbe au rayon viſuel. Il en réſultoit donc plus de commodité pour les Voyageurs, beaucoup de terrein épargné, des richeſſes immenſes conſervées,

un entretien plus facile, & moins de dépenſe pour l'Etat.

Nadir & Ormaſis ſuivoient donc au clair de la lune un chemin facile, dont ils ne ſe dérangèrent que pour arriver au pied d'une chaîne de montagnes. Nadir voulut témoigner au Philoſophe ſa reconnoiſſance, du préſent conſidérable qu'il en avoit reçu. Demain, lui diſoit Ormaſis, demain tu me feras un préſent pareil, & nous ſerons quittes. Ces deux Amis s'entretenoient de la chère Mirza & de l'aimable Fatmé, lorſqu'ils apperçurent deux hommes accourir vers eux. Nadir portoit déja la main ſur ſon cimetère. Tranquilliſe-toi, lui dit Ormaſis, ce ſont ſûrement mes deux Eſclaves : ils ſont inquiets de notre retard. Oui, préciſément : tu ne ſaurois croire combien ils me ſont attachés. Hé bien, mes Amis, nous voici, retournez ſur vos pas. Mon cher Nadir, tu appréhendois donc quelque rencontre, tu te mettois déja ſur tes gardes ? crois moi, dans cette circonſtance ne te ſers jamais de ces armes meurtrières : elles ne ſont utiles qu'au champ de l'honneur. Parmi ces malheureux qui volent dans les chemins, il en eſt qui, entraînés par la néceſſité, gémiſſent eux-mêmes de la violence qu'ils ſont obligés d'exercer. Il eſt donc un moyen plus ſûr de ſe

préſerver de leurs attaques, ſans les priver de la vie. Vois cette arme. Ormaſis en effet tira de ſa ceinture une eſpèce de piſtolet ſans batterie, un peu gros, & dont le canon étoit évaſé par le bout. Ne t'imagine pas que ce canon ſoit chargé de poudre & de plomb ; il ſert ſimplement de conducteur à des vapeurs. Dans cette baſe, qui eſt un peu groſſe, il y a deux ſéparations. Celle qui eſt attenante directement au canon, contient un mêlange d'huile eſſentielle de gayac & de poudre charbonneuſe très-phlogiſtiquée ; l'autre ſéparation, qui eſt doublée de verre, contient de l'eſprit de nitre très-concentré. Il y a une communication de l'un à l'autre vaſe, mais elle eſt interceptée par une fiche d'or. Auſſi-tôt que je pouſſe ce bouton, la communication eſt ouverte, l'eſprit de nitre tombe ſur le mêlange, & dans l'inſtant il s'échappe une vague de flamme & de fumée, qui renverſe tous ceux contre leſquels on la dirige. Il en réſulte ordinairement un ſommeil léthargique de deux ou trois heures, quelquefois moins long lorſque le tems eſt humide. C'eſt donc avec de pareilles armes, mon cher Nadir, que je me ſuis ſouvent défendu dans le cours de mes voyages ; jamais elles ne m'ont manqué de garantie. Quand ces malheureux étoient étendus par terre, je

mettois dans leur poche un couple de ſequins, afin qu'ils trouvaſſent au moins à leur réveil de quoi fournir à leur ſubſiſtance, & je continuois ma route avec bien plus de ſatisfaction, que ſi je leur avois ôté la vie.

Nadir trouva l'invention de cette arme philoſophique fort ingénieuſe. Il avoua que c'étoit avoir heureuſement tiré parti d'une expérience très-curieuſe, mais dont on n'avoit obtenu juſqu'à préſent aucune utilité.

Enfin ils arrivèrent au pied de la montagne la plus eſcarpée. Ces lieux ſolitaires, obſervés pendant le calme de la nuit, offroient à l'imagination des tableaux intéreſſans. La lumière de la lune étoit vivement réfléchie ſur des maſſes de pierre blanche, & l'on diſtinguoit ſenſiblement l'ouverture ténébreuſe d'une antique carrière. Voici, dit Ormaſis, l'entrée de notre Palais. Suis-moi. Bientôt nos Voyageurs ſe trouvèrent ſous la montagne, & prenant le chemin qui étoit à leur droite, ils apperçurent à la lueur des flambeaux leurs Eſclaves & quatre chevaux, avec quelques préparatifs de voyage. Leur toilette ne fut pas longue. Ils abandonnèrent leurs habillemens, pour ſe vêtir de peaux de dain, couſues & aſſez bien ajuſtées ſur leur taille. Un bonnet de la même étoffe couvroit leur tête. Ils montèrent

tèrent à cheval, & ſuivirent, à la clarté des flambeaux, un chemin, dont la pente étoit à la vérité aſſez douce; mais cette deſcente étoit ſi tortueuſe & ſi longue, que ſans le ſecours des chevaux, ils auroient été fatigués avant de parvenir à l'entrée du goufre.

Nadir fort étonné, regardoit de tous côtés, & ne ſavoit s'il voyoit encore le travail des hommes ou celui de la Nature. Il avoit entendu dire à Chryſopolis, qu'il exiſtoit une caverne, dont on n'avoit jamais pu connoître la profondeur; mais perſonne à cet égard n'avoit été en état d'en donner des détails. Tout-à-coup il entend dans le lointain un bruit pareil à celui des claquemens de mains redoublés. Tu ne ſaurois imaginer, lui dit Ormaſis, d'où provient ce bruit. Ce ne ſont que des petites gouttes d'eau qui tombent ſur des pierres creuſes. Ce grand tapage provient de la diſpoſition d'un ſallon fort curieux, que tu vas voir. Tu connois les principes: ne nous en occupons pas. Jouiſſons ſeulement des effets. Nos Voyageurs s'avançoient donc ſenſiblement: bientôt ils parvinrent dans cet endroit intéreſſant, où la voix la plus foible, ſemblable au tonnerre, auroit fait trembler l'homme le plus intrépide qui n'auroit pas été prévenu. D'autres objets admirables ſe préſen-

tèrent aux yeux de Nadir. C'étoit des grouppes immenſes de ſtalactiques très-brillans, & dont les formes variées préſentoient à l'imagination mille tableaux divers. Ces ſtalactiques entouroient le ſallon, & donnoient l'illuſion raviſſante d'un appartement de criſtal. C'étoit dans cet appartement où Ormaſis laiſſoit ſes Eſclaves, pour pénétrer dans des endroits preſque inacceſſibles, & dont il avoit reconnu par degrés les chemins.

Nos Voyageurs deſcendent de cheval : Ormaſis regarde à ſa montre. Nous ſerons au moins ſix heures de tems, dit-il à ſes Eſclaves. Vous avez quelques proviſions. Tant mieux. Vous pouvez attendre plus long-tems. Tout-à-coup on arrange une eſpèce de traîneau, auquel on ajuſte des roues. On attache en avant une lanterne à réverbère, dont les lampes étoient allumées. Nadir regardoit d'un air étonné ces préparatifs. Hé bien, mon Ami, lui dit le Philoſophe en riant, conviens que voilà un plaiſant carroſſe. Quand tu voudras nous partirons. Auſſitôt on approche le carroſſe d'un ſentier étroit, dont la pente paroiſſoit très-rapide. Les Eſclaves attachent des cordes au derrière du traîneau, & ces cordes étoient d'une longueur conſidérable. Nadir plein de confiance, & dont la curioſité

s'augmentoit par degrés, s'assied sur ce traîneau derrière son Ami. Ormasis prend sur ses genoux une petite caisse, & tient dans ses mains deux bâtons armés de pointes de fer. Les Esclaves lâchent les cordes, & nos Voyageurs cheminent avec une promptitude admirable. Ne crois pas, disoit Ormasis, que le premier jour où je m'avisai de faire cette descente, je marchois avec tant de rapidité. Non, certainement, ces cordes arrêtoient ma course, & j'allois fort lentement. Je te fais observer que nous ne reviendrons point par cette même ouverture, cependant par prudence je laisse ici mon traîneau, jusqu'à ce que je sois rendu dans le sallon.

En peu de tems ils se trouvèrent au bas de cette descente escarpée. Le terrein n'étoit plus assez oblique pour faire marcher le traîneau, ils en sortirent. Ormasis ouvre sa petite caisse. Il en retire deux flacons, deux paquets, & une capsule de terre. Tu vois, dit-il, à son Ami, tu vois dans un de ces flacons un vinaigre qui a été concentré par le froid excessif, qui résulte d'un mêlange de neige & d'esprit de nitre.

Il débouche le flacon. Nadir respire avec plaisir une odeur aussi suave que pénétrante, & suivant l'exemple de son guide, il se frotte le visage & les mains avec cet acide. Voilà, je l'avoue, dit-il,

une précaution bien entendue. Ce vinaigre radical eſt d'une pureté ſingulière, il me procure un bien-être agréable. Il me ſemble qu'il a augmenté mes forces. Mais, mon cher Philoſophe, pour quel uſage deſtinez-vous ces deux paquets, cet autre flacon, & cette capſule de terre que vous enfermez dans votre ceinture? — Je vais te le dire. Charge-toi de cette lanterne. Marchons..... Le plus petit paquet contient une poudre alimentaire. Cette poudre eſt faite avec la partie nutritive d'une maſſe de pâte, que l'on extrait ſous un filet d'eau courante. C'eſt donc cette ſubſtance que l'on mêlange enſuite avec un ſuc de viande, & comme elle devient très-dure, on la pile & on la paſſe au tamis. Un gros de cette poudre ſuffit pour ſubſtanter un homme pendant vingt-quatre heures, & lui donner beaucoup de vigueur; il eſt bon cependant de ne s'en ſervir que dans des circonſtances indiſpenſables, car l'uſage immodéré ſeroit dangereux, en ce que l'on prive d'occupations quelques vaiſſeaux ſecrétoires du corps humain, qui à la fin perdroient leur reſſort, & occaſionneroient des maladies. Cet autre paquet n'eſt autre choſe que du ſel marin. Ce flacon contient de l'huile de vitriol glaciale. Tu vas bientôt voir combien ce dernier approviſionnement nous eſt utile.

Nadir & Ormaſis continuoient leur route, ils raiſonnoient enſemble ſur l'opération, par laquelle on eſt parvenu à extraire en grand l'acide vitriolique dans des vaſes de plomb. Ormaſis obſervoit que dans l'opération en grand pluſieurs milliers de cet acide en vapeurs avoient paſſé par un tuyau de fer mince, ſans l'avoir corrodé. Il expliquoit à Nadir ce phénomène chymique, en lui faiſant remarquer que cet acide, à l'inſtant où il s'élève lors de la déflagration, contient encore beaucoup de phlogiſtique. Tout-à-coup au détour d'un chemin, Nadir apperçoit dans le lointain une ouverture profonde, dont il ſortoit des tourbillons de flamme. Ne t'épouvante pas, lui dit auſſi-tôt ſon Ami. Plus nous allons approcher, plus ce ſpectacle va te paroître intéreſſant. Bientôt Nadir apperçut au-delà de cette ouverture des chemins très-vaſtes & des voûtes de la plus grande élévation. Les éclairs continuels formoient un jour très-lumineux dans le ſein de ces abîmes. Le curieux Nadir émerveillé de plus en plus, oublioit tous les dangers, & marchoit à grands pas. Un moment, lui dit le Philoſophe, en l'arrêtant : peut-être péririons-nous, mon Ami, ſi nous avançions plus avant, ſans prendre nos précautions. L'air mofétique de ces routes enflammées eſt de la plus grande ſubtilité.

Notre vinaigre ne ſeroit pas ſuffiſant pour nous en préſerver.

A l'inſtant Ormaſis prend la capſule de terre. Il l'emplit de ſel marin, & débouchant le flacon d'huile de vitriol, il en répand ſur le ſel. Auſſi-tôt une fumée ou plutôt un nuage enveloppe nos Voyageurs. Ormaſis tenoit toujours à ſa main cette capſule fumante. Avançons, dit-il, & n'appréhendons rien. Ils avancent à l'entrée du gouffre. Nadir voit avec ſurpriſe que les flammes s'écartent de leur paſſage & ſemblent les reſpecter. Cet effet lui paroît ſurnaturel. Il contemple avec admiration l'aſſurance & l'activité du Philoſophe. Il croyoit voir un de ces gnomes puiſſans, qui parcourent avec majeſté leurs ténébreuſes demeures, & paroiſſent y commander aux Élémens. Hé bien, mon cher Nadir, lui dit-il, l'effet de cette opération te paroît peut-être ſurprenant ? En voici le principe. Rien n'eſt plus expanſible que l'acide marin réduit en vapeurs. Or, que réſulte-t-il de notre opération ? Les vapeurs d'acide marin qui s'échappent de notre capſule & ſe divergent autour de nous, font impulſion du centre à la circonférence, & repouſſent les flammes, qui ne ſont elles-mêmes que des vapeurs plus légères. Les nôtres en éteignent même une partie. Elles corrigent en

même-tems avec le plus grand ſuccès l'air moſétique le plus phlogiſtiqué, & cet air ceſſe alors d'être nuiſible.

En vérité, s'écria Nadir, je n'aurois jamais penſé que l'on pût, par des opérations auſſi ſimples, ſe préſerver des plus grands dangers. Mais, mon cher Ormaſis, pourquoi nos Chymiſtes qui, depuis long-tems, ont fait cette combinaiſon dans des vaſes fermés, pour fabriquer de l'acide marin, n'ont-ils pas réfléchi que cette opération faite à l'air libre étoit utile, non-ſeulement pour les travaux des mines, mais encore pour arrêter la contagion d'un air peſtilentiel. Mon Ami, répondit Ormaſis, il échappe toujours quelque choſe aux hommes les plus induſtrieux. Peu à peu les Sciences acquièrent, & l'humanité y gagne. Ne crois pas, mon cher Nadir, que j'aie jamais fait myſtère de cette opération. Au contraire. Un jour je me trouvai ſur les confins de la Perſe, où la peſte commençoit à faire des ravages. Je fus ſur le champ trouver le Gouverneur, auquel je preſcrivis ce qu'il y avoit à faire. On exécuta fidèlement mon opération dans toutes les Places publiques. Elle produiſit bientôt un brouillard ſalutaire qui couvrit la Ville pendant quelques heures. Ce brouillard, loin d'offuſquer les malades, leur donna du ſoulagement. Tous ceux

qui n'avoient point été attaqués furent préſervés, & cette dépenſe ſi utile pour l'humanité, ne ſe monta pas à vingt ſequins.

Nadir écoutoit ſon Ami avec une eſpèce d'enchantement. Il marchoit en réfléchiſſant à ces objets utiles, quand tout-à-coup un bruit épouvantable retentit dans ces cavernes ſouterraines. Ormaſis apperçoit ſur ſa gauche qu'une petite ouverture par où il franchiſſoit ordinairement ces rocs, étoit très-illuminée. Dans l'inſtant il monte avec Nadir ſur une eſpèce de grotte couverte de ſable, d'où ils pouvoient examiner ce qui ſe paſſoit dans d'autres ſouterrains ſéparés par des murailles immenſes. Nadir voit avec ſurpriſe différentes couches de terre s'agiter & produire des vapeurs rutilantes. Conſidère, lui dit Ormaſis, conſidère ces effets. Ne t'effraie pas, & quoique le tapage ſoit aujourd'hui très-conſidérable, ſois ſûr que ces rocs ſont d'une ſolidité inébranlable.

CHAPITRE XXI.

NADIR admiroit avec une ſenſation inexprimable ces phénomènes intéreſſans. Tu vois, continua Ormaſis, que l'acide du ſoufre tombe dans le phlogiſtique de cette terre ferrugineuſe : le mouvement du phlogiſtique s'augmente, & il s'augmente encore davantage par l'évaporation des parties aqueuſes. La lumière vivement agitée va ſe développer des maſſes de terre : ſa percuſſion rapide va dilater l'air avec vivacité, & cauſer des exploſions d'autant plus fortes, qu'il ſe trouvera plus de réſiſtance.

A peine Ormaſis ceſſoit de parler, qu'un tonnerre épouvantable ébranle les voûtes de ces cavernes : un torrent de feu inonde ces vaſtes abîmes. Nadir conſidère d'un œil effrayé les vagues étincelantes qui roulent & ſe multiplient avec impétuoſité. Il voit enſuite avec étonnement des maſſes d'eau ſuivre avec vîteſſe la courſe des flots de flamme, & gravir avec eux ſur les chemins les plus élevés de ces montagnes ſouterraines.

Tu vois, lui dit Ormaſis, les effets d'un volcan, dont l'éruption s'eſt faite dans la mer. Tu

vois les eaux de l'Océan monter avec rapidité ſur ces routes eſcarpées. Tu connois l'expérience commune, par laquelle on fait monter l'eau dans un verre renverſé, après avoir mis du feu dans ce verre pour raréfier l'air, le rendre plus léger, & diminuer par conſéquent ſa preſſion. Hé bien, mon cher Nadir, ce qui ſe préſente à tes yeux n'eſt que le réſultat des mêmes principes. Obſerve à préſent que l'eau, par la rapidité de ſa courſe, enlève avec elle une infinité de coquillages & d'autres productions de la mer. Regarde ces morceaux de bois, triſtes débris des naufrages; vois cet ancre de fer attachée à une de ces pièces de bois, & qui, entraînée par le torrent, gravit avec lui ſur ce chemin eſcarpé. Dans trente années l'on trouvera cet ancre dans la terre, à cent lieues de la mer, & l'on ſoutiendra que la mer couvroit, il y a 1000 ans, cette portion de terre, comme ſi le fer, qui eſt le métal le plus prompt à ſe décompoſer dans la terre, y auroit pu ſubſiſter pendant 1000 ans ſous cette forme. On découvrira ces coquillages, ces poiſſons devenus foſſiles, nouveaux ſujets d'erreur, pour croire que la mer couvroit entièrement la ſurface de ces pays. On ne réfléchira point, que par le ſecours du feu, l'eau de la mer peut s'élever juſques dans les plus hautes montagnes.

On extravaguera au point, d'imaginer que toute la terre étoit couverte d'eaux avant la formation des hommes; que ces mêmes hommes ont d'abord été des animaux marins; qu'insensiblement les eaux de la mer ont diminué; qu'alors ces mêmes hommes marins ont préféré la terre au premier Élément dans lequel ils étoient nés, & y ont de préférence multiplié leur espèce; que les eaux de la mer diminuent toujours; que l'atmosphère est une gourmande qui prend continuellement de l'eau sans la restituer, & se moque des loix des pesanteurs; que cette gourmande avalera toutes les eaux de ton globe, & qu'enfin elle le transformera en un véritable soleil. Et quelle sera la preuve de tous ces miracles? C'est que l'on aura trouvé des écailles d'huître & des coquilles dans des montagnes éloignées de la mer: une autre preuve; c'est que l'on aura vu des hommes marins, qui ne se soucient point, à la vérité, comme leurs premiers parens, d'habiter la terre, & qui n'ont plus, comme eux, la faculté d'articuler des sons; mais ce ne seront pas moins des hommes marins que l'on aura vus se promener dans la mer, que l'on aura pris; & observe que cette espèce d'hommes sera d'une complexion très-volatile, car on n'en conservera aucuns, malgré les moyens connus

de préſerver les cadavres de la putréfaction. Conviens, mon Ami, qu'un Auteur qui ſe laiſſe ainſi emporter par le vol de ſon imagination, eſt bientôt précipité dans le cahos de l'erreur.

En effet, répondit Nadir, pluſieurs de nos Savans ont blâmé ce ſyſtême. Ils ont penſé, avec raiſon, que la mer gagne toujours d'un côté ce qu'elle perd de l'autre; & même il paroît probable que dans ſes écarts elle parcourt à-peu-près les mêmes terreins, puiſque des Villes qu'elle avoit englouties ſe ſont retrouvées découvertes peu de ſiècles après. Oui, je ſens de plus en plus que le ſyſtême des attériſſemens eſt inſoutenable. Je crois qu'il ne ſe perd pas une ſeule goutte d'eau de notre globe, que l'eau élevée en vapeurs, & condenſée par le froid à une certaine hauteur de notre atmoſphère, retombe néceſſairement ſur la terre ſans aucune perte. De-là ſa filtration dans les terres, l'origine des torrens, des fleuves, des ruiſſeaux, la nutrition & l'accroiſſement des végétaux. Je ſens que l'on a eu raiſon de comparer la circulation univerſelle des eaux, à celle qui s'opère dans un alambic, mais je conçois bien mieux cette comparaiſon, depuis que vous m'avez démontré l'exiſtence d'un réfrigérent, car celle d'une fournaiſe ardente, au haut d'un alambic, tel que l'on

ſuppoſoit le ſoleil, me paroiſſoit contradictoire avec les effets d'une telle opération. A propos de nutrition & d'accroiſſement des végétaux, je commence à concevoir.....

Un moment, interrompit Ormaſis, il n'y a plus de coups de feu à redouter, franchiſſons à préſent cette ouverture. Tu ne vois preſque plus d'eaux, & il paroît qu'il n'en refluera que très-peu. D'ailleurs n'ayons aucune appréhenſion, nous ſuivrons le ſentier le plus exaucé. Auſſi-tôt Ormaſis traverſe en rampant ce trou formé dans les rocs. Nadir le ſuit. Ils deſcendent ſur un trotoir aſſez élevé, & cheminent avec la plus grande facilité. Tu penſe bien, diſoit Ormaſis, que je me ſuis orienté ici plus d'une fois avec la bouſſole. La mer Noire eſt à notre gauche, mais nous ſommes bien au-deſſous de ſon lit. Tu te doute bien que ce n'eſt pas dans cette mer où s'eſt ouverte cette bouche de feu; nous aurions couru alors de grands dangers. Cette éruption a dû ſe faire vers le golfe d'Ormus. Tu conçois bien que nous ſommes ici plus exaucés que les eaux de l'Océan, eu égard à la forme ſphérique de la terre; c'eſt donc par des ſentiers obliques que le feu a élevé ces eaux juſqu'à nous & au-delà. Préſentement ne ſois pas ſurpris ſi les eaux en refluant ne rapportent pas toutes les

productions qu'elles ont entraîné. — O, répondit Nadir, voilà ce que je ne conçois pas, car l'eau qui deſcend a certainement plus de force que celle qui monte, telle rapidité que lui ait communiquée le feu. — Mon cher Nadir, ceci ſeroit encore une queſtion; mais je me contente de te citer une expérience très-ſimple.

Si tu jette une boule pour la faire monter ſur un plan incliné, ne vois-tu pas que cette boule étant au terme de ſon aſcenſion, a, pour ainſi dire, un inſtant de repos avant de deſcendre. Il en eſt de même de l'eau, qui après s'être élevée va redeſcendre. C'eſt donc dans ce moment de repos où les corps graves qu'elle contient tombent ſur la terre, & ne ſont point entraînés, comme ils le ſeroient plus bas, lorſque cette eau a repris le grand mouvement de ſa chûte. C'eſt par la même raiſon que ſur les bords de la mer le flot ne rapporte pas toujours ce qu'il y a porté. Ceci eſt trop évident pour nous en occuper davantage. Paſſons à d'autres objets. Que voulois-tu donc me dire au ſujet de la nutrition & de l'accroiſſement des végétaux? Je me rappelle t'avoir interrompu ſur ce ſujet.

Je diſois, répondit Nadir, que je conçois, non pas le principe moteur, mais au moins le méchaniſme de cet accroiſſement. En effet, les vapeurs de la terre contiennent des parties de terre

très-diviſées, qui ſe dépoſent ſans doute ſur la ſemence des végétaux, & c'eſt parce que ces parties de terre ſont très-diviſées, qu'elles s'arrangent autour de chaque ſemence, relativement aux différentes formes. Mais, mon cher Philoſophe, puiſque l'eau la plus limpide contient toujours de la terre, ne ſeroit-ce pas plutôt des portions de cette même eau qui ſe tranſmuent en terre. J'y réfléchis. Oui, je ſoutiens que cette tranſmutation exiſte. Des arbres entiers ſont devenus très-gros, n'ayant eu d'autre principe alimentaire que l'eau. Or, comme on ne peut pas ſuppoſer qu'il y ait dans l'eau une ſi grande quantité de terre diviſée, je crois que l'eau elle-même ſe tranſmue en terre. Une autre preuve encore plus frappante, c'eſt que nos Savans ont diſtillé cent fois la même eau, & à chaque diſtillation ils ont toujours eu un ſédiment terreux, & cette preuve eſt ſans répliques. — Sans répliques, mon cher Nadir, en voici cependant quelques-unes. Dans un appartement un peu échauffé, on remplit d'eau un grand verre, en faiſant attention que la ſurface extérieure du verre ſoit très-propre & privée de toute humidité; on jette dans cette eau du ſel ammoniac. Auſſi-tôt la ſurface du verre qui étoit très-sèche, ſe charge d'une roſée conſidérable. Tu ſais que cet effet provient de

la fraîcheur communiquée au verre, qui condenſe les parties d'eau, dont l'air de l'atmoſphère eſt rempli. Enfin ces gouttes d'eau s'évaporent à meſure que le verre s'échauffe ; alors la ſurface extérieure du verre ſe trouve ternie. L'air & l'eau de l'atmoſphère ſont donc chargés d'une infinité de molécules terreuſes, ſuſceptibles également de ſe condenſer. Or, ſi une ſurface ſolide, telle que le verre, ſe charge d'une ſi grande quantité de molécules terreuſes, juge combien une ſurface liquide en doit retenir. Et en effet, tu remarqueras que l'eau évaporée à l'air libre, laiſſe un ſédiment bien plus conſidérable que la même eau diſtillée dans des vaſes fermés. D'après ces obſervations, tu ne croiras plus que l'eau ſe tranſmue en terre, parce que cette eau aura fait croître un arbre. Tu ne ſeras plus étonné qu'en diſtillant de l'eau un grand nombre de fois, il ſe trouve toujours un réſidu terreux, puiſqu'il ſuffit qu'à chaque fois, en délutant les vaſes, la ſurface de l'eau reçoive l'impreſſion du courant d'air, qui lui communique des molécules terreuſes. D'ailleurs il eſt probable, ainſi que l'a obſervé un de tes Savans, que la percuſſion continuelle de l'eau bouillante diviſe quelques portions du vaſe de verre qui la contient, ſans en altérer le poli, eu égard à la douceur des frottemens.

Je

Je vois, repartit Nadir, je vois que vous ne croyez point à la tranſmutation des Élémens : vous ne penſez donc point que des rayons de lumière puiſſent former des maſſes de pierre, & que ces pierres puiſſent enſuite ſe transformer en lumière ; cependant un de nos illuſtres Savans a eu cette opinion. — Mon cher Nadir, je ne crois pas ce que je ne conçois pas. Je vois que l'arrangement des couleurs que forme le priſme eſt immuable. Or, en conſidérant qu'il n'y a pas même de tranſmutation dans les rayons, je ne peux point ajouter foi à des tranſmutations bien plus incompréhenſibles. On peut donc eſtimer un Savant ſans adopter toutes ſes hypothèſes. D'ailleurs l'homme laborieux ſe permet à juſte titre une multiplicité de réflexions, & il ſuffiroit d'en extraire un ſeul trait de lumière, pour qu'on lui en témoignât de la reconnoiſſance : ce n'eſt donc aucun de ces Savans reſpectables par leurs travaux, que je prétends attaquer ici. Non, ſi j'étois à cet égard ſuſceptible d'humeur, j'en aurois vis-à-vis de ces hommes ſinguliers, qui, en liſant un Ouvrage, s'occuperont à peine des expériences, des réflexions ingénieuſes fondées ſur la ſaine phyſique, mais qui s'attacheront à ériger en principe une ſuppoſition, avec laquelle l'Auteur s'eſt amuſé. Ces hommes ſinguliers

poſeront donc pour principe, qu'il n'y a qu'une ſeule matière dans l'Univers. D'accord; cependant cette matière aura toujours quatre parties eſſentiellement diſtinctes. Retranchons, s'ils le veulent, le nom d'Élémens, mais les ſenſations différentes que leur font éprouver la lumière, l'eau, l'air & la terre, leur feront admettre, malgré eux, quatre principes. Qu'ils ſe contentent donc d'examiner les compoſés qui réſultent des divers mêlanges de ces principes, ils auront aſſez de travail. Mais s'il eſt extravagant à l'homme de prétendre connoître les formes des molécules organiques & conſtituantes de chacun de ces principes, n'eſt-il pas encore plus extravagant de décider que ces principes changent de nature, & ſe tranſmuent entr'eux? — J'aime ce Phyſicien de bonne foi, qui, induit en erreur par l'intimité du mêlange d'air & d'eau, s'imagine que l'air n'eſt que de l'eau raréfiée. Cependant il cherche à s'inſtruire. Il échauffe une éolipile pleine d'eau, dont il paroît ne s'échapper que de l'air, mais en adaptant un vaſe qui condenſe ces vapeurs, il y retrouve la même quantité d'eau. Il fait cette autre expérience. Il pompe l'air du récipient d'une machine pneumatique, ſous lequel il a mis un verre rempli d'eau. Il voit le bouillonnement de l'eau, en raiſon de l'air qu'elle contient,

& de la moindre preſſion de l'atmoſphère qui la fait élever dans le verre. Mais il n'apperçoit aucune diminution d'eau, pas un atôme d'eau convertie en air. Il obſerve encore que l'eau pénètre des corps que l'air ne peut pas pénétrer : preuve certaine de la différence des formes conſtituantes de ces deux principes. Enfin, il met ſécher à l'air les cuirs mouillés qui ont ſervi à ſes expériences. Il fait beaucoup de vent, & ces cuirs ſont déja ſéchés. Alors il réfléchit que ce grand vent n'auroit pas ſéché ſi promptement les objets qu'il y a expoſés, ſi ce grand vent n'étoit qu'une plus grande quantité d'eau en mouvement : auſſi-tôt il reconnoît que ſes idées n'étoient que des erreurs, & renonçant à toute prétention ſyſtématique, il adopte l'exiſtence de quatre élémens ou principes de la matière eſſentiellement diſtincts, & quoiqu'il lui ſoit impoſſible de les obtenir dans cet état de pureté, il voit aſſez de particularités qui conſtatent la différence de leurs eſpèces.

Les obſervations que vous me faites, répondit Nadir, m'intéreſſent beaucoup, mais elles ne me perſuadent pas. En effet, en raiſon inverſe, ne doit-on pas croire que tout eſt eau, que tout ſe convertit en eau, puiſque tous les corps de la Nature peuvent être liquéfiés. Non, rien ne

peut m'empêcher de croire cette tranſmutation ; ou plutôt l'identité parfaite de ces deux élémens, terre & eau.

Nadir diſputoit avec chaleur, & l'air enflammé du volcan l'avoit conſidérablement échauffé. Une ſoif ardente le tourmente. Il fait part de ſon état au Philoſophe. Ormaſis à l'inſtant lui préſentant une poignée de ſable, tiens mon Ami, lui dit-il, étanche ta ſoif. Nadir ſurpris vit bien que ce ſable, qui exigeoit neuf cens degrés de feu pour être fluide, n'étoit pas de l'eau. Auſſi-tôt Ormaſis prenant un caillou creux, & recevant quelques gouttes d'une huile de pétrole qui diſtilloit d'une maſſe de pierre voiſine, il en fait l'offre à ſon Ami. Nadir comprit ſur le champ qu'un fluide phlogiſtiqué, au point de ne pas devenir ſolide comme l'eau au même degré de froid, n'étoit point encore ce qu'il falloit pour appaiſer ſa ſoif. J'abjure, dit-il, à Ormaſis, mes puériles réflexions. A l'inſtant Ormaſis lui fait voir derrière un rocher une ſource d'eau claire. Nadir en ſe déſaltérant, convint que ſi tous les corps de la Nature ſont ſuſceptibles de devenir fluides à différens degrés de feu, cette différence, dans les degrés de feu, ſuffit ſeule pour indiquer la différence de leurs eſpèces, & par conſéquent le caractère diſtinctif des élémens qui les compoſent.

CHAPITRE XXII.

A peine un instant de calme avoit succédé à cette tempête souterraine, que des mugissemens éloignés réveillèrent l'attention de Nadir. Des nuages épais remplirent tout-à-coup ces immenses cavernes. Les feux s'éteignoient. Il n'y avoit plus d'air mofétique à redouter. La fumigation d'acide marin devint inutile à nos Voyageurs, mais la lanterne leur fut très-nécessaire. Les quatre réverbères suffisoient à peine pour les éclairer. Ces nuages, dit alors Ormasis, ces vapeurs épaisses qui se condensent autour de nous, sont sûrement les eaux de la mer que tu as vu monter avec rapidité. Tu sais que ces eaux se sont élevées & ont suivi la course du feu, parce que le feu raréfioit toujours devant elles la colonne d'air; mais enfin ces mêmes eaux se feront précipitées dans le foyer d'un volcan profond. Voilà ce qui occasionne les mugissemens qui frappent tes oreilles, & les brouillards que tu vois sont ces mêmes eaux de la mer, réduites en vapeurs par une ébullition rapide. Viens voir les effets qu'aura produits cette évaporation. Il n'y a plus d'explosions à craindre. Remontons un peu vers notre

gauche, & marchons avec vîteſſe, cela ne nous écartera pas beaucoup des terreins où je vais te conduire.

En effet, après une demi-heure de marche, nos Voyageurs arrivèrent fort près de l'endroit où étoit le foyer de ce volcan; ils ne s'en apperçurent que par une chaleur conſidérable qui ſe faiſoit encore ſentir. Nadir voit avec ſurpriſe des maſſes blanches fort brillantes & d'une groſſeur énorme. Il réfléchit quelque tems. Je conçois, dit-il, à Ormaſis, que lors de l'évaporation des eaux de la mer, les ſels ont été fondus par la violence du feu, & c'eſt ſans doute ce qui les a réduits en maſſe. Mais ſeroit-ce donc là ce que l'on nomme du ſel gemme? — Oui, mon Ami, & tu vois ici la ſolution d'un grand problême. La formation de ce ſel en maſſe avoit paru incompréhenſible à tes Savans. On conçoit, diſoient les uns, que des parties de terre & d'eau agitées & combinées enſemble, peuvent former des ſels dans les entrailles de la terre, mais de cette combinaiſon lente, il ne devroit réſulter que des ſels criſtalliſés dans leur forme naturelle, ou au moins mêlés avec des parties terreuſes, tels que l'on en voit dans des roches, & qui ſont incorporés avec des portions de terre. Au contraire, voici des maſſes entières très-brillantes,

ſans aucun mêlange apparent, & ſans forme de criſtalliſation, d'où cela provient-il? D'autres avoient prétendu que le terrein où l'on trouve de pareilles carrières avoit la faculté de produire continuellement du ſel, mais des ruiſſeaux d'eau douce qui couloient au fond de ces abîmes, & ſur ce même terrein, détrompèrent bientôt les partiſans de ce ſyſtême. Enfin tes Savans, en diſſolvant & filtrant pluſieurs fois ce ſel par comparaiſon avec le ſel de la mer, ne trouvèrent, pour toute différence, qu'un peu plus de parties terreuſes dáns ce ſel foſſile, & ils ne ſe ſont pas trompés, car ſi tu veux fondre le ſel marin avec des terres calcaires ou des coquillages, ces coquillages s'y diſſolveront, s'y incorporeront, & tu obtiendras alors un véritable ſel foſſile.

Tu viens donc de voir par quels accidens ces maſſes ſalines ont été formées. Dans pluſieurs ſiècles ces carrières en ſeront encore remplies, parce que le peu d'eau qui pourra filtrer au travers des terres, n'attaquera que la ſuperficie de ces maſſes, & d'ailleurs le froid qui va ſuccéder dans ces cavernes, diminuera la vertu diſſolvante, c'eſt-à-dire, la dilatation de ces eaux filtrées. Reprenons à préſent cette route qui va nous conduire dans des terreins chargés de minéraux.

Nos Voyageurs marchoient avec vîteſſe. Bientôt ils furent obligés de ralentir leur courſe, il falloit ſuivre avec beaucoup de précautions un chemin étroit & tortueux. Ce chemin étoit environné de précipices, dont on ne pouvoit appercevoir la profondeur. Quelques filets d'eau tomboient dans ces gouffres ténébreux, & formoient un murmure effrayant. Mais les brouillards étoient diminués, & ces deux Amis bien éclairés par leurs réverbères, avançoient avec aſſez d'aſſurance. Enfin ils parvinrent dans des chemins bien moins dangereux; & ces nouveaux chemins offrirent à Nadir le ſpectacle le plus intéreſſant.

Mon Ami, lui dit alors le Philoſophe, la terre que nous avons parcourue juſqu'ici t'a paru très-uniforme, regarde à préſent ces différentes couches. Vois ces bancs d'argilles jaunes, rouges & bleues. Examine ces autres terres calcaires, ces marbres, ces albâtres, ces agathes, ces ſpaths. Prenons ce détour ſur notre droite. Jette les yeux ſur ces maſſes brillantes, vois ces rayons innombrables de criſtaux & de pierres précieuſes de toutes couleurs. Conſidère de l'autre côté ces gangues, ces filons qui te préſentent une infinité de rameaux d'or & d'argent natifs. Veux-tu, continua Ormaſis, que nous nous repoſions un inſtant. Nadir ne demandoit pas mieux. Auſſi-tôt

nos Voyageurs s'aſſirent au milieu de ces immenſes tréſors.

Nadir enchanté portoit des regards curieux ſur ces objets raviſſans. Quelles beautés, s'écrioit-il! ô mon Ami, quelles merveilles! Hé bien, lui dit le Philoſophe, je t'avois promis que tu ſerois en état de me faire des préſens pareils à celui que je t'ai offert. Ne t'ai-je pas tenu parole? Mon cher Nadir, je ſuis plus âgé que toi, j'ai voulu que tu profitaſſe de mes découvertes. Un cœur bienfaiſant comme le tien ne doit point avoir d'entraves. Lorſque tu auras partagé ta fortune avec d'honnêtes malheureux, il ne tiendra qu'à toi de venir ici la régénérer, & de l'augmenter ſelon les circonſtances. — Quoi, mon cher Ormaſis, c'eſt donc auſſi pour ma propre félicité que vous m'avez engagé..... Comment pourrai-je reconnoître.... — Mon Ami, répondit Ormaſis, j'acquitte une dette légitime. Nadir ne pouvoit pas encore ſentir l'énergie de cette réponſe. Aſſis ſur un roc, il porte tout-à-coup les yeux ſur les maſſes de terre qui étoient ſous ſes pieds, & y voyant une quantité prodigieuſe de poudre d'or, mêlée avec des petits quartz: c'eſt donc ici, s'écria-t-il, que l'on foule aux pieds ce vil métal, qui fait le bonheur des humains. Mon Ami, reprit Ormaſis, abandonne cette

épithète à l'imagination des Poëtes. Un bon Naturaliſte ne traitera jamais l'or de vil métal : il n'en eſt aucun qui ait une valeur plus réelle : non-ſeulement il réſiſte très-long-tems aux intempéries de l'air ſans ſe décompoſer, mais rien au monde de plus ſain & de plus commode que des vaſes d'une pareille matière, & il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de l'humanité, qu'elle devînt plus abondante. Tu vois donc, mon cher Nadir, que ſi des hommes vils commettent des injuſtices pour acquérir de l'or, il ne s'enſuit pas que ce métal mérite leur épithète. — Fort bien, mon cher Ormaſis, l'on peut donc aimer l'or par pure philoſophie. — Oui, mon Ami : d'ailleurs le vrai Philoſophe ne mépriſe point les richeſſes, mais il ne fait jamais de baſſeſſes pour en acquérir. La fortune des autres ne le tourmente pas. Au contraire, il s'amuſe beaucoup de voir des barbouilleurs Moraliſtes jetter indiſtinctement leur bile contre tous les créſus de la terre, & affecter un orgueil cynique dont perſonne n'eſt la dupe.

CHAPITRE XXIII.

NADIR en écoutant ſon Ami, examinoit une veine de ſable dans la roche ſur laquelle il étoit aſſis, & y appercevant quelques reflets de lumière très-vifs, il piquoit cette veine avec le fer de ſon bâton. Bientôt des petites pierres brillantes furent plus à découvert, & ſe dégagèrent des parties ſablonneuſes. Il les reconnut pour de beaux diamans. Tu vois, lui dit Ormaſis, que nous pouvons emporter d'ici beaucoup de richeſſes ſans aucuns embarras. — Oui, mon cher Philoſophe, & c'eſt ce qui va m'occuper. Mais ma ſurpriſe augmente à chaque inſtant. Se peut-il que la Nature, par la ſeule diverſité proportionnelle des élémens, forme de ſi belles choſes. Dites-moi, je vous prie, par quel travail, par quelles progreſſions, des amas de terre commune peuvent-ils ſubir de pareilles tranſmutations. Éclairez-moi. D'où provient d'abord l'arrangement des différentes couches de terre les unes ſur les autres? — Mon Ami, répondit le Philoſophe, cet arrangement par couches n'eſt autre choſe que le réſultat des peſanteurs ſpécifiques, dont tu connois les loix. Il eſt naturel que l'eau qui filtre

dans les terres, précipite & charie avec égalité les terres de pesanteur égale. Voilà en peu de mots la solution de ce problême. Tu conçois donc que ceux qui, en examinant dans différens Pays ces couches de terre, prétendoient que c'étoit les courans de la mer qui les avoient formées, avoient une idée trop peu réfléchie sur ces objets. Il est vrai que la mer charie des couches de vase diversement colorées, dans les Pays où elle forme quelque extension; mais il est d'innombrables Pays que jamais la mer n'a couverts, & dont les terres sont également par couches. Il y a des terreins immenses, non-seulement dans l'Asie, mais encore dans d'autres portions de ce globe, où l'on ne rencontre pas le moindre coquillage, qui puisse donner un indice qu'ils aient été inondés par les eaux de la mer. Enfin, mon Ami, les arrangemens des argilles que la mer a souvent portés par couches sur plusieurs terreins, est également une suite du principe des pesanteurs dont je viens de te parler.

Présentement je dois satisfaire ta curiosité sur la formation des objets qui s'offrent à tes yeux. Je vais commencer par te développer le principe des métaux. Tu concevras en même-tems l'origine des pierres précieuses, & celle de la transmutation de toutes les terres, c'est-à-dire, du

changement de leurs combinaiſons. Voici donc la grande queſtion. Par quels agens les terres argilleuſes ou calcaires deviennent-elles des terres métalliques?

Obſerve d'abord que les vapeurs ſulfureuſes qui circulent dans les entrailles de la terre, abondent particulièrement dans les mines métalliques. Ces vapeurs ſulfureuſes auroient pu fixer davantage l'attention de tes Savans, qui ont fait tant de recherches à cet égard. Tu ſais donc que le ſoufre eſt un compoſé d'acide vitriolique & de phlogiſtique. Tu ſais encore par des expériences certaines, que les terres métalliques contiennent plus de phlogiſtique que les autres terres. Hé bien, mon Ami, c'eſt donc par l'intermède de l'acide, que le phlogiſtique ſe combine dans les matières terreuſes. Quels effets produiſent ces vapeurs ſulfureuſes? Les voici. Elles diviſent, elles atténuent des molécules de terre, en circulant avec elles. Lorſqu'enſuite ces vapeurs rencontrent des portions de terre plus froides, elles s'y condenſent, & ces molécules de terre ſe réuniſſent donc par la condenſation. Plus ces molécules de terre ont circulé longtems, plus elles ont été diviſées, & plus leurs parties ſont ſuſceptibles de ſe rapprocher exactement. Alors moins elles admettent d'air &

d'eau dans leurs parties conſtituantes, & plus elles ſont compactes & peſantes. C'eſt en effet ce que ſont les terres métalliques. Obſerve auſſi que le phlogiſtique qui eſt toujours en action, s'étant combiné dans ces molécules de terre, circule dans les parties conſtituantes, & entretient leur liaiſon en raréfiant l'air intérieur. Telle eſt donc, mon cher Nadir, la marche de la Nature dans la formation des métaux.

Fort bien, répondit Nadir, voilà des raiſonnemens phyſiques, voilà des principes qui me paroiſſent évidens. Mais d'où provient cette différence de fixité dans les métaux & minéraux. — Un moment, mon Ami, je vais te l'expliquer. Les terres qui ont été combinées avec le phlogiſtique, par l'intermède de l'acide vitriolique, & ſont devenues terres métalliques, ne ſont point des métaux fixes, lorſque cet acide n'a point été enlevé de leurs parties conſtituantes par un travail ſubſéquent de la Nature. Pourquoi ? parce que les parties ſulfureuſes interpoſées dans les parties conſtituantes en empêchent l'exacte réunion, & les rendent volatiles au feu. Tel eſt l'état des demi-métaux, l'antimoine, le zinc, le biſmuth. Tel eſt auſſi l'état de pluſieurs métaux, dont la terre a été plus diviſée que celle des demi-métaux, & dont les molécules étant encore

mêlangées avec des acides, ſont par cette raiſon entiérement volatiles. Mais lorſque la terre a d'abord été réduite dans un état de diviſion conſidérable par l'action des vapeurs ſulfureuſes, & lorſque l'acide vitriolique ſe dégage des parties conſtituantes ſans avoir enlevé le phlogiſtique, cette terre diviſée en ſe condenſant, ſe rapproche bien plus exactement, & devient un corps d'autant plus fixe & plus compacte, qu'elle a été plus diviſée. Alors il en réſulte des métaux fixes.

Permettez, mon cher Ormaſis, permettez que je vous faſſe une objection. Vous prétendez que c'eſt l'acide qui eſt la cauſe de la volatilité de certains métaux ou minéraux, & moi je n'attribue cette volatilité qu'au ſeul phlogiſtique. Par exemple, l'antimoine eſt très-volatil au feu. Si je lui enlève ſon phlogiſtique, il réſulte une chaux nommée matière perlée, qui eſt très-fixe au feu. Il eſt donc évident que la volatilité dépend du ſeul phlogiſtique. — A merveilles, mon cher Nadir, & moi j'ai beau ajouter à de l'or une quantité conſidérable de phlogiſtique, il m'eſt impoſſible de le rendre volatil par cette méthode. Ce n'eſt donc point le phlogiſtique qui rend les métaux volatils. — Mais, mon cher Philoſophe, c'eſt parce que l'or eſt naturellement

fixe.—Hé, mon Ami, c'eſt ce *naturellement fixe* qu'il faut expliquer : pourquoi l'or eſt-il fixe, quoiqu'il ſoit très-phlogiſtiqué ? C'eſt parce qu'il ne contient point d'acide dans ſes parties conſtituantes. L'antimoine, au contraire, malgré la calcination & les lavages, retient une quantité d'acide. Or, quand on préſente du phlogiſtique à cette chaux d'antimoine, l'acide qu'elle contient ſe dilate, & il dilate en même-tems les parties conſtituantes, alors ce demi-métal redevient volatil. Il en eſt de même d'autres demi-métaux ou métaux, où il y a plus ou moins d'acide engagé. Sois certain que c'eſt de ce premier principe d'où dépend le plus ou le moins de fixité des métaux.

Ormaſis, vos principes commencent à me ſéduire. Je ne ſuis donc plus ſurpris de voir tous ces mêlanges de métaux dans les mêmes mines, dans les mêmes glèbes. En effet, les molécules de terre diviſées par les vapeurs ſulfureuſes, s'étant enſuite condenſées, ont formé des métaux plus ou moins fixes, en raiſon de plus ou moins de diviſion qu'elles ont éprouvé, ou plus ou moins d'acide qui aura reſté dans leurs parties conſtituantes. Cependant, mon cher Philoſophe, j'y reviens encore. Eſt-il poſſible ? Quoi ! Le plomb, le mercure, ces métaux imparfaits, ne

ſont

ſont volatiles, que parce qu'ils conſervent plus d'acide dans leurs parties conſtituantes. C'eſt ce que je ne ſaurois concevoir. J'ai vu cent fois le plomb au feu ſe réduire en chaux de diverſes couleurs, s'y vitrifier & s'élever en vapeurs. J'ai vu pareillement le mercure extrait du cinnabre former des précipités de toute eſpèce. Je l'ai vu enfin expoſé au feu & à l'air libre s'évaporer entiérement, ſans porter la moindre odeur ſulfureuſe. Il n'y a donc point de ſoufre dans ces métaux. Il n'y a donc point d'acide uni à leur phlogiſtique. — Oh, je m'attendois bien, mon cher Nadir, que tu allois encore me préſenter cette petite objection. Obſerve donc, mon Ami, que le ſoufre ne porte aucune odeur ſenſible, lorſque dans ſa combinaiſon, il eſt uni à une ſurabondante quantité de phlogiſtique. Tes Savans ont même donné le nom de ſoufre nitreux à une eſpèce de ſoufre plus phlogiſtiqué, & qui n'a en effet aucune odeur; mais le nom n'y fait rien. Il réſulte que le ſoufre bien chargé de phlogiſtique, ne porte aucune odeur ſulfureuſe lors de ſon évaporation, tel eſt le ſoufre contenu dans le mercure & le plomb. Si l'acide étoit extrait de ces métaux, leurs parties conſtituantes ſe rapprocheroient l'une de l'autre, & ils deviendroient des métaux fixes. Enfin, je te le

répète, préſente à l'or ou à l'argent autant de phlogiſtique que tu voudras, ils ne deviendront jamais volatiles. Ce n'eſt donc point le phlogiſtique qui eſt le ſeul principe de la volatilité. Mais ſi l'on parvient à y introduire du ſoufre, c'eſt à-dire, l'acide uni au phlogiſtique, alors on les rend volatiles. C'eſt ce que l'expérience nous démontre; & c'eſt ce que la Nature nous offre dans différentes mines, où l'or & l'argent ſont quelquefois dans un état de volatilité aſſez conſidérable. Encore en cet état le ſoufre n'eſt-il point parfaitement combiné avec les parties conſtituantes, ce qui eſt cauſe qu'on les rappelle aiſément à leur état de fixité.

CHAPITRE XXIV.

NADIR prenoit le plus vif intérêt à ces nouvelles explications. A propos de phlogiſtique, dit-il, à Ormaſis, je voudrois ſavoir pourquoi des métaux précipités par l'intermède d'autres métaux conſervent leur brillant métallique. Par exemple, je fais diſſoudre du cuivre dans un acide, je jette enſuite du fer dans cette diſſolution, & mon morceau de fer ſe couvre de feuilles de cuivre très-belles. Si au contraire je jette dans cette diſſolution un morceau de ſel alkali, les parties de cuivre qui ſe précipitent ne ſont qu'une poudre ſale dépourvue de tout éclat métallique. — Mon Ami, cet effet dérive d'une cauſe toute ſimple; c'eſt que le fer a fourni au diſſolvant plus de phlogiſtique, que n'en a fourni le ſel alkali, & le cuivre précipité par le fer ayant retenu plus de phlogiſtique, ſes parties étant plus liées te réfléchiſſent la lumière, c'eſt-à-dire, conſervent leur brillant métallique. Ceci te prouve que les terres métalliques diffèrent ſur-tout des autres terres non métalliques, par la quantité de phlogiſtique qu'elles contiennent. Tes Savans t'ont déja donné des éclairciſſemens

ſur cet objet. Mais pour achever de te démontrer que c'eſt à l'abondance du phlogiſtique qu'eſt dû le phénomène dont tu m'as demandé l'explication, tu feras quelques obſervations d'après l'expérience ſuivante. Elle va ſûrement te paroître intéreſſante.

On met une once d'argent dans une capſule de terre ſur le feu; on y jette à pluſieurs repriſes une ou deux onces de ſoufre que l'on y laiſſe brûler. On pile cet argent autant de fois que l'on a fait brûler du ſoufre; après en avoir ainſi brûlé deux ou trois livres, on pouſſe le feu juſqu'à faire rougir la capſule. Alors on voit ſortir de cet argent noirci & granulé des petits arbriſſeaux blancs en forme de végétation, & ces petits arbriſſeaux ont leur éclat métallique. Ce premier effet provient de ce que l'acide du ſoufre en s'élevant, entraîne avec lui des molécules d'argent très-diviſées; mais à meſure que cet acide s'élève, il s'unit avec une plus grande quantité de vapeurs aqueuſes répandues dans l'atmoſphère. Alors il devient plus léger, & ces molécules d'argent n'étant plus de peſanteur égale avec lui, ſe précipitent l'une ſur l'autre, & forment cette végétation. On répète le jour ſuivant cette opération, & plus l'argent eſt diviſé, plus les rameaux des petits arbriſſeaux ſont déliés. On

fait bouillir cet argent dans de l'eau. Enſuite on tranſvaſe l'eau claire dans deux ſoucoupes de verre : on fait évaporer vivement l'eau d'une de ces ſoucoupes à la chaleur du bain de ſable. Bientôt l'argent que cette eau acidulée tenoit en diſſolution, eſt précipité dans la ſoucoupe en poudre blanche, avec fort peu de brillant métallique. On laiſſe évaporer lentement à l'air l'eau contenue dans l'autre ſoucoupe. Quelle différence! L'argent s'y précipite en petites feuilles, & ces feuilles ont un éclat extrêmement brillant. N'eſt-il donc pas évident que cette eau acidulée ayant affinité avec le phlogiſtique ambiant dans l'air, s'en empare, & qu'elle laiſſe précipiter une quantité d'argent très-phlogiſtiqué. Tu vois donc, mon Ami, par cette expérience, que les précipités métalliques ſont plus ou moins brillans, en raiſon de plus ou moins de phlogiſtique qu'ils conſervent, parce que ce phlogiſtique, en réuniſſant les parties, agite d'ailleurs la lumière, & occaſionne des reflets plus éclatans. C'eſt ce qui forme le brillant métallique.

Un Curieux aſſez actif, après avoir long-tems brûlé du ſoufre ſur de l'argent, & ſuivi l'expérience que je viens de te citer, fit fondre cet argent avec du borax. Il le ſoumit enſuite à la diſſolution dans l'acide nitreux ; auſſi-tôt il vit

une poudre noire ſe précipiter. Il penſa que malgré l'attention qu'il avoit eue d'opérer ſur de l'argent de départ, il y étoit encore reſté quelques portions d'or. Pour s'en aſſurer, il décanta donc la diſſolution, lava cette poudre noire, & la fit refondre avec le borax. Il obtint alors un métal citrin très-beau, très-malléable ; mais ce qui le ſurprit, c'eſt que ce métal étoit inattaquable par tous les diſſolvans. L'acide nitreux, l'eau régale, l'acide marin, l'acide vitriolique, rien ne pouvoit l'altérer, tandis que tous les métaux ſont attaqués par un ou pluſieurs de ces diſſolvans.

Il s'imagina donc que ce métal n'étoit qu'un alliage d'or & d'argent, en proportion ſingulière, de façon qu'étant l'un par l'autre à l'abri de leurs diſſolvans reſpectifs, ils formoient un compoſé indiſſoluble. Or, pour reconnoître ſi c'étoit là le vrai principe, il n'étoit queſtion que de déranger cette proportion. En conſéquence, il fit refondre une partie de ce métal avec douze parties d'argent ; mais cet argent fondu & refroidi ayant été diſſous dans l'eſprit de nitre, la même quantité de poudre noire ſe précipita de nouveau, & cette poudre remiſe au feu avec le borax, reproduiſit la même quantité de métal indiſſoluble.

Ce Curieux fort étonné, ne penſoit pas alors

que des agens auſſi ſimples que les vapeurs ſulfureuſes & l'eau, avoient pu opérer une telle ſingularité. Il ne réfléchiſſoit pas que quelques portions d'argent, extrêmement diviſées par les vapeurs ſulfureuſes, & condenſées de nouveau, pouvoient former un corps plus compacte, différemment combiné avec le phlogiſtique, & donnant moins d'accès aux acides diſſolvans. Non, cette idée ne le frappa nullement. Au contraire, il eſſaya de former directement au feu divers alliages d'or & d'argent, pour imiter ce produit métallique; mais jamais il n'obtint ni ſa peſanteur ſpécifique, ni ſa qualité indiſſoluble. Enfin, mon cher Nadir, plus tu feras de réflexions, plus tu reconnoîtras l'évidence des principes que je viens de t'expoſer.

En effet, répondit Nadir, vos principes portent un caractère de vérité, qui me frappe & m'élève. Combien de prétendus Savans, plongés dans un cahos d'inepties, ont forgé d'inſipides allégories, de fades énigmes, dont ils ignoroient eux-mêmes le ſujet! Avec quel enthouſiaſme ces fameux Alchimiſtes ou Adeptes ne nous parloient-ils pas d'un mercure particulier qu'ils n'ont jamais connu, & ce mercure étoit, ſelon eux, *le principe univerſel*, *un humide premier né*, *un diſſolvant radical*. Il s'agiſſoit pour l'obtenir, de

ſéparer le pur de l'impur d'un corps, d'en obtenir les élémens dans leur dernier degré de pureté, & enſuite de les réunir; mais comme le pur & l'impur ne ſont que des mots pour exprimer ce qui nous affecte diverſement, & que ce pur & cet impur ſont également des combinaiſons des élémens, après avoir obtenu les élémens purs, ils les rendoient donc impurs, puiſqu'ils les mêlangeoient de nouveau. Non, c'étoit toute autre choſe. Sur des millions, milliards de combinaiſons, réſultantes des diverſes proportions de ces élémens, ils tomboient juſtement ſur une proportion qui formoit, non pas des ſubſtances, telles que nous les préſente la Nature, mais une poudre merveilleuſe, qui convertiſſoit en or pur les plus vils métaux; & cette poudre, devenue fluide, étoit une huile admirable, dans laquelle tous les corps ſe convertiſſoient en leurs premiers principes. Il eſt certain que de pareils raiſonneurs n'avoient pas le ſens commun, car en ſuppoſant que ces Alchimiſtes euſſent pu compoſer un pareil diſſolvant, premièrement, & c'eſt ce qu'on leur a déja obſervé, en quel vaſe ce diſſolvant auroit-il pu être formé?

Secondement, puiſque ce diſſolvant devoit diſſoudre tous les corps, & les réduire en leurs premiers élémens, ces Alchimiſtes auroient donc

obtenu dans leurs vaſes merveilleux, d'abord pour première couche, une terre nullement malléable & plus dure que le diamant, puiſque tel eſt l'état de la terre pure. Pour ſeconde couche de l'eau glacée, car l'eau privée de feu n'eſt certainement pas fluide. Enſuite de l'air, mais de l'air, ſans doute, bien tranquille. Enfin le feu, qui n'eſt autre choſe que la lumière agitée, auroit voltigé dans ce vaſe par-deſſus les autres élémens, ſans ſe mêler avec eux, malgré ſa ſubtilité; & qui donc auroit produit tous ces miracles? Un diſſolvant. Expliquons ce mot. Un compoſé de pluſieurs élémens, & ce compoſé auroit exactement ſéparé les élémens. Ormaſis, ce tableau de l'orgueilleuſe ignorance de pluſieurs Auteurs, préſente actuellement à mes yeux toutes les nuances de leur ineptie.

Je vois donc, mon cher Philoſophe, que le travail de la Nature, dans l'élaboration des métaux, eſt de combiner beaucoup de phlogiſtique avec la terre. Je conçois que cette terre, diviſée par une longue circulation de vapeurs ſulfureuſes, devient plus compacte lorſqu'elle ſe condenſe de nouveau, parce que ſes parties ayant été plus diviſées, ſont plus ſuſceptibles de ſe réunir intimement, & de former des maſſes plus privées d'eau & plus peſantes, telles que ſont les

métaux. Ces vérités ſont d'une ſimplicité qui m'étonne. Mais vous m'avez promis de m'expliquer la formation des pierres précieuſes, voyons à préſent quelle eſt à cet égard la marche de la Nature.

Comment, répondit le Philoſophe, tu ne devine point quelle eſt cette marche? Hé! mon Ami, c'eſt la même qui a formé des métaux. Crois que la Nature ne multiplie point inutilement ſes opérations. Les pierres que l'on nomme précieuſes, à cauſe de leur dureté & de leur éclat, ne ſont qu'une terre diviſée par des vapeurs moins phlogiſtiquées, que celles qui ont formé des métaux, laquelle terre, en ſe condenſant, retient plus d'eau & moins de phlogiſtique que celle des métaux. — Quoi, Ormaſis, voilà donc toute la différence de formation des pierres précieuſes d'avec celle des métaux? — Oui, mon Ami, & ne vois-tu pas en effet que les métaux ſe vitrifient, lorſqu'ils perdent au feu une partie de leur phlogiſtique? — J'en conviens, mais ſi les pierres précieuſes ne différoient des métaux, qu'en raiſon de ce qu'elles contiennent un peu plus d'eau & moins de phlogiſtique, pourquoi ne formeroit-on pas des métaux avec des criſtaux & des pierres précieuſes, en les combinant avec une quantité de phlogiſtique. — Nadir, ce ſeroit peut-être le travail le moins

extravagant, dont tes Alchimiſtes auroient pu s'occuper, mais juge encore quelles ſeroient les difficultés pour réuſſir, puiſque l'Art ne peut pas même rappeller certains métaux vitrifiés à leur premier état métallique. Tu ſais, par exemple, que l'étain expoſé à un feu violent, ſe convertit en verre, & que ce verre ne reproduit plus de l'étain. Au moins ce n'eſt point par des inflammations vives que l'on parviendroit à le régénérer. Ce n'eſt point non plus dans le foyer des volcans que la Nature produit des métaux & des pierres précieuſes. As-tu jamais vu du criſtal dans des pierres ponces? Au contraire, les feux violens & long-tems ſoutenus, détruiroient entiérement les criſtaux & autres pierres précieuſes, de même que tu vois les criſtaux de tes verreries, qui d'abord ont acquis une certaine dureté par le feu, & qui, expoſés de nouveau à un feu plus actif & plus long-tems ſoutenu, perdent enfin leur tranſparence, ſe diviſent & s'évaporent en partie. N'imagine donc pas que l'on puiſſe jamais former des pierres précieuſes ou des métaux aux foyers de tes meilleurs miroirs. Je viens, mon Ami, de t'expoſer quel eſt le travail paiſible de la Nature dans cette formation. Sois certain qu'il n'y en eut jamais d'autre.

Tout ce que vous me dites, mon cher Or-

masis, est de la plus grande évidence; mais vous l'avouerai-je, cela est si simple, si simple, que j'hésite à le croire. Me voici dans la position de ces gens qui, après avoir raisonné à perte de vue sur un tour de gibecière, croient à peine que la manipulation qu'on leur indique est le principe du prestige. Je fais actuellement des réflexions sur les moyens de perfectionner les métaux. En suivant vos principes, je vois donc qu'au lieu de torréfier le minéral au sortir de la mine, il faudroit au contraire l'exposer à une nouvelle circulation de vapeurs sulfureuses, & ensuite condenser ces vapeurs avec de l'eau. Quoi donc, ce travail simple suffiroit-il pour qu'il se formât dans ce minéral une plus grande quantité de métal parfait? — Nadir, en t'exposant fidèlement mes observations sur le travail de la Nature, je n'ai point prétendu, pour assertion de mes principes, te donner le moyen d'imiter toutes ses productions. Hé! mon Ami, serois-tu plus heureux d'obtenir tout-à-coup ce pouvoir? Il ne te resteroit rien à desirer. Travaille, mon cher Nadir, écarte peu à peu le voile qui te cachoit de grandes vérités. Chaque partie que tu découvriras, te procurera de nouvelles délices, & ne sais-tu pas que pour l'espèce humaine la gradation du plaisir est la véritable jouissance.

CHAPITRE XXV.

L'œil s'habitue aux plus beaux ſpectacles. On eſt d'abord tranſporté. L'admiration ſuccède. Enſuite on regarde ſans émotion. Enfin l'on s'ennuie. Il n'en eſt pas de même des raiſonnemens inſtructifs. Ils font ſur l'eſprit des impreſſions plus conſtantes. Nadir rêve en ſilence. Il ne s'occupe preſque plus des richeſſes qui l'environnent, mais les explications du Philoſophe élèvent ſon ame. Cependant il lui reſte encore des objections à faire. Je conçois, dit-il, l'action des vapeurs ſulfureuſes pour la formation des métaux; mais, ſi ces principes ſont invariables, pourquoi exiſte-t-il des mines de ſoufre où l'on ne trouve pas un atôme de métal? — Souviens-toi, répondit le Philoſophe, ſouviens-toi donc que la formation des métaux dépend d'une diviſion conſidérable, & de la grande circulation des vapeurs ſulfureuſes. Or, dans des terreins moins échauffés, où les vapeurs ſulfureuſes ſont condenſées preſqu'auſſi-tôt après leur formation, on ne doit donc trouver que du ſoufre & point de métaux. Il eſt d'ailleurs une vérité adoptée & démontrée par quelques-uns de tes Savans, c'eſt qu'il n'y a point

de ſoufre, point d'acide vitriolique, dont la baſe ne ſoit elle-même une terre métallique.

Préſentement, mon Ami, tu vas concevoir d'où provient la tranſmutation continuelle des terres & des pierres. Il eſt à cet égard une obſervation frappante. N'as-tu pas vu, en certains endroits, que l'eau qui coule ſur les pierres les détruit inſenſiblement? Cette eau courante tient donc en diſſolution les parties terreuſes qu'elle a diviſées. Plus elle eſt condenſée, plus elle retient longrems en diſſolution ces parties terreuſes. Lorſque cette même eau parcourt des terreins plus échauffés, elle devient plus raréfiée, plus légère; alors elle laiſſe précipiter les terres qu'elle a diviſées, & ces terres précipitées forment tantôt des maſſes de même nature, & tantôt d'une nature différente, ſuivant le degré de diviſion qu'elles ont éprouvé, & la quantité de parties d'eau engagées dans leurs interſtices. Voilà le véritable principe de la tranſmutation des terres & des pierres. Ce principe eſt encore celui de toutes les pétrifications de végétaux ou animaux. En effet, ces dernières ſubſtances ſont des cribles qui ſe dilatent dans un terrein un peu échauffé, & que certaines eaux chargées de matière terreuſe peuvent pénétrer avec facilité. Ces mêmes eaux, devenues encore plus raréfiées dans ces petits tubes capillaires,

y dépoſent les matières terreuſes qui ſe raſſemblent, & forment des pierres d'autant plus dures, qu'elles étoient plus diviſées. Tu vois donc combien cette pétrification eſt réelle. Tu vois en même-tems combien ces grands mots de *ſucs lapidifiques* étoient mal imaginés, pour exprimer un effet ſi ſimple & ſi ſenſible.

Fort bien, reprit Nadir, je vois que les corps minéraux, végétaux & animaux, ſe tranſmuent l'un dans l'autre : je penſois cependant que la terre calcaire qui réſulte de la décompoſition des animaux, ne changeoit pas de nature. — En ce cas, répondit le Philoſophe, tout le globe ſeroit une terre calcaire. En effet, calcule le poids de la terre, relativement au poids d'un globe de terre d'un pied de diamètre ; obſerve en même-tems quel eſt à-peu-près le poids de tous les animaux qui ont couvert la terre depuis des milliers d'années. D'après cette comparaiſon de poids, je te défierois de me préſenter une once de terre qui ne fût pas de la terre calcaire.

Permettez, repliqua vivement Nadir, permettez-moi de vous obſerver, que les animaux ne contiennent pas autant de terre que vous le préſumez. La preuve, c'eſt que les terreins dans leſquels on dépoſe journellement des corps privés

de la vie, ne paroiſſent pas augmenter de hauteur après un nombre d'années. — Mon Ami, cette obſervation ne ſignifie rien. Examine donc les choſes plus en grand. Réfléchis que la terre formatrice des animaux eſt d'une volatilité ſingulière, eu égard à la quantité de phlogiſtique qu'elle contient. Conſidère que toutes les parties charnuës animales, dont la baſe eſt une terre extrêmement phlogiſtiquée, communiquent auſſi du phlogiſtique aux terres qui les couvrent, & font encore volatiliſer une partie de cette terre; & l'évaporation de cette terre volatiliſée, peut égaler en quantité celle des oſſemens qui eſt plus fixe. Voilà donc pourquoi, dans l'eſpace de pluſieurs années, on n'apperçoit ſur ces terreins ni élévation, ni diminution ſenſibles. Il réſulte encore que cette terre animale, volatiliſée eſt élevée dans l'atmoſphère, qu'elle s'y trouve enſuite condenſée par le froid à une hauteur plus ou moins grande, & que relativement aux courans d'air, elle tombe ſouvent à plus de mille lieues de ſon point de départ ſur d'autres terreins, où elle ſert de nouveau à l'accroiſſement d'autres animaux, ou végétaux ou minéraux. Nous ne répéterons point à cet égard ce que nous avons dit. Qu'il te ſuffiſe d'être aſſuré que tous les compoſés changent de nature. Ce Chymiſte, par exemple, qui avoit l'amour-

l'amour-propre, de croire que les ſels étoient indécompoſables, parce qu'il n'avoit pu réuſſir à en décompoſer un ſeul, fut très-étonné de voir un autre Chymiſte réduire en terre pure une maſſe de ſel alkali. Mon Ami, aucun corps n'eſt immuable. L'or & les pierres précieuſes ne ſont pas exceptés de cette loi, quoiqu'ils ſoient, à la vérité, pluſieurs ſiècles à ſubir des changemens ſenſibles. Enfin le mouvement change les formes conſtituantes des corps. Les formes changent les peſanteurs, & les peſanteurs changent le mouvement. Telle eſt la chaîne circulaire dans laquelle la Nature balote ſans ceſſe tous les êtres matériels. Si les combinaiſons des vingt-quatre lettres de l'alphabet ont paru innombrables à tes calculateurs, juge combien la diverſité immenſe des formes & les différens degrés de mouvement, peuvent former de combinaiſons dans les proportions des élémens, dont les divers degrés ſont eux-mêmes inappréciables au calcul.

CHAPITRE XXVI.

TOUT-A-COUP Nadir ſe lève avec vivacité. Mon cher Philoſophe, vous me rendez coupable d'ingratitude. Vous me faites tant de plaiſir ; vous m'occupez à tel point, que j'oublie entiérement l'objet qui vous intéreſſe. Mon devoir eſt de vous en faire ſouvenir. Ce métal électrique, ce funeſte métal, dont je ſuis bien éloigné de ſouhaiter la découverte, j'ai promis de le chercher avec vous. Dites-moi, je vous prie, ſous quelle forme il exiſte dans votre planète? Avançons, pénétrons dans ces crevaſſes qui ne ſont pas éloignées de nous. Vous me verrez m'expoſer volontiers aux plus grands dangers. Cependant vous êtes devenu un être eſſentiel pour moi. Si je vous perds, je gémirai, je ſerai malheureux. N'importe, je dois ſacrifier mon bonheur à la reconnoiſſance. — Mon cher Nadir, mon digne Ami, ce trait généreux augmenteroit mon attachement pour toi, ſi mon cœur pouvoit recevoir de nouveaux ſentimens.... Mais, il eſt rempli. Reſtons encore ici un moment ; viens, continua-t-il, en lui tendant la main, viens te raſſeoir. Te voilà au point où je déſirois, te voilà

devenu curieux des plus belles connoiſſances de la Nature; il eſt tems que je te détrompe ſur mon origine. Mon Ami, l'Hiſtoire que je t'ai racontée eſt entièrement fabuleuſe. J'ai voulu captiver ton attention par des merveilles : je t'ai inſpiré beaucoup de curioſité. C'étoit le moyen le plus ſûr pour te donner du goût, pour adoucir en même-tems l'âpreté des diſſertations les plus abſtraites. Tel a été mon unique but. Apprends qui je ſuis. — Mon cher Philoſophe, interrompit vivement Nadir. Vous me raviſſez.... Quoi... vous reſterez donc toujours avec moi, ô ! mon Ami, nous ſerons tous heureux. Que je vous pardonne de bon cœur cette ſupercherie. — Mon cher Nadir, ma véritable origine ne ſera peut-être pas moins intéreſſante pour toi. Écoute.

HISTOIRE D'ORMASIS.

Mon véritable nom eſt *Zirmen*, celui d'Ormaſis me fut donné par de bons & honnêtes Sauvages : je le conſerve par reconnoiſſance. Je ſuis né dans Aden. Cette Ville, comme tu le ſais, fut toujours la plus floriſſante de l'Arabie heureuſe. Les Arts & les Sciences y étoient en conſidération. Mon pere, grand Philoſophe, s'y étoit acquis, à juſte titre, une haute réputation. Il auroit pu l'étendre fort au loin, mais il ne voulut jamais écrire, ce qui fut cauſe qu'on l'oublia bientôt après ſa mort. *Geber*, ce fameux Chymiſte, du Royaume de Fez, & d'autres Chymiſtes du même Pays, étoient venus pluſieurs fois viſiter mon pere, & s'inſtruire, car il poſſédoit des connoiſſances ſublimes en tout genre, & ſur-tout dans la Médecine. Phyſicien éclairé, Chymiſte profond & plein de confiance en ſes idées, ſes cures étoient innombrables. Il faut tout dire. Mon pere étoit fort riche. L'envie de faire fortune n'avoit jamais reſtreint ſon génie, & il n'entreprit de conſerver la vie à ſes compatriotes, qu'après s'être bien aſſuré qu'il ne leur cauſeroit jamais la mort.

Auſſi-tôt que mon pere ſe mêla de guérir des malades, on fut très-étonné de ſes traitemens. Souvent il alloit voir des ſujets que l'on croyoit moribonds. Il n'ordonnoit que de l'eau diſtillée & du repos. On ſe regardoit avec ſurpriſe, & ſi ſon déſintéreſſement ne l'avoit pas mis à l'abri de tous reproches, on l'auroit accuſé de voler l'argent. Cependant ces prétendus moribonds recouvroient la ſanté, & malheur à ceux pour qui l'on exigeoit de quelques autres Docteurs des remèdes plus compliqués. Quelquefois au contraire il ordonnoit des remèdes violens à des ſujets attaqués en apparence d'une légère indiſpoſition ; mais enfin il parvint à une méthode de guérir, auſſi ingénieuſe que ſecourable pour l'humanité. Je vais t'en faire part.

Ce grand homme m'accoutumoit à penſer de bonne heure. Quelques talens agréables qu'il me faiſoit acquérir, ne devoient ſervir, diſoit-il, qu'à me délaſſer de l'étude, pour m'y livrer enſuite avec plus de courage. Enfin, j'avois paſſé l'âge de l'adoleſcence. Il m'expliquoit ſes opérations, & ne me faiſoit myſtère d'aucuns de ſes ſecrets. (Plût à Dieu qu'il eût mis plus de bornes à cette confiance.) J'étois donc un jour avec lui dans ſon cabinet : Zirmen, me dit-il, tandis que tous nos Docteurs s'empreſſent à gliſſer un

poiſon dans le ſang des hommes les mieux portans, eſſayons au contraire d'inoculer l'antidote des poiſons, & de détruire le germe des maladies. Différens ſucs balſamiques de nos plantes, portés directement dans la veine, agiront ſur le ſang avec bien plus d'efficacité, que des remèdes altérés par des digeſtions pénibles, qui ne font ſouvent qu'augmenter le mal. Nous allons faire quelques expériences. En effet, mon père atteignit une quantité d'extraits de plantes en liqueur, & numérotés ſelon les degrés de fermentation qu'elles avoient ſubi. Il fit venir du ſang nouvellement tiré d'un animal. Pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs, Mon fils, me dit-il, ſais-tu pourquoi le repos eſt néceſſaire à tous les animaux? En voici la raiſon. Plus l'homme fait d'exercice, plus ſon ſang ſe raréfie par la chaleur. Alors ce ſang qui ſe raréfie augmente néceſſairement de volume. Il occaſionne donc une preſſion ſur le genre nerveux, & gêne enfin les mouvemens. Tel eſt le principe phyſique de ce qu'on appelle la fatigue. Telle eſt la cauſe qui oblige néceſſairement les hommes à prendre du repos, afin que leur ſang ſe condenſe de nouveau, & ne foule plus le genre nerveux. Paſſons actuellement au principe des maladies. Je t'ai démontré que toutes les eſpèces y ont des rapports. C'eſt toujours

le ſang qui devient vicieux. Suppoſons un homme qui ſe livre aux excès de la table. Il y a dans ſon eſtomac une preſſion conſidérable, alors une lymphe groſſière paſſe plus facilement au travers des pores, elle ſe mêle avec le ſang, & dérange la circulation. Cette lymphe eſt plus ou moins acide ou alkaline, plus ou moins phlogiſtiquée, ce qui occaſionne auſſi divers accidens. Alors la diète & l'eau ne ſont plus ſuffiſantes pour guérir un tel malade. Mais les remèdes connus juſqu'ici ne ſont quelquefois pas aſſez prompts. Il faut donc, mon cher fils, attaquer directement le ſang. Si par les pores qui ſervent à la tranſpiration, les hommes les mieux conſtitués pompent des vapeurs contagieuſes, qui leur donnent des principes de mort, pourquoi en leur inoculant des remèdes ſalutaires, ne leur conſerverions-nous pas la vie? N'eſt-il pas démontré que la ſeule application de certaines plantes opère des guériſons conſtantes. Par exemple, un ſujet tourmenté de la fièvre la plus opiniâtre & la plus invétérée, n'eſt-il pas guéri en peu de jours, lorſqu'on lui applique ſur les poignets, à l'endroit où bat l'artère, la plante nommée *cariofilata*, pilée avec une pincée de ſel marin? Cette guériſon n'eſt-elle pas radicale, puiſqu'il n'en réſulte jamais d'accidens, & n'eſt-il pas évident que ce remède

attaque en effet le principe de la maladie ? Or, que ne devons-nous pas eſpérer en inoculant des extraits ſubtils, propres à entretenir dans nos liqueurs une fluidité toujours égale, & capables peut-être d'empêcher les dépôts qui ſe forment dans nos articulations, & qui arrêtent peu à peu nos mouvemens, en nous conduiſant à la caducité.

Au même inſtant mon pere commença ſes expériences. On lui avoit apporté du ſang dans un vaſe de verre à double fond. Ce double fond ne ſervoit qu'à contenir de l'eau chaude & entretenir la chaleur. Je vis bientôt des choſes auſſi ſurprenantes qu'inſtructives. — Tantôt par des principes muqueux & alkalins, il vicioit ce ſang, au point d'être très-épais & preſque noir. Tout-à-coup une goutte d'un extrait de plante rendoit à ce ſang ſa fluidité. Tantôt il le faiſoit devenir entièrement jaune, diviſé par couches, & pour ainſi dire, décompoſé. Tout-à-coup une autre goutte jettée ſur ce ſang, s'étendoit aſſez vivement dans la maſſe, mêlangeoit de nouveau ces diviſions & reſtituoit la couleur. Je le vis enſuite poſer du ſang ſous une cloche de verre, & le combiner avec des émanations phlogiſtiquées ; puis arrêter ſur-le-champ l'agitation, le gonflement que ce liquide avoit éprouvé. Ce qui

m'étonnoit, c'étoit de voir qu'il reſtituoit toujours au ſang ſon état naturel, ſans y cauſer la moindre efferveſcence. Je lui fis part de ma ſurpriſe. Mon Ami, me dit-il, tu vois que je n'emploie pas ici des acides & des alkalis ſimples. Leur effet direct ſeroit trop actif. Il faut qu'ils ſoient enchaînés dans des principes huileux ou mucilagineux, & c'eſt ce que la Nature nous offre dans diverſes plantes, dont il faut non-ſeulement connoître les principes, mais encore les changemens que ces principes éprouvent à l'air lorſqu'on les extrait. Je te montrerai cependant en quelles proportions on peut ajouter les acides minéraux dans ces différens extraits. Préſentement, continua-t-il, tu dois concevoir qu'un ſang échauffé eſt un ſang raréfié, & qu'un ſang rafraîchi eſt néceſſairement condenſé. Voici, à cet égard, une liqueur, dont la propriété va te paroître ſingulière. Tu vas voir à quel point on peut rafraîchir & condenſer le ſang.

En effet, mon père en verſa une goutte ſur une quantité de ſang qui étoit dans ſon état naturel, & dans lequel il avoit plongé un thermomètre. Je vis, avec ſurpriſe, ce ſang diminuer conſidérablement de volume, & en même-tems le thermomètre deſcendre de huit degrés. Enfin, ce ſang ſe figea avec égalité dans toute ſa maſſe.

Ce n'eſt pas tout, me dit mon pere, tu vas voir quelle eſt la ſubtilité de cette liqueur ſur la circulation d'un animal vivant. Il fut chercher un oiſeau, & ayant imprégné une éguille de cette liqueur, il l'en piqua légèrement. Auſſi-tôt l'oiſeau s'endormit. Bientôt il ceſſa d'exiſter, ſans donner aucuns ſymptômes de douleur. J'ouvris promptement ce petit animal. Je lui trouvai le ſang coagulé & preſque froid. Surpris de cet effet, effet bien autrement actif que celui de l'opium non fermenté, je demandai à mon pere quel étoit le remède pour une telle piqûre. Il en eſt un, me dit-il, & il réuſſit toujours lorſqu'on l'adminiſtre à tems. C'eſt le vinaigre concentré; mais pour éviter tous accidens, paſſons promptement au feu cette éguille empoiſonnée, afin qu'elle perde ſa funeſte vertu. Je ne ſais, mon cher Nadir, quelle fatale curioſité me fit demander avec inſtance d'où provenoit cette liqueur prodigieuſe qui empoiſonnoit un fer avec tant de ſubtilité. Mon pere, ayant toujours en vue mon inſtruction & les démonſtrations théoriques, céda donc à mon empreſſement. Il m'apprit que c'étoit un mêlange de fiel de bœuf, avec le ſuc d'une plante aſſez commune dans nos Pays : il m'indiqua en même-tems les proportions néceſſaires. Ma curioſité ſatisfaite à cet égard, s'étendit

enfin ſur d'autres objets. Je ne doutai pas, d'après tout ce que j'avois vu, que mon père ne parvint à inoculer des remèdes ſalutaires dans les circonſtances les plus dangereuſes.

L'occaſion ſe préſenta. On vint le prier de viſiter un malade, que deux Médecins déſeſpéroient de guérir. Mon père qui ſe faiſoit un devoir d'entreprendre la guériſon d'un homme, en tel état qu'il fût, me propoſe de venir avec lui, & de nous charger de nos remèdes nouveaux. Il prend, ſelon ſon uſage, un petit aréomètre gradué, garni d'un thermomètre. Il prend auſſi un tube de verre fermé par un bout, & dans lequel l'aréomètre entroit aiſément. Nous ne perdons pas un inſtant. Il étoit queſtion de la vie d'un homme; nous marchons avec vîteſſe. Nous arrivons. Il étoit tems. Nous vîmes d'abord une femme aimable qui nous parut accablée de douleur, & qu'on éloignoit de l'appartement du malade, pour lui éviter le ſpectacle funeſte de ſon Ami, expirant. Elle tendit les bras vers mon pere. Hélas! lui dit-elle, homme auſſi reſpectable que ſavant, je crains bien que vos ſoins.... Elle ne put en dire davantage. Mon pere, pour toute réponſe, accourut promptement vers le malade. Il étoit agoniſant. Les deux Docteurs étoient préſens. Monſieur, dirent-ils, il n'y a plus de

reſſources. En ce cas, répondit mon père, eſſayons un nouveau traitement. Auſſi-tôt, tandis que les Docteurs lui expliquoient les principaux accidens de cette maladie, il ouvre la veine du mourant, & parvient à tirer dans ſon tube de verre environ une demi-once de ſang. Que faites-vous, dirent les Docteurs, c'eſt une éruption qui ne peut avoir lieu, il faudroit pouſſer du centre à la circonférence; & vous au contraire vous allez rafraîchir par une ſaignée. Ah! Monſieur, quelle bévue! — Un moment, Meſſieurs. Je ne prétends pas qu'ici la ſaignée ſoit un remède. Et en parlant avec eux, il avoit déja trempé l'aréomètre dans le ſang qui étoit dans le tube. Il avoit auſſi expoſé aux vapeurs de ce ſang & à la tranſpiration du malade, des morceaux d'étoffe teinte d'une couleur légère, dont les changemens lui indiquoient les degrés d'alkaleſcence ou d'acidité. Enfin, après avoir mûrement obſervé les réſultats, quoique avec promptitude, il choiſit une des petites bouteilles que nous avions apportées; il trempe un peu de charpie dans la liqueur qu'elle contenoit. Il rouvre un peu la veine du malade; & il applique cette charpie avec une compreſſe.

Les Docteurs qui ne s'attendoient pas à cette opération, gardoient alors le plus profond ſilence.

Mon pere qui obſervoit continuellement le pouls du malade, s'apperçut qu'il devenoit moins intermittent. Mon fils, me dit-il, vas chercher cette femme qui nous a émus par ſon affliction. Dis-lui qu'elle ne perde pas l'eſpoir, & qu'elle revienne ici : je veux lui procurer un ſpectacle intéreſſant. Juge, mon cher Nadir, combien cette commiſſion étoit flatteuſe pour moi. Je ſortis avec un tranſport de plaiſir. Une Eſclave me conduiſoit ; elle couroit, & je trouvois qu'elle n'alloit pas aſſez vîte. Je parvins dans le ſallon où étoit cette femme : je la trouvai évanouie. On s'occupoit à la faire revenir. Mais, qu'apperçois-je auprès d'elle. Une jeune fille, une fille charmante, qui prodiguoit à ſa mere les ſoins les plus empreſſés. Elle la carreſſoit. Elle l'appelloit par les noms les plus tendres. Cette voix étoit ſi agréable, ſi touchante.... Mon cher Nadir, je ne puis t'exprimer quelle commotion je reſſentis en voyant cette jeune beauté en pleurs. Il eſt dans la vie certains coups de la Nature que l'on n'éprouve qu'une fois. L'accident de ſa mere étoit peu de choſe. J'ouvris promptement un flacon plein d'æther, que je portois toujours ſur moi. Tu ſais qu'il n'eſt aucun remède qui agiſſe avec autant de vîteſſe & de ſuccès ſur le fluide nerveux. Je lui en fis avaler :

à l'inſtant elle reprit ſes ſens. Venez, Madame, lui dis-je, avec vivacité, mon pere ſe flatte, & il ne ſe flatte jamais en vain. Il m'a envoyé vers vous. Le malade, qui eſt ſans doute votre époux, n'eſt point dans un état déſeſpéré. — Ah! ſe peut-il, s'écria-t-elle, ah! Monſieur, quelles obligations!.... Comment pourrai-je ſuffire à la reconnoiſſance.... Ma chere fille, ma tendre Azéma, viens voir ton pere. La jeune Azéma revenue de la première ſurpriſe que je lui avois cauſée, embraſſoit ſa mere, & la ſuivoit.

Que vîmes-nous d'abord en approchant de l'appartement du malade? Les Docteurs aux genoux de mon pere. Vous me rendez confus, leur diſoit-il, ces vives inſtances de votre part décèlent chez vous le plus grand zèle pour l'humanité, & vous élèvent à mes yeux. Combien de vos pareils attribueroient au haſard ce que je viens de faire, relevez-vous donc, Meſſieurs; je vous jure que dans peu de tems je vous mettrai entièrement au fait de cette méthode curative. A peine eus-je entendu ces dernières paroles. Être charmant, m'écriai-je, en prenant la main d'Azéma, votre pere eſt entièrement guéri. La divine Azéma m'écoute avec ſaiſiſſement. Elle ne peut me répondre. Le plaiſir l'en empêche. Elle

me ſerre la main.... Elle me regarde... Dieux! quel regard!.... Mon exiſtence me parut trop foible pour les ſentimens que j'éprouvai. Oui, je déſirois que la Divinité multipliât mon être.

Enfin nous avançâmes au lit du malade. Il dormoit d'un ſommeil tranquille: ſon épouſe, ſa chère Zélis, le contemploit avec des larmes de joie. Elle jouiſſoit, comme l'avoit annoncé mon père, d'un ſpectacle vraiment intéreſſant. Le viſage de Cador (c'étoit le nom du malade) annonçoit déja toute la fraîcheur de la ſanté. Mon pere me regardoit en ſilence. Il me témoignoit ſa joie, il jouiſſoit auſſi de la mienne, mais il ne ſavoit pas encore combien j'étois enivré. Je poſſédois un ſentiment délicieux que je n'avois pas encore connu. Il porta cependant les yeux ſur la jeune beauté qui étoit préſente, il nous examina, & bientôt il ſoupçonna de l'amour dans mes regards.

Tout-à-coup Zélis s'avança vers lui. Homme divin, dit-elle, par quelles marques pourrois-je vous témoigner tout ce que je vous dois. Votre généroſité trop délicate empêche ſouvent qu'on ne reclame vos bontés. L'on craint d'en abuſer. C'eſt ce qui m'a mis dans le cas de n'oſer m'adreſſer à vous qu'à la dernière extrémité. Mon pere répondit à Zélis par des reproches obligeans.

Peut-être, lui dit-il, ſerez-vous dans le cas de me rendre ſervice pour un de mes Amis. En même-tems il me jetta un coup-d'œil malin. Je rougis. Il me devina. Cette converſation auroit peut-être embarraſſé Azéma, & mon père lui-même, que Zélis preſſoit de s'expliquer, mais elle fut interrompue par une ſcène non moins agréable.

Cador ouvre les yeux, & regarde d'un air étonné Zélis qui s'avançoit vers lui. Quoi, ma chère Zélis, te voilà!... Tu m'as donc ſuivi dans ces demeures paiſibles, où..... Mais que vois-je! Mon Azéma..... Ces Meſſieurs. Me voici donc encore..... J'exiſte..... Et je ne ſouffre plus. Dis-moi, Zélis, dis-moi, à quel Ange tutélaire dois-je ce changement? Auſſi-tôt mon pere lui eſt montré par Zélis. Il le reconnoît. Vous êtes, lui dit-il, mon ſecond Créateur..... Souffrez. Il prend une des mains de mon père; il la ſerre dans les ſiennes. Quel tableau, mon cher Nadir, quel tableau de l'humanité attendrie! Mon père embraſſe Cador. Ils éprouvent l'un & l'autre l'enthouſiaſme du bienfait. Cador à chaque mouvement ſent ſes forces renaître; il les emploie à exprimer ce qu'il doit à ſon libérateur. Nous avions tous les larmes aux yeux, c'étoit les larmes du ſentiment. Je m'avançai plus

proche

proche de lui. Quel eſt, demanda-t-il à mon pere, d'une voix un peu plus aſſurée, quel eſt ce jeune homme qui me paroît s'intéreſſer à mon ſort? — C'eſt mon fils. — Ah! le digne jeune homme: il a déja les vertus de ſon pere. Je deſire qu'il ſoit toujours heureux. Peut-il manquer de l'être! Mon plus grand bonheur, lui répondis-je, eſt de voir le changement que vous venez d'éprouver, la joie de Zélis, celle d'Azéma. — Bon jeune homme, ſi je puis jamais reconnoître.... Mon pere l'interrompit, pour lui ordonner de prendre quelque nourriture: il la lui prépara lui-même. Les Docteurs ſe retirèrent fort ſatisfaits de la promeſſe que leur renouvella mon pere. Enfin nous reſtâmes plus de quatre heures avec notre convaleſcent, & nous ne ſortîmes qu'avec promeſſe de revenir le lendemain de bonne heure. J'éprouvai à cette ſéparation momentanée, combien mon cœur étoit engagé.

CHAPITRE XXVII.

TU préſumes bien, mon cher Nadir, avec quelle vivacité je complimentai mon pere. Je ne tardai pas à lui ouvrir entièrement mon cœur. Il connoiſſoit ma paſſion. Mais ! que j'avois de plaiſir à lui en parler, à lui raconter les détails qu'il ignoroit, la ſituation d'Azéma auprès de ſa mere évanouie, ſes ſoins empreſſés, ſa tendreſſe, cette éloquence de l'ame peinte ſur ſa figure, ce raviſſement lorſque je lui appris la guériſon de ſon pere. Mon Ami, me dit-il, avec tranſport, cet amour filial décèle toujours un caractère heureux, & chez la belle Azéma il annonce le bonheur qu'elle doit procurer à un époux. Sois heureux. Je t'approuve. Embraſſe-moi. Demain je fais les demandes.

Mon pere n'avoit d'autres enfans que moi, & une ſœur, avec laquelle j'étois lié de la plus étroite amitié. Je fus promptement lui détailler mon avanture, & lui confier ma paſſion ; elle y prit la part la plus ſincère, & curieuſe de voir Azéma, il fallut que mon pere lui promît qu'elle viendroit avec nous le lendemain.

Ma paſſion naiſſante étoit trop vive, pour que

je m'appliquaſſe alors ſérieuſement à d'autres objets. Azéma occupoit toutes mes facultés. Enfin l'Aurore parut. Mon pere cédant à mon empreſſement, accéléra l'inſtant de notre viſite. Nous arrivons chez Cador. Pouvois-je eſpérer un coup-d'œil plus intéreſſant. Il ſe promenoit. Zélis & Azéma étoient à ſes côtés. Il accourt, oui, Cador accourt vers mon pere, car il jouiſſoit déja de ſes forces. Il ne ſait comment exprimer ſa reconnoiſſance. Mon cher Cador, lui dit mon pere, je viens propoſer à la charmante Azéma une bien bonne Amie; c'eſt Zirphile, c'eſt ma fille; elle eſt digne de ſon amitié. Déja les ames de ces jeunes perſonnes avoient volé l'une vers l'autre. Elles s'embraſsèrent avec un empreſſement égal, & ce baiſer expreſſif fut le ſignal d'une union qui ne fut jamais troublée.

Tandis que je félicitois ma ſœur ſur la découverte d'une telle Amie. Je ſurpris les yeux d'Azéma fixés ſur moi, & j'y crus voir beaucoup d'intérêt. J'étois au comble du plaiſir. Cependant j'écoutois mon pere. Il avoit tiré un peu à l'écart Zélis & Cador. J'entendois quelques mots. Jugez, diſoit Zélis, jugez du plaiſir que vous nous faites. Vous réaliſez des projets dont nous nous occupions avant que vous arrivaſſiez. Oui, répondit mon pere, mais j'ignorois la fortune que

Cador deſtinoit à ſa fille. Je vous l'avoue, j'aurois peut-être été moins empreſſé.... En vérité, interrompit Cador, eſt-ce vous, mon cher libérateur, que l'on pourroit jamais ſoupçonner de.... Je n'entendis plus rien, parce que je ſuivois Azéma & ma ſœur, qui, en converſant, s'éloignoient de plus en plus. Je jugeai que mes affaires étoient en bon train. Peu de tems après on nous appella. Zélis fit à voix baſſe quelques queſtions à ſa fille. Azéma répondit aſſez haut pour être entendue. Ma mere, lui dit-elle, depuis ma plus tendre enfance j'ai toujours connu l'étendue de vos bontés. Vous me laiſſez ma liberté. Vous m'aſſurez que dans le cas où quelque répugnance m'éloigneroit, ah ciel! De quel objet? Du fils de notre libérateur. De lui, ma mere..... Ah! pour vous prouver combien je ſuis éloignée d'être auſſi injuſte, jouiſſez de toute ma confiance. Je ne crains pas aujourd'hui de vous faire un aveu. Dès l'inſtant même où ce jeune homme aimable, entré dans votre appartement, vous rendit l'uſage des ſens, je ne ſais pourquoi je fus enchantée de lui avoir des obligations: je pouvois à peine les lui exprimer. Chacune de ſes paroles portoit dans mon ame des ſenſations ſi nouvelles..... Enfin, que vous dirai-je; il ne ſortira jamais de mon cœur. Azéma

s'apperçut qu'elle avoit pu être entendue. Elle rougit. *Zirmen*, s'écria ſur le champ mon pere, embraſſe ton épouſe. Juge, mon Ami, avec quelle vivacité, avec quelles délices j'avançai vers la belle Azéma. Mais elle échappe de mes bras, & court elle-même embraſſer mon pere. C'eſt à préſent, lui dit-elle, homme bienfaiſant, que je peux vous témoigner librement toute ma reconnoiſſance. Je vous dois les jours de mon pere : partagez avec lui, non-ſeulement ce nom qui m'eſt ſi cher, mais les ſentimens de mon attachement le plus tendre. Je ne puis t'exprimer, mon cher Nadir, quelle fut la ſurpriſe agréable, ou plutôt le ſaiſiſſement de mon pere. Ce Savant, ce grand Philoſophe, qui, depuis quinze ans, occupé uniquement de ſes travaux, ne ſe croyoit plus ſuſceptible d'être affecté de ce qu'il nommoit des petites ſituations, Azéma, la jeune Azéma lui fait verſer des larmes de tendreſſe. Enfin, tous mes vœux furent remplis.

Plus je vivois avec Azéma, plus mes ſentimens étoient réfléchis, plus ils devenoient délicieux. Cette femme charmante étoit créée pour mon bonheur; mais en eſt-il qui ſoit durable ? Un accident affreux interrompit bientôt nos plaiſirs.

A peine les fêtes charmantes que mon pere

& le riche Cador s'étoient empreſſés de nous donner, étoient-elles finies; à peine un mois de plaiſirs étoit-il évanoui comme un ſonge, que nous éprouvâmes la douleur la plus vive. Mon reſpectable pere, Ami d'un Chymiſte, grand travailleur, fut invité de venir voir une volatiliſation d'or, par un procédé ſingulier. C'étoit malheureuſement une de ces invitations agréables pour mon pere, & auxquelles il ne pouvoit réſiſter. Il ſe rendit donc chez ſon Ami. Il y avoit quelques autres Curieux qui s'y trouvèrent auſſi. Le Chymiſte jetta dans ſa cornue deux onces de poudre d'or préparée ſur huit onces d'alkali volatil ſulfureux. C'étoit par ce mêlange, diſoit-il, qu'il avoit obtenu une huile pourpre, dont les effets ſur les métaux avoient paru ſurprenans. La cornue ayant été recouverte d'un dôme de pierre, il mit le feu dans le fourneau. Mon pere curieux, ainſi que trois autres perſonnes, de voir la ſortie des premières vapeurs qui alloient paſſer dans le récipient, étoit fort proche du fourneau, & n'avoit aucune défiance. Hélas! pouvoit-il prévoir que ſon malheureux Ami, qui fut également victime de ſon erreur, avoit pris un paquet pour autre, & avoit mis dans la cornue, au lieu de ſon or préparé par l'eau de chaux, un précipité d'or

ammoniacal, c'eſt-à-dire, un or fulminant. Peu à peu le mêlange s'échauffe. Tout-à-coup une exploſion plus terrible que celle de la foudre.... C'eſt aſſez t'en dire. Un ſeul des Aſſiſtans qui étoit au coin du laboratoire, fut un peu moins maltraité, en ce qu'il ne mourut que quatre heures après cet accident, ce fut de lui qu'on en apprit l'origine. On trouva auſſi dans le laboratoire une partie de cet or fulminant qui étoit encore en nature.

Il eſt inutile que je t'expoſe quelles furent les ſuites cruelles de cette ſcène tragique. Nos douleurs, nos gémiſſemens. Enfin, nous abandonnâmes la maiſon de mon pere, pour nous retirer chez Cador. Ma femme & ma ſœur étoient devenues des Amies inſéparables. Chacun de nous étoit dans l'affliction, chacun de nous cherchoit à renfermer ſa douleur, & à diſtraire les autres. Tu connois quels ſont mes principes ſur l'ame; c'étoit ceux de mon pere. Je les communiquai à notre ſociété. Elle les adopta. Le ſort d'un homme qui a ceſſé d'exiſter, ne nous parut plus ſi funeſte. Nous eûmes ſur ce point des réflexions, des converſations auſſi étendues qu'intéreſſantes. Ma chère Azéma devenue plus inſtruite, ajoutoit à cette philoſophie des réflexions ſublimes. Je devins moi-même ſon

admirateur. Enfin nous parvînmes à nous conſoler. Je t'avoue que ſans cette façon de penſer, je n'aurois jamais pu réſiſter aux nouveaux chagrins que la deſtinée me préparoit.

J'eus de ma tendre Azéma une fille, qu'elle ne manqua pas d'allaiter & d'élever elle-même. Ce joli enfant, que nous chériſſions, étoit également l'objet des careſſes de Zélis, de Cador & de ma chère Zirphile. Je paſſai donc rapidement quatre années dans un cercle de bonheur. Mais enfin, c'étoit à l'inſtant même où j'éprouvois avec plus de ſenſibilité les délices de mon ſort, qu'un coup affreux me réduiſit au déſeſpoir.

Mon amour pour les Sciences augmentoit tous les jours. Je regrettois les inſtans précieux dont je n'avois pas aſſez profité. Un homme trop jeune a bien l'amour-propre de vouloir s'élever au-deſſus des autres; mais il eſt rare qu'il connoiſſe le véritable vol du génie. En effet, j'avois la ſimplicité de préférer l'étude des petits talens à celle des connoiſſances de la Nature. C'étoit même quelquefois par complaiſance que j'écoutois les inſtructions de mon pere. Enfin je connus, mais trop tard, combien deux mois d'application, ſuivie avec ce grand homme, m'auroit épargné de travail. Ses dernières expériences m'avoient en-

tièrement deſſillé les yeux. J'aurois dû dès ce moment recueillir ſes leçons, écrire ſes procédés. Mais, pouvois-je m'attendre qu'un homme qui commandoit à la ſanté, & avoit ſurpris à cet égard le ſecret de la Nature, devoit périr auſſi promptement.

Il me fallut donc étudier les premiers principes de la Chymie. Je les enchaînai tous à des principes phyſiques. C'eſt ainſi que je voulus raiſonner ſur toutes mes opérations. Par exemple, en examinant des morceaux d'étoffes colorées, expoſées long-tems à l'air, j'obſervois que certaines couleurs ſujettes à être détruites par les acides, étoient plus promptement enlevées pendant l'hiver que pendant l'été. Je concluois donc que l'air étoit plus chargé d'acides en hiver qu'en été. Enſuite le raiſonnement phyſique venoit à l'appui de cette concluſion. L'acide, me diſois-je, eſt un des ſels les plus peſans dans l'atmoſphère. Or, plus l'air eſt condenſé, plus il peut tenir de ce ſel en diſſolution. Alors je ceſſai d'être ſurpris de ce que dans les pays du Nord, où l'acide eſt plus abondant, & où le phlogiſtique a moins d'action, il y ait moins d'air contagieux, moins de maladies peſtilentielles ; je conçus enfin une raiſon pourquoi certains fruits, tels que l'orange ou autres, y conſervent toujours une ſaveur

acide, l'expérience m'indiquant d'ailleurs que le phlogiſtique corrige la ſaveur acide.

Enfin, en réfléchiſſant à cet autre principe inverſe, que plus l'air eſt raréfié, moins il ſoutient de ſels en diſſolution, je ceſſai d'être étonné d'obtenir dans des capſules expoſées ſur le feu au courant d'air, des combinaiſons ſalines, parce que l'air ambiant en ſe raréfiant par le feu, & devenant plus léger, laiſſoit néceſſairement dépoſer des ſels, devenus ſpécifiquement plus légers que lui. De-là je réfléchis que ce même principe occaſionne la calcination des métaux au feu & à l'air libre, qu'il occaſionne auſſi l'augmentation de leur poids; que ſi certains métaux, tel que le cuivre, n'augmentent preſque pas de poids à la calcination, c'eſt parce qu'ils éprouvent une telle diviſion, qu'une grande partie s'envole alors avec les vapeurs les plus légères. Ce dont je me convainquis, en expoſant, par exemple, un papier blanc aux vapeurs du cuivre lorſqu'on le calcine, & remarquant que ce papier ſe coloroit en verd. Je me gardai donc bien de croire que le feu condenſoit l'air. Je voyois au contraire que l'air, en devenant plus léger, laiſſoit précipiter ſur les métaux les ſels qu'il tenoit en diſſolution. Je réfléchis en outre ſur la variété du poids que pouvoit auſſi occaſionner l'abſence ou la pré-

ſence du phlogiſtique. Enfin je m'appliquai à décompoſer des plantes, à connoître leurs principes muqueux, acides & alkalins plus ou moins phlogiſtiqués, les changemens que ces plantes éprouvent par les différens degrés de fermentation, le moyen de fixer les degrés de fermentation, la méthode pour former des extraits toujours ſemblables. Bientôt je me crus en état de travailler ſur le ſang humain. Je parvins à connoître les principes conſtitutifs du ſang d'un homme bien portant, quel eſt auſſi le degré de chaleur néceſſaire à ce ſang, & ſa peſanteur abſolue. Enfin j'en étois aux expériences curieuſes de mon pere. Je me flattois qu'en peu de tems j'allois être en état de faire d'heureux eſſais ſur mes ſemblables, & qu'il me ſeroit aiſé de conſerver long-tems, non-ſeulement la ſanté, mais encore les charmes de ma tendre Azéma. Grand Dieu! pouvois-je deviner que dans une de mes préparations, j'avois au contraire apprêté le coup fatal qui alloit..... Oh, mon cher Nadir, écoute ce récit; il t'attendrira. Tu plaindras ton Ami. Tu gémiras ſur ſon ſort. Tu verſeras quelques larmes; mais bien loin que ces larmes ſoient des preuves de foibleſſe. Tu ſentiras ton ame s'élever en payant ce tribut à l'amitié.

Tu te rappelles, ſans doute, cette expérience

ſingulière, par laquelle, en mêlangeant en certaines proportions le ſuc d'une plante avec du fiel, mon pere rafraîchiſſoit & condenſoit ſubitement une maſſe de ſang. Je répétai cette expérience avec ſuccès; mais je cherchois à tempérer la vivacité de cette liqueur, pour en compoſer des remèdes ſalutaires. Je trempois donc des éguilles dans diverſes combinaiſons: je piquois des petits animaux, & j'étudiois les effets variés qui en réſultoient. Un jour j'étois fort occupé de ces objets, un Eſclave vint frapper à mon laboratoire. C'étoit quelqu'un qui me demandoit. Je ſortis avec vivacité, afin de me débarraſſer promptement de cette viſite, & revenir à mes obſervations. En effet, il s'agiſſoit d'une affaire très-peu importante; & ſur laquelle on venoit réclamer mon avis. Je revins ſur le champ. Je crus m'appercevoir qu'il me manquoit une de mes éguilles. Cependant comme je n'en étois pas très-aſſuré, & que d'ailleurs j'avois eu le ſoin de fermer la porte de mon laboratoire, je ne fis pas une perquiſition très-exacte. Hélas! je ne prévoyois pas que cette funeſte éguille avoit pu être tranſportée dans un des plis de mon habillement, & tomber ſur le parquet du ſallon où j'avois reçu cette viſite.

J'allois aſſez ſouvent ſur une de nos monta-

gnes chercher, au lever de l'aurore, certaines plantes dont j'avois beſoin. Quelquefois mon Azéma venoit avec moi. Nous montions ſur les endroits les plus eſcarpés. Nous nous repoſions enſuite ſur les tapis de verdure. Il ſemble que dans ces lieux exaucés les cœurs s'épanchent avec plus d'influence. Nous admirions un cercle de variétés qui s'étendoit à perte de vue. Nous faiſions des réflexions ſur l'immenſité de la création, & nos ames ſe portoient vers le Créateur, avec cette volupté qu'éprouvent les vrais Philoſophes.

Un jour j'étois allé ſur cette montagne. Azéma n'étoit point avec moi. Je me dépêchois de cueillir les plantes dont j'avois beſoin; mais comme le choix étoit difficile, je reſtai plus long-tems qu'à l'ordinaire. Je préſume que ce fut cette raiſon qui me ſuſcita des idées ſiniſtres, car je n'ajoute aucune foi aux preſſentimens. Je deſcendois la montagne avec promptitude. J'étois inquiet. Cet empreſſement que j'avois de voler dans les bras d'Azéma, étoit mêlé de crainte. Je friſſonnois. A l'inſtant je vis un de mes Eſclaves qui venoit à ma rencontre. Il accouroit. Nouveaux troubles. Une ſecrette horreur s'empare de mes ſens. Je crains d'avancer. Il arrive. La triſteſſe eſt peinte dans ſes regards. Je

l'écoute en tremblant. Mon Maître, me dit-il, venez promptement. Vos ſecours ſeront peut-être.... — Mes ſecours, pour qui ? Explique-toi. — Elle eſt endormie, mais elle reſpire à peine. — Hé! qui donc ? Parle. — Hélas, votre..... — O, Dieux..... Azéma. — Mon cher Maître, elle travailloit à ce métier où elle brode des fleurs..... Je n'entendis pas le reſte de ſon récit. Je devinai bientôt que cette funeſte éguille.... Oui, j'étois le meurtrier de mon Azéma. Tout-à-coup mes forces renaiſſent ; elles étoient violentes ; c'étoient celles du déſeſpoir. Une flèche lancée par un bras nerveux n'auroit pas devancé ma courſe. Je vole, j'arrive, je prends dans mon laboratoire du vinaigre concentré, avec une autre liqueur. J'entre dans la chambre d'Azéma. Juſte Ciel ! Quel tableau ! Cador & Zélis en pleurs, étoient auprès de leur chère fille. Ma ſœur s'empreſſoit de lui faire prendre quelques eaux ſpiritueuſes. Me voici, m'écriai-je, reſpire-t-elle encore ? Je m'élance vers Azéma. Je la ſoulève dans mes bras ; ſon corps étoit glacé, ſes yeux fermés, ſon viſage pâle, & cependant ce ſommeil mortel ne lui avoit point enlevé ſes charmes. Je lui fais avaler une doſe de vinaigre : j'en attends l'effet. Je poſe ma main ſur ſon cœur. Attentif à mon obſervation, j'étois moi-même

immobile. Hélas ! je ne ſens aucuns mouvemens renaître. J'approche vers ſa bouche un morceau d'acier poli. Cette ſubſtance froide, & ſur laquelle la reſpiration la plus légère porte à l'inſtant des vapeurs condenſées, ne me préſente pas le moindre nuage. Cependant il me reſtoit encore une dernière reſſource. Elle fut bientôt miſe en uſage. Je me détermine à ouvrir la veine : j'y introduis un peu du diſſolvant que j'avois apporté. J'apperçois que pluſieurs gouttes de ſang reprennent leur fluidité. Un rayon d'eſpoir ſemble luire & ranime mon courage. Je fixe ma chère Azéma. Je vois ſes paupières s'agiter. Son corps ſe réchauffe. O ! Ciel, m'écriai-je, eſt-ce une illuſion ? Azéma m'eſt-elle rendue ? Cet eſſai dangereux que je viens de faire m'auroit-il réuſſi.... Mon déſeſpoir a donc vaincu la Nature.

Enfin Azéma ouvre les yeux. Azéma exiſte. Elle me regarde avec attendriſſement. Elle me parle. Hélas ! pouvois-je prévoir que l'Art n'avoit fait qu'arracher à la Nature le tribut des derniers efforts. Zirmen, me dit-elle, mon cher Zirmen tu veux me rappeller à la vie..... Il n'eſt plus tems..... Je ſens que ma deſtinée m'entraîne..... Il faut obéir.... Ne t'afflige pas.... Et vous, chers auteurs de mes jours, & toi mon aimable Zirphile, ſoyez ſûrs que j'exiſterai toujours

parmi vous..... Je vous recommande ma chère fille. Zirmen, ô, mon Ami, homme vertueux, inculque lui de bonne heure ces grands principes ſur l'Être ſuprême, ces principes vrais, & qui ſont aujourd'hui ma félicité. Encore une fois, mon cher Zirmen, ne t'afflige point. Apprends ce que je viens d'éprouver..... Ce cahos, ce vuide impénétrable, cette nuit éternelle, enfin ces images funèbres, dont les foibles génies ſont cruellement affectés, ne ſont que des ſonges impoſteurs. Le Maître du monde ne détruit les humains, que pour annoblir leur être.... A peine un ſommeil profond eut-il engourdi mes organes, que je ſentis une nouvelle exiſtence, une exiſtence libre que je ne puis te définir. Mes penſées s'élevèrent au point, que je conçus dans l'inſtant ce qu'étoit l'immenſité de l'eſpace, & l'origine du mouvement. Tu ne ſaurois t'imaginer quels plaiſirs je reſſentis. Ces connoiſſances admirables me rapprochoient de plus en plus de celle de l'Être ſuprême. Quels tranſports! Ah, mon Ami, ceſſe de me plaindre. La Divinité, mon cher Zirmen, la Divinité, conçois ce mot délicieux..... Nos raviſſemens, lorſque nous l'admirions enſemble, n'étoient qu'un foible prélude de ceux que j'éprouve..... Cependant, mon Ami, ne hâte jamais le coup qui doit t'y réunir avec moi. Il eſt

des

des vérités que tu ne peux encore concevoir. La vie la plus étendue n'eſt qu'un inſtant, un ſonge ; mais il faut que l'homme s'occupe de ce ſonge. L'étude des grandes vertus a des rapports avec l'Être ſuprême, & des rapports que ton ame ne peut encore diſcerner. Adieu, mon tendre Ami..... Adieu..... Mes forces m'abandonnent..... Embraſſe-moi..... Chers auteurs de mes jours, & vous, ma chère Zirphile, que je reçoive vos dernières careſſes..... Zirmen, ton art.... tes efforts ſont inutiles..... Laiſſe..... Déja j'éprouve..... Oui, le même état.... dont..... Être ſuprême..... Que ne puis-je exprimer à mon Ami..... Fais-lui éprouver.... délices....

Telles furent les dernières paroles de ma chère Azéma. Ce tableau, quoique conſolant pour l'humanité, ne me préſentoit alors que les ombres de la douleur. Jettons un voile ſur la ſituation accablante où je me trouvai réduit. Enfin j'engageai Cador, Zélis & ma ſœur à quitter notre patrie. Ces lieux, que la préſence d'Azéma m'avoit rendus ſi chers, m'étoient devenus inſupportables. Nous nous retirâmes à Hiſpaham. La variété d'objets procura quelque diverſion aux chagrins de mes Amis, mais les miens étoient trop concentrés. Ma chère fille, cet enfant que j'idolâtrois, rappelloit toujours à ma mémoire

la perte affreuſe que j'avois faite. C'étoit déja le portrait de ſa mere; c'étoit ſes traits, ſes charmes en miniature. Le croiras-tu ? cette jouiſſance qui devoit être pour moi doublement intéreſſante, enfonçoit de plus en plus le poignard dans mon cœur. Je pris le parti de voyager, & d'abandonner pour quelque tems mon enfant aux ſoins de Cador, de Zélis, & à ceux de ma chère Zirphile. Ces tendres parens conſentirent à ce voyage, eſpérant qu'il contribueroit à ma conſolation.

Je parcourus beaucoup de Pays. Ma curioſité pour les Sciences étant excitée par des objets continuellement variés, allégeoit le poids de mes chagrins. Il y avoit déja trois ans que j'errois chez diverſes Nations. Je recevois de tems à autre des nouvelles de mes Amis. Ma ſœur me mandoit les progrès de ma chère fille. Elle m'aſſuroit que le développement de ſon eſprit égaloit celui de ſa beauté, qu'elle avoit déja des ſentimens peu communs à ſon âge. J'éprouvai tout-à-coup un vif deſir de la revoir, & ce deſir m'offrit enfin des rayons de joie. Je me figurois déja que je l'inſtruiſois, que j'écoutois ſes queſtions, qu'elle conteſtoit mes réponſes, qu'elle les applaudiſſoit, que j'étois ſon Ami : l'Ami de mon enfant, eſt-il un titre plus agréable ? Ah!

mon cher Nadir, j'étois encore éloigné de goûter ces plaiſirs. Une tempête me jetta ſur des rivages inconnus. Obligé de demeurer neuf ans avec des Sauvages, ſans aucune poſſibilité de donner de mes nouvelles ou d'en recevoir, ſans doute que l'on me crut péri. Je n'entrerai à cet égard dans aucuns détails. Je te dirai ſeulement que je ſentis alors quelles étoient les conſéquences d'une bonne éducation. En effet, quelques talens utiles & agréables, quelques expériences ingénieuſes, des inſtructions ſimples & fidèles me mirent en conſidération parmi ces bonnes gens. Ils m'avoient donné les ſecours de la Nature, je leur préſentai ceux de l'Art : ils les trouvèrent agréables, & n'en devinrent pas plus mauvais. Jamais la vraie Philoſophie ne gâta l'eſpèce humaine.

Enfin un Navire que la fureur des vents conduiſit dans ces parages, m'offrit l'occaſion de revoir des Amis, qui ne comptoient plus ſur mon exiſtence. J'arrive à *Guzarate*, ô, Ciel ! qu'apprends-je ? La Perſe détruite, la ville d'Iſpahan pillée par les Turcs. Les Habitans maſſacrés ou conduits en eſclavage. C'en eſt fait, m'écriai-je, ſi la vie eſt un ſonge, ce ſonge eſt trop cruel ; c'eſt aſſez dormir, il eſt tems d'exiſter. Mais au moins avant de vaincre ma deſtinée,

goûtons le plaiſir de la vengeance. Hommes cruels, vous vous êtes teints du ſang de mes Amis. Cador, Zélis, Zirphile, auront expiré ſous vos coups. Ma fille, ma chère fille, eſt peut-être réduite à un eſclavage cent fois plus affreux que la mort. Oh, vous Miniſtres oiſifs, qui du ſein de la moleſſe ne formez ſouvent des projets belliqueux, que pour ſatisfaire votre avarice, c'eſt votre cruauté qui a conduit ces bras mercenaires. C'eſt vous qui faites le malheur d'un nombre infini de familles. C'eſt vous qui déſolez l'humanité. C'eſt de vous dont je vais me venger. Vos titres pompeux ne ſont que les vaines expreſſions d'une arrogance imbécille, ou plutôt des épithètes ironiques qui cenſurent votre conduite, & vous rendent encore plus mépriſables à mes yeux. Rien ne peut vous ſauver. Je vous empêcherai de cauſer de nouveaux malheurs. Tu juges bien, mon cher Nadir, qu'après ces premiers tranſports je fus honteux de ma foibleſſe. Avois-je ſeulement calculé ſi cette guerre avoit été juſte ou injuſte de la part des Turcs? Étois-je à portée d'en décider? Mais que veux-tu; un Philoſophe eſt un homme.

Bientôt je réfléchis qu'il étoit plus à propos de m'informer du ſort de ma fille & de mes Amis. J'avois apporté avec moi quelques richeſſes. Ne

pouvois-je pas les tirer de ſervitude. Je me rends donc à Hiſpahan. Je fais une infinité de recherches. Elles ſont toutes inutiles. On ne peut rien m'apprendre. J'écris enfin à un ancien Ami de mon pere, qui demeuroit à Biſance. Je lui envoie à-peu-près les ſignalemens des perſonnes dont je demandois information. Mon Ami, mon cher Nadir, tu vas voir la réponſe. Cet écrit précieux fut le premier éclair de ma conſolation. Je le porte ſur moi. Le voici. Juge s'il fut fidèle.

Nadir a déja quelques preſſentimens. Il ouvre rapidement la lettre & lit.

ALI HAASSAN

à

ORMASIS.

» Nos Marchands d'Eſclaves n'ont que des » notions incertaines concernant les perſonnes » que vous m'indiqués. Les partages qui furent » faits à Hiſpahan, auront ſûrement occaſionné » leur ſéparation, & probablement n'ont-elles » point été deſtinées pour cette Ville; cependant » on m'aſſure qu'il y a eu ici une fille d'Hiſpahan, » de la plus rare beauté, ſur laquelle on raconte » une anecdote aſſez remarquable. Le Maître à » qui elle étoit échue en partage, lui confia qu'il » la deſtinoit pour le ſérail de l'Empereur. Garde-

» t'en bien, lui dit-elle, je demanderois ta tête
» pour prix de ma première faveur. Garde-toi
» encore de me vendre à quelque Barbare, dont
» la vue me ſeroit odieuſe ; avant que tu rem-
» pliſſe ton marché, je ſaurois me délivrer de la
» vie, & tromper ton avarice. Songe donc à
» conſulter mon choix avant d'engager ta pro-
» meſſe. Ce Marchand d'Eſclaves, dont la grande
» paſſion étoit celle de gagner de l'argent, ſe
» trouvoit dans le plus grand embarras, lorſqu'un
» jeune Turc fut curieux de voir cette belle Per-
» ſanne. Il étoit, dit-on, très-affable, très-ſpi-
» rituel. Après quelques inſtans de converſation,
» vous êtes, lui dit la jeune Eſclave, le pre-
» mier être devant lequel je ſente vivement l'hu-
» miliation de mon état. C'eſt parce que vous
» cherchés avec adreſſe à m'en déguiſer l'horreur,
» que vous êtes vraiment grand à mes yeux. Ma
» fierté m'abandonne, mon déſeſpoir ne me ſou-
» tient plus. Auſſi-tôt elle verſa des larmes. Le
» jeune Turc tire à l'écart le Marchand d'Eſ-
» claves. Quoique ce dernier demandât un prix
» conſidérable, le marché fut bientôt conclu. Ma-
» dame, lui dit-il, vous êtes libre. Une ſomme
» pareille à celle que cet homme a exigé de moi,
» eſt encore à vos ordres. Commandez ; c'eſt
» moi qui ſuis votre Eſclave. En quel lieu déſirez-

» vous être conduite ? Hélas ! ſi quelque Amant » heureux a fait des impreſſions ſur votre cœur, » vous n'entendrez jamais aucunes plaintes de » ma part ; vivez avec lui. Je vous jure de ſacri- » fier mon amour à votre bonheur. Mortel gé- » néreux, répondit la jeune beauté, tu mérite » toute mon eſtime, je n'ai point encore éprouvé » les ſentimens de l'amour. J'ai connu ceux de » l'amitié. J'ai perdu mes amis, mes parens, où » voudrois-tu que je portaſſe mes pas ? D'ailleurs, » te le dirai-je, à préſent que je connois ton » ame, je ſens que mon exiſtence m'entraîne vers » toi. Oui, je deſire que tu ſois mon Ami, je » vais demeurer avec toi. Viens. Elle lui tendit » la main d'un air ſi touchant, que le Marchand » d'Eſclaves, quoique d'un caractère féroce, en » fut lui-même attendri. Il n'a point oublié de- » puis deux ans les détails de cette ſcène, tant » ils lui parurent intéreſſans ; mais on ignore quel » eſt ce jeune Turc. Il ne demeure point à Bi- » ſance. Il partit dès l'inſtant même avec la belle » Perſanne. Voilà toutes les informations qu'il » eſt en mon pouvoir de vous donner. Je vous » ſouhaite, &c. &c ".

A peine Nadir eut-il commencé la lecture de cette lettre, qu'il ſe précipita dans les bras de ſon Ami. Il étoit lui-même ce jeune Turc. Oh !

mon cher Ormasis, s'écria-t-il, vous êtes donc le pere de Mirza. Quelle surprise ! Quel bonheur ! Voyez mes transports. Mirza, être charmant, tu ignore les plaisirs qui s'apprêtent pour ton ame sensible. Cet homme, dont les connoissances ont élevé ton ame, cet homme qui t'a causé tant d'intérêt, il est ton pere. Ah ! ma chère Mirza. Tu refusas constamment de me détailler l'origine de tes malheurs. Tu ne voulus jamais présenter à mon cœur que les nuances du plaisir ; Amante, aussi délicate que tendre, tu ne t'attends pas à cette surprise agréable. Mon digne Ami, mon respectable Pere, sortons promptement de ces lieux. Volons vers Mirza.

CHAPITRE XXVIII.

ORMASIS & Nadir s'étoient remis en marche. Ils ſuivoient la route la plus aiſée qui devoit les conduire au ſallon où étoient leurs Eſclaves. Nadir ne tarda pas à demander à ſon Ami par quel heureux haſard il avoit pu découvrir ſa demeure, pourquoi il avoit tardé ſi long-tems à ſe faire connoître. Mon cher Nadir, continua le Philoſophe, à peine eus-je reçu cette lettre, que je me rendis moi-même à Biſance. D'après de faux indices, je parcourus preſque toutes les villes de l'Archipel, je repaſſai par la Natolie. Je côtoyai encore les confins de la Perſe, & je revins à Biſance. Tu ne ſaurois croire combien de reſſources, combien de ruſes je mis en uſage, à quels dangers je m'expoſai pour me procurer l'entrée de différens Sérails. Cette eſpèce d'arme que tu me connois, me ſauva plus d'une fois la vie. Enfin fatigué de l'inutilité de mes recherches, je touchois au dernier moment du déſeſpoir, lorſqu'un homme, qui me parut d'ailleurs aſſez éclairé, parvint à piquer ma curioſité ſur un objet de ſciences, & cette curioſité fut la ſource de mon bonheur.

Monſieur, me dit-il, j'ai été dans une carrière fort intéreſſante, qui eſt ſituée à une demi-lieue de Chryſopolis. Malgré un bruit épouvantable qui ſe fait entendre lorſque l'on eſt un peu avancé dans les ſouterreins, j'ai oſé parvenir juſqu'à un endroit extrêmement curieux. Mais j'avoue que j'ai tremblé en voulant ſuivre des chemins plus profonds. Je me ſuis arrêté. Quelques flammes qui s'y élevoient de tems à autre m'ont inſpiré de la crainte, & je ſuis bien réſolu de n'y plus retourner.

C'en étoit aſſez, mon cher Nadir, pour me déterminer à ce voyage. La curioſité me fit prendre des précautions, mais le déſeſpoir ſeul pouvoit me faire braver des dangers auſſi apparens. Mes deux Eſclaves fidèles venoient toujours avec moi juſqu'au ſallon. Peu à peu je parvins dans ces terreins chargés de richeſſes. Ce fut alors que je regrettai encore plus vivement la perte de ma fille & de mes amis. Enfin, me dis-je à moi-même, avant de quitter la vie, faiſons des heureux.

J'avois l'habitude de venir me repoſer chez de bons Villageois qui demeuroient à cinquante pas de cette caverne. Je leur fis des préſens, en obſervant de proportionner mes bienfaits à leur état. Je me rendis donc bientôt dans ta Ville,

Quoique Chryſopolis ne ſoit pas éloigné de Biſance, j'avois toujours été guidé ailleurs. Je n'y avois point encore porté mes recherches. A peine y avois-je reſté deux heures, que je remarquai dans mon Caravanſerail un homme d'un maintien embarraſſé. Il me paroiſſoit pénétré de douleur. C'étoit un titre pour avoir des droits ſur moi. Je l'interroge. J'apprends que ſa fortune étoit renverſée pour la ſeconde fois, qu'un jeune Habitant de cette Ville l'avoit déja obligé, & l'avoit obligé par des procédés auſſi nobles que généreux. C'eſt par cette raiſon, continua cet homme, que je n'oſe réclamer de nouveau ſes bontés. J'aime mieux, s'il le faut, périr de misère. Tu devine bien qu'elle fut ma réponſe. Son ſyſtême me parut celui d'un homme délicat. Je doublai la ſomme qu'il déſiroit pour rétablir ſes affaires, & je n'exigeai de lui d'autre remerciement, que de m'indiquer la demeure de ſon homme bienfaiſant. Il s'empreſſe auſſi-tôt, & marche avec moi. Mes ſens furent tout-à-coup émus. Ce jeune Turc, ſi noble, ſi généreux, ne ſeroit-ce point le Libérateur, l'Ami de ma chère fille? Je queſtionne mon conducteur. Nouveaux ſujets d'eſpoir, nouveaux ſujets de joie; ce jeune Turc, dit-il, aime les Sciences; il a d'ailleurs une Bibliothèque ouverte aux Savans.

Il a une Femme favorite dont on vante l'eſprit & la beauté, mais ſon cœur eſt bien plus admirable. Elle va ſouvent répandre ſes libéralités chez des familles malheureuſes. C'eſt une mortelle accomplie. On ignore ſon origine. On croit cependant que c'eſt une des captives de la dernière guerre de Perſe. Voici la maiſon. C'eſt aſſez, dis-je, à mon conducteur. Ah! mon cher Nadir, quelles nouvelles pour le pere de Mirza!

J'entre dans ta Bibliothèque. Il y avoit du monde. On te nomme, on te parle, je t'examine, & je ſens déja pour toi l'impreſſion de la plus vive amitié. On t'interroge ſur la ſanté de Mirza. Mirza, ce nom ſi cher à mon cœur, je l'entends prononcer. Je vois avec quel plaiſir tu écoute. Il n'y avoit plus de doutes à former. J'étois tranſporté de joie; cependant je ne voulois pas encore me faire connoître, je liſois un livre avec une attention ſimulée. Ah! mon Ami, ſi tu m'avois regardé, j'étois trahi. Je vins pluſieurs jours dans ta Bibliothèque, ſans parvenir à t'y rencontrer ſeul. Enfin le déménagement de tes livres me procura cette occaſion tant déſirée. Elle étoit très-favorable à mes deſſeins. Je t'avois jugé plus attaché aux Belles-Lettres qu'aux Sciences. J'eſtime, je chéris les Belles-Lettres, mais je déſirois de te voir une paſſion plus décidée

pour les hautes connoiſſances. Comment la faire naître. Comment t'inſpirer à cet égard un goût auſſi vif que le mien. Le pere de Mirza auroit toujours intéreſſé ton cœur, mais n'auroit-il point fatigué ton eſprit? Une origine merveilleuſe me parut donc plus propre à piquer ta curioſité. Tu ſais comment le haſard me ſervit. Ah ! mon Ami, conçois quels plaiſirs j'eus à te voir attentif à mes diſſertations. Juge quels tranſports j'éprouvai, lorſque ma Mirza, frappée de mes idées ſur la nature de l'ame, vint m'exprimer ſa reconnoiſſance. Enfin j'avois le cœur enivré. Ce fut dans cette circonſtance, qu'entraîné ſans doute à chérir l'Amie de ma fille, j'éprouvai pour *Fatmé* des ſentimens qui m'étoient inconnus depuis long-tems. Tu m'avois confié ta façon de vivre. Je me livrai ſans ſcrupule à cette nouvelle ſituation. C'eſt un charme de plus qui m'attache à la vie. Préſentement je ne déſeſpère plus de retrouver mes anciens Amis. Les traits du bonheur ſe multiplient comme ceux de l'infortune. Nous ſommes à portée de faire les recherches les plus diſpendieuſes. Je me flatte qu'elles ne ſeront pas inutiles.

Ah! mon illuſtre Ami, s'écria Nadir, comptez auſſi ſur mes ſoins les plus empreſſés, qu'il me ſera flatteur de pouvoir contribuer à une partie de votre félicité.

Nadir marchoit avec promptitude, & précédoit Ormaſis de quelques pas. Tout-à-coup il apperçoit pluſieurs hommes couchés ſur le ſable, dans diverſes attitudes. Ils étoient habillés. Leur phyſionomie offroit l'image d'un ſommeil tranquille. Frappé de cette rencontre, Nadir recule d'abord, mais enfin il s'approche, & voit que ces corps ſont inanimés. Dans ce moment de ſurpriſe, il regarde fixement ſon Ami, & ce regard eſt une queſtion.

Tu vois, lui dit le Philoſophe, des malheureux qui, lors d'un tremblement de terre, furent engloutis dans une ouverture profonde. Il y a ſans doute pluſieurs ſiècles qu'ils repoſent ici. La circulation de leur ſang, ſubitement arrêtée à l'inſtant de leur chûte, ne leur cauſa ni douleur ni déſeſpoir, c'eſt en partie ce qui a cauſé à ces corps une figure plus animée. Ils tombèrent ſur ces monceaux de ſable; leurs membres ne furent preſque pas mutilés, & les voûtes de ces ſouterreins qui avoient été ouvertes, ſe ſont ſans doute refermées par une nouvelle commotion. Quant à leur parfaite conſervation qui pourroit t'étonner, réfléchis que la pierre & les ſables de cet endroit ſont remplis de ſels, que l'air lui-même en contient, qu'il y a moins de mouvement, par conſéquent plus de froid. Or tu ſais que

l'air étant condenſé, les molécules des cadavres ne peuvent ſe dilater ni ſe déſunir, voilà pourquoi les ſels conſervent les corps. Ceci eſt encore une ſuite des loix des peſanteurs. C'eſt parce que l'air condenſé peſant davantage ſur les maſſes, & les preſſant de tous côtés, empêchent qu'elles ne ſe diviſent.

En raiſonnant ainſi, le Philoſophe s'empreſſoit d'éloigner ſon Ami de ce ſpectacle lugubre. Le croira-t-on, Ormaſis conſerve ce ſang froid juſques dans une des plus cruelles ſituations de ſa vie. Ces cadavres lui annoncent les plus grands malheurs. En effet, ce ſont des victimes récentes d'un tremblement de terre qui s'eſt fait ſentir à Chryſopolis. Il veut que ſon Ami l'ignore. Il diſſerte encore avec lui. Il l'inſtruit pour le diſtraire. Hélas ! ce n'étoit retarder que pour un inſtant le déſeſpoir de Nadir.

A peine eurent-ils ſuivi cette route, qu'Ormaſis y remarque des changemens. Les terres ſont éboulées, les pierres nouvellement briſées; & ces mêlanges accumulés forment des maſſes impénétrables. Enfin il ne trouve plus d'iſſues. Comment peindre l'accablement de ſon ame; cependant il concentre ſa douleur, il veut encore ménager ſon Ami. Mon cher Nadir, lui dit-il, retournons ſur nos pas. J'oubliois de te

faire obſerver.... Quoi, répondit Nadir? — Peu de choſe..... Cependant..... Mon fils..... — Ah, Ciel! Mon cher Ormaſis, que vois-je.... Vous pâliſſez. Pourquoi retourner ſur nos pas? Expliquez-vous.

Auſſi-tôt Nadir cherche à éclaircir ce fatal myſtère. Il accourt à l'endroit où repoſoient les cadavres. Guidé par de funeſtes ſoupçons, il les examine, il les touche, il fouille dans leurs vêtemens; enfin un porte-feuille, contenant des papiers datés du jour même, lui préſente les preuves certaines de ſon malheur. Ah! mon Ami, s'écrie-t-il, nous ſommes perdus, je le vois. En vain voulez-vous me déguiſer notre ſort. Ces chemins ſont fermés. Un tremblement de terre aura..... Grand Dieu! ſe peut-il qu'à l'ivreſſe du plaiſir le plus vif, ſuccède toute l'horreur du déſeſpoir. Il faut donc reſter dans ces abîmes..... Il faut donc périr..... Périr..... Mirza;..... ma chère Mirza..... Je ne te verrai donc plus.... Ah! mon pere.....

Tout-à-coup Nadir oppreſſé par la douleur, tombe dans les bras de ſon Ami. Ormaſis s'apperçoit que Nadir chancelle, & perd ſes forces; il s'empreſſe à le ſoutenir, mais la lanterne qui les éclairoit, s'échappa des mains de Nadir, & les lampes s'éteignirent.

Quelle

Quelle ſituation pour Ormaſis ! Seul au ſein d'une nuit profonde, il ſoutient ſon Ami expirant. En vain il lui parle, en vain il l'appelle. Nadir, mon cher Nadir. Plus de réponſe.

C'eſt dans cette dernière criſe du chagrin, qu'un vrai Philoſophe s'arme enfin d'un courage intrépide. Ormaſis aſſied ſon Ami, & ſe mettant à genoux derrière lui, il lui ſoutient le corps & la tête. Jouiſſant alors de la liberté de ſes bras, il débouche ſon flacon de vinaigre, & le préſente à la reſpiration de Nadir Il ſonge auſſi à ſe procurer de la lumière. Il portoit ſur lui un morceau d'acier trempé, du criſtal de roche, des cartes ſoufrées, enfin ce qui lui étoit néceſſaire à cet égard. Il ramaſſe la lanterne, & rallume les lampes. Il s'apperçoit que ſon Ami revient de cet évanouiſſement: il cherche auſſi-tôt à faire luire dans ſon ame des rayons d'eſpoir. C'étoit le meilleur remède. Mon fils, mon cher fils, ne te décourage pas. Rappelle tes forces. — . . . Ah! mon pere, eſt-ce pour mourir mille fois ? — Non, mon Ami, rien n'eſt déſeſpéré; ſuivons la même route que nous avons parcourue. Crois bien que nous réuſſirons à ſortir de ces lieux. Peut-être même que de nouvelles iſſues. . . . — Mon cher Ormaſis, vous voulez encore me flatter. Vous êtes vous-même bien perſuadé que le ſallon où

nous devions nous rendre, eſt entièrement bouleverſé; que le contre-coup a dû fermer auſſi la route oppoſée qui nous a conduits ici..... N'importe: vous ranimez mon courage. Je ſuis honteux de cette foibleſſe. Marchons; & s'il faut enfin céder à la fatalité du ſort, ne cédons qu'après avoir combattu ſes caprices.

CHAPITRE XXIX.

Nos Voyageurs ſuivoient exactement la même route qu'ils avoient parcourue. Ils marchoient en ſilence. Ormaſis ſe reprochoit en lui-même l'imprudence avec laquelle il avoit expoſé la vie de ſon Ami, & le bonheur de ſa fille. Bientôt l'amour des Sciences, l'envie de faire des heureux, ces deux guides reſpectables qui lui avoient conſeillé cette démarche, ne ſont plus à ſes yeux que de folles illuſions. Il eſt des inſtans où le Philoſophe ne raiſonne plus avec autant de juſteſſe. Il ſe garde bien cependant de manifeſter ſa douleur; il ne cherche que les moyens de raſſurer ſon Ami. Quant à Nadir, le généreux Nadir, il eſt bien éloigné de murmurer contre Ormaſis. Il n'accuſe que le ſort. De nouvelles angoiſſes affectent encore leur eſprit. Le tremblement de terre n'a-t-il point englouti pluſieurs maiſons de Chryſopolis? Mirza, Fatmé..... Cette idée les fait frémir, mais ils ne ſe la communiquent pas. Enfin, après une demi-heure de marche, ils arrivent dans ces terreins brillans, & chargés de richeſſes, dont Nadir avoit été ſi émerveillé. Grand Dieu, s'écria-t-il auſſi-tôt, je

connois aujourd'hui, plus que jamais, les véritables beautés de la Nature. Qu'eſt-ce que cette combinaiſon de pouſſière, empriſonnée dans ces antres obſcurs, en comparaiſon de ces belles moiſſons, de ces arbres chargés de fruits, de ces riantes verdures, éclairées par les rayons du ſoleil? Le premier homme qui pénétra dans l'intérieur de la terre, outragea la Nature. Ces ſombres demeures n'étoient pas faites pour lui. — Mon cher Nadir, la poſition où nous ſommes ne doit point nous rendre injuſtes. N'inſultons point l'induſtrie des hommes. Au contraire, une des raiſons qui doit nous enorgueillir & nous faire ſentir le prix de notre exiſtence, c'eſt la perfection des Arts. Les métaux enfermés dans le ſein de la terre, ne ſervent-ils pas à obtenir ſur ſa ſurface des tréſors multipliés? Sans le ſoc d'une charrue, combien de tems faudroit-il pour forcer la terre à nous préſenter ſes productions? Sans la faucille, quel travail pour les récolter! Sans la ſerpette, obtiendroit-on aiſément ſur les arbres ſauvages des fruits dont le goût délicieux eſt, pour ainſi dire, la création de l'induſtrie. Ah! mon Ami, ne blâmons point chez les hommes les vrais caractères du génie.

C'étoit en raiſonnant ſur ces divers objets, qu'ils parvinrent à cet endroit effrayant, à ce

chemin étroit & tortueux, dont les deux côtés étoient des gouffres profonds. Le bruit des eaux qui ſe précipitoient dans ces abîmes, augmentoit encore la triſteſſe de Nadir, & le pénétroit d'horreur. C'eſt préciſément dans cet inſtant, que la lumière qui les éclairoit, s'affoiblit conſidérablement. Cette ſituation étoit affreuſe. Ormaſis s'en apperçoit. Mon Ami, dit-il, je préſume que nous avons perdu une quantité d'huile, lorſque tu as laiſſé tomber nos lampes. Le ſort nous pourſuit: il nous pourſuit cruellement. Il faut le vaincre. Arrêtons-nous un moment. Gardons-nous de nous expoſer ſur ce chemin ſans prendre des précautions. Attends. Auſſi-tôt Ormaſis ramaſſe quelques pyrites ferrugineuſes, il les briſe entre deux pierres, & il charge Nadir de ces fragmens. Marchons à préſent. Suis moi. Ne crains rien.

Lorſqu'ils furent environ à moitié de cette route dangereuſe, les lueurs intermittentes de leurs lampes les éblouiſſoient au lieu de les éclairer. Ils s'arrêtèrent. Ormaſis ouvrit le flacon d'huile de vitriol qu'il portoit. Il y jetta des morceaux de pyrites, & il alluma les vapeurs phlogiſtiquées qui s'en exhaloient. Cette lumière foible, bleuâtre, mais tranquille, ſuppléa aux lampes qui étoient éteintes. Combien de reſſources les Sciences n'offrent-elles pas à ceux

qui les cultivent ! L'ingénieux, l'intrépide Ormasis conduit son Ami d'un air assuré. Il parvient à lui inspirer de la confiance. Il jette de tems en tems dans le flacon de nouveaux fragmens de pyrites, & ce flambeau philosophique leur fournit une lumière suffisante. Enfin les voilà hors de ce chemin dangereux. Il étoit tems. Déja la portion d'acide étant saturée de phlogistique, ne causoit plus d'effervescence, plus de réaction, & par conséquent moins de mouvement. Cette lumière disparut. N'importe, dit alors Ormasis, ne t'effraye pas. Les étincelles que nous fournira le cristal de roche, seront actuellement suffisantes pour diriger notre marche. Mais avant que d'aller plus loin, crois-moi, il faut acquérir des forces, afin de n'être plus obligés de nous reposer. Prenons une pincée de poudre nutritive. Donne-moi ta main. Voici le paquet. Bon. Ce filet d'eau de source que tu entends tomber devant nous, va aussi nous désaltérer. Il est même nécessaire que nous buvions, pour que cette poudre nous ranime. Avançons. A l'instant même Ormasis frappe le cristal, & Nadir, à la lueur des étincelles, reçoit dans sa bouche l'eau qui tombe du rocher. Quel repas! Quelle situation ! Quel Peintre assez hardi oseroit entreprendre d'exprimer les reflets de lumière d'un pareil tableau.

Nadir en peu de tems s'apperçoit que ſes forces ont augmenté. Mon digne Ami, s'écria-t-il, malgré la détreſſe où nous ſommes, je ne puis ceſſer de vous admirer. Des connoiſſances ſublimes, une patience infatigable, un courage invincible, voilà donc ce qui caractériſe un vrai Philoſophe. Mon pere, mon illuſtre pere, quelle gloire d'être votre fils! Oui, je mérite de l'être. Plus de foibleſſe. S'il faut mourir, mourons avec courage. D'ailleurs je ſens qu'il exiſte un être plus parfait, que la matière qui anime nos corps. Auſſi-tôt que cet être *s'iſole* de la matière, il jouit avec extaſe de toutes ſes facultés, il jouit de toutes les beautés de l'Univers. Ah! mon pere, la mort n'eſt donc qu'un rideau effrayant qui nous cache une ſcène de plaiſirs..... Cependant..... Mirza..... Ma chère Mirza..... Qu'il me ſeroit cruel de briſer tes chaînes.

Ormaſis pour diſtraire ſon Ami, l'interrompit ſur le champ par une diſſertation aſſez ſingulière, diſſertation relative aux ſubſtances peſantes. Telles furent, dit-il, les premières réflexions qui me brouillèrent avec les Matérialiſtes. Je voulus un jour définir le mouvement. Oui, je conçois, me diſois-je, qu'un corps en mouvement eſt une matière, mais le mouvement eſt-il lui-même une matière? Non. Je ne le

conçois pas, ce mouvement ; cependant il exiſte ; cependant il affecte mes organes. Il peut donc y avoir des ſubſtances plus parfaites que la matière, & dont nous ne connoiſſons pas encore la nature. C'eſt ainſi que d'argumens en argumens mon exiſtence me devint précieuſe.

Le Philoſophe continuoit cette diſſertation intéreſſante, & Nadir s'en occupoit. Il y avoit déja long-tems qu'ils marchoient, & marchoient avec aſſez de vîteſſe. Ils ſe chargeoient tour à tour de frapper le criſtal, afin de reconnoître leur route. Enfin Ormaſis apperçoit l'ouverture par où ils devoient repaſſer. Il n'y avoit aucuns changemens. Prends courage, mon cher Nadir. Tu vois ici des ſujets d'eſpoir. Laiſſe-moi paſſer le premier. Ormaſis franchit cette ouverture. Nadir le ſuit. Ils ſe trouvent ſur la grotte ſablée attenante à ces vaſtes chemins, qui étoient ci-devant éclairés par les feux. Je vois, répondit Nadir, que les choſes ſont dans le même état. Je conçois auſſi pourquoi les feux ſont éteints, mais je n'en ai pas plus d'eſpoir. Et vous, mon cher Ormaſis, convenez avec moi que nous étions ici, lorſque ce tremblement s'eſt fait ſentir, & que l'éboulement a dû avoir lieu plus proche du ſallon, & par conſéquent dans les terreins qui nous reſtent à parcourir.

Les raiſonnemens de Nadir n'étoient pas dénués

de fondement. Ormaſis lui-même avoit toujours la plus vive inquiétude, mais il ſe gardoit bien de la faire paroître. Enfin ils étoient ſortis de ces chemins. Ormaſis marchoit avec vîteſſe dans des routes plus étroites; il vouloit être promptement inſtruit de ſon ſort. Il étoit un peu en avant. Il voit le premier un ſentier qui étoit à ſa droite; auſſi-tôt il jette un cri. C'étoit le cri de la joie la plus vive. Il ſe retourne vers ſon cher Nadir. Viens, la route eſt libre. Voici de la lumière. Elle s'avance vers nous..... C'eſt un de mes Eſclaves. Accourons..... Hé bien, mon Ami, tu nous cherche, quelles nouvelles? — Ah! mon Maître, que nous étions inquiets. La terre s'eſt ouverte & refermée. — Où? — Dans le grand chemin. — Y a-t-il eu à Chryſopolis des maiſons renverſées? — Non, du moins chez ces Villageois, où j'ai été chercher du fourrage, on aſſure qu'on en a été quitte pour la peur.

Ah! Dieu, s'écria Nadir, vous êtes juſte.... Mirza..... Quels plaiſirs ſe préparent.... Mon pere, embraſſez-moi.....

Cependant Ormaſis continuoit d'interroger ſon Eſclave. Notre traîneau eſt donc à la même place? — Oui. — Tu n'as donc pas craint de deſcendre ici? — Non, mon Maître. Vous aviez toujours dit qu'il y avoit de grands dangers dans ces

ſouterreins : j'ai préſumé que vous pouviez avoir beſoin de ſecours, j'ai oublié les dangers.—Dis-moi, mon brave & honnête ſerviteur, que fait ton camarade? — Il eſt dans le ſallon. Il a ſoin des chevaux. Il les a ſûrement attelés aux cordes du traîneau. Il vouloit deſcendre à ma place, mais nous avons tiré au ſort ; c'eſt moi qui ai eu le bonheur de vous aller chercher. — Mon fidèle Ami, le chemin par où je revenois ordinairement dans le ſallon, eſt-il encore dans le même état? — Non, mon Maître, & c'eſt ce qui a cauſé nos frayeurs.

Nadir écoutoit cette converſation avec le plus vif intérêt. Bientôt ils arrivèrent où étoit le traîneau. L'Eſclave le tira avec force. C'étoit le ſignal convenu. Son camarade, voyant les cordes ſe mouvoir, fit marcher les chevaux. Nadir & Ormaſis ſe couchèrent promptement ſur cette voiture, & s'arrangèrent de façon qu'il y avoit une place pour leur Eſclave ; mais ce dernier ne voulut jamais y monter. Ormaſis & Nadir inſiſtèrent en vain. Je ne riſquerai pas, leur dit-il, que le trop grand poids faſſe caſſer les cordes, & puiſſe vous incommoder ou vous retarder. J'attendrai quelques heures, & lorſque mon camarade vous aura ſuivi juſqu'à l'entrée de la caverne, il reviendra me chercher.

Déja la voiture s'élevoit avec assez de vîtesse, & gravissoit sur ce chemin, aussi glissant qu'escarpé. Il y avoit des passages presque perpendiculaires, qui obligeoient nos Voyageurs de se retenir aux cordes du traîneau. De tems en tems ils étoient arrêtés, mais Ormasis exposoit à son Ami, qu'après un espace de chemin, on étoit obligé de ramener les chevaux, & de les atteler à de nouvelles attaches, n'ayant point de cabestans. Qu'il est agréable, disoit Nadir, d'avoir des Esclaves comme les vôtres. Ce sont vraiment des Amis, & des Amis de la plus grande chaleur. Cependant, répondoit Ormasis, ceux-ci sont nés dans l'esclavage : ce n'est point l'éducation qui leur a suggéré cette délicatesse dont tu as été le témoin. — Je le crois, mon illustre pere, mais j'en vois l'origine. C'est vous qui annoblissez tout ce qui vous approche.—Mon fils, réservons les complimens pour nos tendres Amies. Elles sont sûrement inquiètes sur notre sort. — Ah! mon pere, ah! mon digne Ami, nous allons donc les revoir : nous allons donc être réunis pour toujours.

Enfin le traîneau parvint dans le sallon. Il est aisé de s'imaginer avec quelle vîtesse nos Voyageurs en sortirent. L'autre Esclave leur marqua toute sa joie. Il les conduisit avec les chevaux jusqu'à l'entrée de la caverne. Ces deux Amis reprirent leurs

habillemens. Ils auroient pu continuer la route au grand galop des chevaux, afin d'être promptement rendus où le plaiſir les appelloit. Non, ils ſe ſouviennent de cet honnête ſerviteur qu'ils ont laiſſé dans les ſouterreins ; ils ſe rappellent qu'il n'a pas même de lumière. Ils voyagèrent donc à pied ; mais avant de ſortir de la caverne, ils recommandèrent à l'autre Eſclave d'ajouter de la lumière au traîneau. Ces détails obſervés en une telle circonſtance, prouvent que dans des cœurs vraiment généreux, le plaiſir le plus vif n'engourdit jamais la bienfaiſance.

CHAPITRE XXX.

On ſe rappelle avec quelle peine la ſenſible Mirza vit le départ de ſon cher Nadir. L'inquiétude dans le cœur, les larmes dans les yeux, elle interroge Fatmé. Cette tendre Amie fait tous ſes efforts pour la raſſurer. Elle lui rend compte des motifs du Philoſophe. Elle lui repréſente, qu'un homme auſſi éclairé, doit être d'une prudence conſommée; qu'il ne s'expoſera ſûrement à aucuns dangers; que Nadir tranquille & ſatisfait, trouve probablement dans ces ſombres cavernes des ſujets d'amuſement. Qu'il ſoit donc heureux, répondit Mirza; cependant l'amour des Sciences eſt quelquefois une paſſion, & pour ſatisfaire une paſſion, l'homme oublie les dangers. N'a-t-on pas vu des Savans voyager d'un pôle à l'autre, affronter les caprices d'un élément perfide, braver les intempéries des climats, errer dans des déſerts affreux, pour aſſurer un point de calcul, réſoudre un problême aſtronomique, ou découvrir une plante. Ah! ſi le défaut de prudence, en pareil cas, eſt un défaut utile à la ſociété, crois-moi, notre cher Philoſophe n'en eſt pas exempt. Et mon Nadir..... T'ima-

gines-tu donc qu'un eſprit auſſi actif, auſſi curieux que le ſien, va réfléchir à des dangers? Non. Tu ne ſaurois croire quels frémiſſemens j'éprouve. Funeſte ſcience, puis-je te chérir, c'eſt toi qui as cauſé mes malheurs. Sans toi j'aurois eu le bonheur d'embraſſer une mere, celui de chérir un pere..... Un pere, dont Zirphile m'a tant de fois vanté le mérite & les connoiſſances. Sans toi funeſte ſcience, ce tendre pere ne ſe ſeroit jamais expatrié, il ne ſeroit point péri dans le ſein des eaux. Enfin mes parens qui m'aimoient avec tant de vérité, & qui prirent tant de ſoin de mon enfance, ne m'auroient point été enlevés..... Cependant ſi les notions que l'on a promis de me donner, pouvoient au moins me faire découvrir où ſont ces têtes ſi chères. Si j'étois aſſez heureuſe que Nadir..... Oui, mes frayeurs ſont déplacées; Nadir va revenir; je ne craindrai plus de lui raconter des malheurs auxquels il pourra remédier. Je reverrai ma bonne Zirphile, Cador, Zélis. Je les tiendrai dans mes bras. L'amitié a, comme l'amour, ſes inſtans voluptueux. Mon Nadir, mon généreux Nadir, partagera mes tranſports; ils en ſeront plus vifs. Mais, chère Fatmé, je n'y penſe pas, tu ignore les triſtes avantures de ma famille. Je vais te les raconter.

Auſſi-tôt Mirza fit une narration qui toucha vivement ſon aimable Amie. Oh ! Ciel, s'écria Fatmé, s'il eſt vrai que tu applaudiſſe aux vertus, pourquoi ceux qui donnèrent le jour à Mirza, furent-ils malheureux ? Hé bien, digne fille d'un couple ſi intéreſſant : Dis-moi, ton pere, cet homme ſi touchant, ce tendre époux d'Azéma, ceſſa donc de donner de ſes nouvelles. Oui, ma chère Fatmé. Huit années de ſilence nous aſſurèrent qu'il n'exiſtoit plus. Zirphile, malgré ſes ſoins pour me diſtraire, conſervoit une ſecrette langueur, que je partageois avec elle. J'étois inconſolable. Pour comble de malheurs, tu ſais qu'Hiſpahan fut ſubitement aſſiégée & priſe d'aſſaut. Le Nautonnier, dont les organes ſont engourdis par un breuvage, enviſage de ſang froid la fureur des flots. Mon déſeſpoir fut pour moi ce breuvage. Je devins tout-à-coup inſenſible. Les vainqueurs inſolens parvinrent juſqu'à nous. Ils chargèrent de chaînes Cador, Zélis & Zirphile. Je vis ce ſpectacle affreux ſans verſer une larme ; on les ſépara de moi. Je leur tendis machinalement la main. Je ne les vis plus. Bientôt mes foibles attraits occupèrent ces hommes féroces. Je ſortis un moment de cette léthargie de douleurs. Je voulus me poignarder. Ils m'en empêchèrent. J'allois être victime de leur

brutalité, mais leur avarice l'emporta. Ils me vendirent à un Juif. Heureuſement que ce Juif ne cédoit en rien à l'avarice de ſes vendeurs. Il me reſpecta, parce qu'il craignoit de me perdre. Enfin je connus Nadir. Un haſard heureux l'offrit à mes yeux. Quel homme ! Quelle grandeur ! Quelle généroſité ! Quels traits de feu ſe gliſsèrent auſſi dans mon ame. Chère Fatmé, il ne vouloit que mon bonheur. Depuis ce tems je ne reſpire que pour lui. Croirois-tu que dans ces momens délicieux, où la Nature préſente à ma jeuneſſe les plaiſirs les plus vifs, je ſens avec encore plus d'énergie la poſſeſſion d'une ame comme la ſienne. Oui, notre cher Philoſophe a raiſon. Il exiſte chez nous un être précieux, qui eſt le moteur de notre imagination, & c'eſt ce moteur qui nous diſtingue des animaux. Ah ! chère Fatmé, que nous aurons de plaiſir à entendre encore notre Ami. Nous lui ferons plus d'une fois répéter ſes inſtructions. Mon Nadir eſt le digne élève d'un tel Maître. Nous tâcherons de l'imiter. Ormaſis eſtime les femmes, tu le ſais, il les aime, tu le ſais encore, & certainement nos queſtions ne l'impatienteront jamais. Chère Mirza, répondit Fatmé, je t'avoue que j'éprouve auſſi pour Ormaſis des ſentimens qui font mon bonheur, mais tu ne ſaurois t'imaginer combien

il

il t'eſtime, combien il a d'amitié pour toi. Je le crois, répondit Mirza. Nadir & moi nous avons trop de plaiſir à le connoître, pour qu'il n'éprouve pas quelques-unes de nos ſenſations. Je penſe qu'il y a certains rapports dans les intelligences.....

Mirza fut cruellement interrompue. L'aurore commençoit à paroître. Ses premiers rayons ſont tout-à-coup éclipſés. Un bruit ſourd ſe fait entendre. Un vent furieux ſe déchaîne. La terre tremble. Les ſecouſſes répétées font chanceler Mirza. Elle ſe précipite dans les bras de ſon Amie. Oh! Ciel, s'écrie-t-elle, mon Nadir..... Mon cher Nadir..... Quel ſignal affreux..... C'en eſt donc fait. Tu n'exiſte plus..... Je le ſens. Fatal voyage! Funeſte curioſité..... Attends, je vais te ſuivre..... Terre cruelle, le corps de Nadir, le corps de mon Ami vient d'être anéanti dans tes gouffres enflammés..... Achève ton ouvrage; engloutis Mirza.... Non, tu me refuſe. Mes cendres ne ſeront point mêlées avec celles de Nadir. . . . . Le bruit ceſſe. . . . . Tout eſt fini..... C'eſt donc moi qui dois m'affranchir de mon ſort. Hé bien, chère & triſte compagne de mon infortune, mes ſiniſtres preſſentimens étoient-ils fondés? Nous avons été trop

foibles. Il falloit nous oppoſer à ce fatal voyage. Il falloit le défendre ; oui, le défendre : la tendreſſe a le droit de commander. Mon Nadir m'auroit obéi. Notre Philoſophe n'auroit pu réſiſter à tes ordres. Ils ſeroient ici..... Ils ſeroient ici.... Inutiles regrets, vain déſeſpoir.... Mon ame tranquilliſe-toi. Bientôt tu jouiras de Nadir. Ma ſeconde exiſtence va devenir la ſource d'un bonheur durable. Chère Fatmé, ſi le moment de cette tranſition eſt douloureux, raſſure mon courage ; ſers ton Amie ; donne-moi la mort.

Quelle ſituation pour la ſenſible Fatmé. Tremblante, agitée, accablée elle-même d'inquiétude, elle fait des efforts pour conſoler ſon Amie. Mon aimable Mirza, pourquoi ce déſeſpoir ? Qui t'a donc aſſurée que nos Amis ſont péris. N'eſt-il pas des endroits dans la terre où l'on peut être à l'abri de ſes exploſions. Oui, crois-moi, nous allons bientôt les revoir. J'eſpère que..... Ce Philoſophe intéreſſant. Cette ame ſi touchante.....

Fatmé ne put en dire davantage. Des larmes trahirent ſes efforts. Tu me trompe, répondit vivement Mirza, tu n'as point plus d'eſpoir que moi. Tu verſe des pleurs : ah ! Fatmé..... il eſt un terme aux douleurs, nous pouvons le fixer. — Ecoute, chère Mirza, j'avoue que je tremble

pour les jours de nos Amis, & je ne veux pas plus que toi leur ſurvivre ; mais au moins aſſurons-nous de leur deſtinée. Si, par exemple, avant le coucher du ſoleil nous ne les voyons pas reparoître, je conſens..... Soit, répondit Mirza, en ſerrant la main de Fatmé, je te promets juſqu'à ce moment, je te promets au moins l'apparence de la tranquillité. Telle fut leur dernière réſolution.

Selim & Oſman réveillés par la tourmente, étoient accourus chez Nadir, avec cette inquiétude ſi naturelle aux Amans. Laure & Sophie venoient d'entrer dans l'appartement de Mirza. Ils demandent auſſi à y être admis. Ils apprennent avec chagrin l'abſence de Nadir, & de ce Savant auquel ils avoient pris tant d'intérêt. Fatmé parloit peu. Mirza occupée des conjectures, n'y répondoit que par des ſoupirs. On veut la conſoler. On veut la diſtraire. On parle de différens objets. On annonce d'ailleurs qu'il n'eſt arrivé aucun accident à Chryſopolis. Peu de tems après le Phyſicien arrive. Il eſt introduit dans l'appartement. Il aſſure que les ſecouſſes n'ont point été très-violentes, parce que le feu n'étoit ſûrement que fort peu comprimé dans les entrailles de la terre, & qu'il n'y a peut-être eu que peu d'endroits qui aient reçu une vive commotion. Fatmé

interroge le Phyſicien. Elle lui demande ſi des hommes qui ſe trouveroient en ce moment dans la terre, & aux environs d'une telle exploſion, ne ſeroient pas expoſés à une mort certaine. Pas toujours, Madame, répond le Phyſicien, cela dépend de l'élévation des terreins, relative à la direction du feu. Il eſt conſtant, que lors d'un tremblement de cette nature, il y a des endroits dans la terre où l'on ſeroit plus en ſûreté qu'à ſa ſurface.

Fatmé écoute le Phyſicien avec plaiſir. Son cœur avoit encore la force de chercher des motifs d'eſpoir ; celui de Mirza refuſe d'en admettre. On l'oblige de ſe promener. Les heures qui s'écoulent ſont des ſiècles. Elle fixe de tems en tems ſon Amie, & lui répète ces mots déſolans : *Tu vois comme ils arrivent :* quelle journée ! Cette maiſon de Nadir, ce palais de délices, n'étoit plus qu'un théâtre de douleur. Laure & Sophie inquiètes du ſort de leur généreux Ami, verſoient auſſi des larmes.

Il étoit quatre heures après-midi, lorſque le vieux Sangiac parut. Il prit beaucoup de part à cette ſituation. Cependant, leur dit-il, conſolez-vous. Si nos Amis ont été courir autour de la Ville, il ne leur eſt ſûrement rien arrivé. Il n'y a eu qu'une ſeule ouverture ſur la grande route,

à une demi-lieue d'ici. Il eſt vrai que trois perſonnes ont été englouties, mais on a vu ces perſonnes au moment de leur malheur ; on les connoît ; on les nomme. Soyez bien tranquilles, ce ne ſont point nos Amis.

A ce récit imprévu, Mirza frémit ; Fatmé pâlit ; leurs yeux ſe rencontrent. Ce qui ranime l'eſpoir des autres, eſt préciſément le coup qui les accable. Le vieux Sangiac continua de raconter toutes les hiſtoires qu'avoient occaſionnées ce tremblement de terre. Des Héros déſarçonnés, des Princeſſes trompées, des Maris qui ne s'attendoient pas aux viſites de leurs femmes, des Femmes qui ne s'attendoient pas aux viſites de leurs maris. Enfin il tâche d'égayer ſes hiſtoires. Inutiles efforts. Perſonne ne s'amuſe.

Cependant l'heure s'avance ; Mirza regarde le ſoleil. Déja ſes rayons commençoient à être interceptés par les montagnes. Elle fait un ſigne à ſon Amie, & ſort du ſallon. Fatmé comprend ce ſigne funeſte ; elle ſuit bientôt la triſte Mirza. On n'avoit aucuns ſoupçons ſur cette abſence. Mirza ne portoit que l'empreinte d'une tendre mélancolie. Fatmé l'avoit déja rejointe dans ſon appartement. Chère Amie, lui dit auſſi-tôt Mirza, nous ſommes ſeules..... Il eſt tems. — Oui, répondit Fatmé. Comme toi, je n'ai plus d'eſpoir.

En effet, s'ils exiſtoient, ne ſeroient-ils pas venus nous raſſurer..... Écoute Mirza, laiſſe-là ce fer. Nous pouvons, en mourant, nous épargner des douleurs. Dans le tems où je me vis enlever ma fortune, & que mon Amant eut expiré à mes yeux ſous le glaive des Turcs, j'achetai d'un Eſclave un poiſon ſubtil, bien réſolue de m'en ſervir. Tu ſais que Nadir, ce digne Ami, voulut, malgré moi, me conſerver la vie. Mais enfin, puiſque Nadir n'eſt plus, puiſque cet autre Philoſophe aimable, qui commençoit à captiver mon ame, a, comme lui, ceſſé de vivre, je vais chercher ce poiſon. Attends un inſtant. Je ſuis à toi. Fatmé auſſi déterminée que ſon Amie, vole juſqu'à ſon appartement; elle y trouve cette poudre mortelle.

Pendant ce tems Mirza regardoit encore le ſoleil, dont les derniers rayons alloient diſparoître. Aſtre divin, je ne te verrai donc plus. Combien de fois, avec Nadir, ai-je admiré ton éclat. Ah! ſi tu pris jamais quelque plaiſir à éclairer un mortel généreux, tu dois regretter mon Amant. Mais ton ſein majeſtueux ne ſeroit-il point plutôt le palais de ces eſſences immortelles, que l'homme ne peut définir. Non; ces eſſences rempliſſent tout l'eſpace. Nadir, cher Nadir, ſi tu m'écoutes, dis-moi; notre ame

ſéparée de notre corps, erre-t-elle dans l'immenſité, ou occupe-t-elle le point qu'elle déſire ? Ah! mon divin Ami, ce point que tu occupe à préſent, eſt peut-être tout proche de ta Mirza. Je m'en flatte..... Elle eſt digne de toi..... Si cependant en mourant j'allois ceſſer d'être ſenſible..... où ſi n'ayant plus les mêmes organes, tu ne m'aimois plus..... Oh ! cruelle réflexion qui m'attriſte, & me donne des frayeurs..... Fatal moment..... Mais ! qu'entends-je !..... Eſt-ce une illuſion ? ... Non. Je ne me trompe pas.... Des cris de joie.... Ils redoublent..... La voix du Philoſophe..... Fatmé lui parle. Oh! Ciel ! Mon Nadir m'appelle. Il accourt. C'eſt lui. Le voici.

Comment peindre cette ſcène attendriſſante. Nadir tient en effet dans ſes bras ſa tendre Mirza. L'impreſſion des premiers tranſports leur ôte pour un moment l'uſage de la parole. On ne meurt donc pas de plaiſir, s'écrie enfin Mirza, je te revois, j'exiſte encore. Délicieux Ami..... Oui..... Embraſſe-moi. Je te rendrai tous tes baiſers : je n'en ai point encore la force..... Cruel, quels chagrins tu m'as cauſés. Où étois-tu ? Comment as-tu fait. La terre a tremblé. Le Philoſophe t'a donc..... Pourquoi revenir ſi tard ? — Ah ! chère Mirza, c'eſt ſouvent par des

peines que le Ciel nous prépare aux plus grands plaiſirs. Tu ſauras nos avantures, mais tu ne préſume pas quelle heureuſe nouvelle je vais t'apprendre. — Quoi, parle. En eſt-il qui puiſſe me cauſer les délices que.....

Ormaſis entre dans l'appartement : il tenoit la main de Fatmé, dont les yeux humides, & les regards attendris, exprimoient toute la ſenſibilité. Il la quitte pour embraſſer ſa chère fille. Ah! reſpectable Ami de Nadir, lui dit Mirza, je devrois, oui, je devrois vous refuſer. A quelles angoiſſes m'avez-vous livrée ? J'ai cru que Nadir n'exiſtoit plus. C'étoit vous qui m'enleviez mon bonheur, ma vie ; cependant, vous le dirai-je, je ne pouvois vous haïr. J'ai ſenti pour vous les mêmes frayeurs. Ami eſſentiel, j'étois déſeſpérée de vous perdre. Ah ! ma Mirza, s'écria vivement Nadir, ma chère Mirza, ton cœur le devinoit.... Embraſſe ton pere. — Mon pere, ah ! Ciel. —..... Oui, ma chère fille, digne fille d'Azéma, connois Zirmen, connois ce pere malheureux. Il ceſſe enfin de l'être. — Mon pere, mon pere.... Quelle ſurpriſe !.... Quels plaiſirs nouveaux ! Quels tranſports ! Mon cœur ne peut y ſuffire. Ma chère Fatmé, ma tendre Amie, nous voilà donc réunis au ſein du bonheur. Ah ! mon pere, mon reſpectable Ami, ſon cœur

eſt digne du vôtre. Elle vouloit mourir avec moi.

Fatmé fait ſigne à ſon Amie de ſe taire. Elle lui ferme la bouche avec la ſienne. Ormaſis admiroit ces deux Amies avec les larmes du plaiſir. Bientôt ſa fille lui apprend qu'elle a des notions ſur le ſort de Zirphile, Cador & Zélis. Le cœur ſenſible du Philoſophe s'épanouit encore à cette nouvelle. Nadir aſſure ſa chère Mirza, qu'il la punira du myſtère qu'elle lui a fait, & que pour ſe venger, il ira lui-même chercher ces dignes parens. — Oui, mon cher Nadir, mais tu iras avec moi. Plus de voyages ſans ta Mirza, je ne le ſouffrirai pas. J'ai réfléchi pendant ton abſence que la tendreſſe a le droit de commander. Mon pere, ſongez auſſi que Fatmé & moi avons les mêmes titres ſur vous.

Nadir ſe ſouvient enfin qu'il porte ſur lui des richeſſes immenſes. Il étale aux yeux de Mirza une quantité de diamans de la plus grande beauté. Mirza regardoit à peine ces pierreries, & fixoit toujours ſon cher Nadir. — Quoi, Mirza, tu n'applaudis pas. Ne trouve-tu pas que ces diamans ſont ſuperbes? — Oui, mais ils m'ont trop coûté. D'ailleurs ſi tu veux que je m'en occupe, ne ſois donc pas ici.

Les cris de joie qu'avoient jetté les Eſclaves

de Nadir, lorſqu'ils avoient revu leur Maître ; avoient été entendus de la compagnie. On s'informe du ſujet, & bientôt tout le monde ſe rendit à l'appartement de Mirza. On félicita les Voyageurs. On les embraſſa. Le vieux Sangiac danſoit de plaiſir, en voyant cet heureux changement. Mon cher Maître, dit-il, à Ormaſis, vous nous avez donné de l'inquiétude, de la peine, il nous faut du dédommagement. C'eſt moi qui vous juge. Trois allegros ſur la harpe ; je ne vous tiens point quitte à moins. Oh ! en revanche, je vous raconterai des avantures du tremblement de terre, & de tous les tremblemens qui s'en ſont ſuivis : vous rirez, je vous jure. Ces belles Dames que je m'efforçois ici d'amuſer, ne m'ont ſeulement pas écouté. Vous verrez cependant que ces hiſtoires ſont excellentes. — Oh ! mon cher Gouverneur, répondit Mirza, nous vous promettons à préſent de rire de tout notre cœur. — Voilà qui eſt bien, Madame, je ſuis content ; je vous déclare que je paſſe ici la nuit. — Ce n'eſt pas mon compte. Nadir a auſſi des hiſtoires à me raconter, & je ne veux pas les entendre. Il faut aujourd'hui que nos Voyageurs ſe repoſent. Mon pere & Nadir m'intéreſſent trop pour que..... — Votre pere, Madame, tout de bon ? — Oui, mon cher

Gouverneur, tout de bon. — Ma foi, je ne ſuis point ſurpris qu'il ait fait une auſſi aimable fille. Comment diable, je l'en aime encore davantage. Mon cher Maître, vous reſterez donc toujours avec nous. Ah! je ſuis bien content. Savez-vous que je deviens un bon Philoſophe ? Ce matin j'adorois Dieu, lorſque j'ai entendu le tapage. J'ai eu quelque frayeur pour mon individu, mais fort peu : j'étois beaucoup plus inquiet de notre jeune Monarque. J'ai bien vîte couru moi-même au Château. J'ai appris qu'il n'y avoit aucun malheur. Il étoit déja levé, & tellement occupé, dit-on, à calculer ſur des projets, ſur des moyens de rendre ſon Peuple heureux, qu'il n'a que foiblement entendu le bruit. Je ſuis revenu fort joyeux. J'ai envoyé enſuite un exprès, pour ſavoir comment ſe portoient mes femmes; on m'a rendu, il y a une heure, réponſe ſatisfaiſante. Vous voyez donc, mon cher Ormaſis, que je ſuis un bon Philoſophe. J'aime Dieu, mon Prince & les Femmes : oh, je n'oublierai jamais cela. Mais puiſque votre charmante fille ne veut point que je prenne aujourd'hui de nouvelles leçons, à demain, mon cher Maître. J'entrerai ici à midi, vous me chaſſerez à minuit..... Tu le veux bien, Nadir. Ce n'eſt pas ma faute à moi, ſi toi & ta compagnie m'enſorcellent, je voudrois toujours être ici.....

Pardonne à ton vieil Ami s'il eſt importun ; pardonne lui. — Importun, répondit Nadir, ah ! mon cher Sangiac, pouvez-vous ſoupçonner ?.... — Mon Ami, ſois franc comme moi, conviens qu'aujourd'hui je t'ennuirois, ſi je reſtois plus long-tems. Je m'en rapporte à la chère Mirza. Ecoutez-moi, Monſieur, continua-t-il, en s'adreſſant au Phyſicien, je ne connois point les cauſes originales des feux électriques & de l'attraction ; mais il me ſemble que je vois ici de beaux feux électriques & de grandes attractions. Voici quatre hommes aimables, voilà quatre femmes charmantes, ils ne ceſſent de ſe regarder. Croyez-moi, ſortons enſemble. Vous m'expliquerez ce phénomène phyſique. Ils ſortirent.

Cependant Mirza & Fatmé ordonnèrent aux Voyageurs d'aller prendre du repos. Laure, Sophie, Selim & Oſman n'en murmurèrent pas ; la ſanté de leurs Amis leur étoit précieuſe. Les cérémonies d'uſage qui devoient fixer le bonheur de tout le monde, furent donc aſſignées pour le lendemain. Ormaſis fut conduit dans ſon appartement, que l'on venoit de préparer. Pourquoi, dira-t-on, attendre des cérémonies d'uſage, & pour qui ? Pour des Philoſophes ? Oui ; les vrais Philoſophes ſont toujours attachés au bon ordre ſocial. Ils reſpectent juſqu'aux préjugés, dont la

conſervation maintient les loix. Quant à Nadir, obéiſſant, malgré lui, à la tendreſſe de Mirza, il oublia dans les bras du ſommeil vingt heures de fatigue; mais auſſi-tôt que le jour vint à paroître, la curieuſe Mirza voulut ſavoir de ſon Ami les détails du voyage.

Elle entre dans ſon appartement. Nadir dormoit encore. On ouvre doucement ſes rideaux, on s'approche de lui. Une bouche de roſe flatte légèrement ſes paupières. Il ſe réveille. Dieux!..... Quel réveil!.... Amour prête-moi tes pinceaux; les crayons de la volupté ſont trop fragiles. Les fleurs du plaiſir, que le ſentiment fait éclore, ne ſe fannent jamais. Nadir & Mirza reſpirent de concert. Un même raviſſement les enlève. Vingt fois Nadir commence ſa narration, vingt fois il s'interrompt lui-même. Sa langue arrêtée dans une chaîne de careſſes, ne peut prononcer que le nom de Mirza. La tendre Mirza, trop occupée pour être curieuſe, ceſſe d'exiger des détails qu'elle ne peut plus entendre. Nadir, Mirza, ces deux noms répétés avec tranſport, ſont plus expreſſifs pour eux que toutes ces phraſes laſcives, avec leſquelles des cœurs indolens s'efforcent de réchauffer leur froide exiſtence.

Enfin le terme d'un plaiſir eſt pour eux le

commencement d'un autre. Mirza s'échappe des bras de Nadir. Un vieillard demande à lui parler. On ignore ce qu'il veut. Il preſſe, il ſupplie. Elle deſcend, elle le voit, elle accourt. C'eſt Cador. L'accabler de careſſes & de queſtions, le prendre par la main, & le conduire à la chambre de ſon pere, eſt pour elle l'ouvrage d'un inſtant. Oh ! cœurs ſenſibles à l'amitié, peignez-vous cette tendre reconnoiſſance. Voyez Mirza au milieu de tels Amis. La joie d'Ormaſis eſt auſſi à ſon dernier période. Cador lui apprend que Zélis & Zirphile appartiennent à un Maître très-humain, mais il demeure à trente lieues de Biſance.

Nadir étoit venu rejoindre Mirza. Il embraſſe avec tranſport ſon nouvel Hôte. Le départ pour aller chercher Zélis & Zirphile, eſt fixé pour le lendemain. Quant au Maître de Cador, c'étoit un Arménien intéreſſé, qui pour lors étoit à Chryſopolis. Nadir s'informe où il demeure, il prend un de ſes beaux diamans. Il ſort, & revient avec la liberté de ſon cher parent. Cette échange prompte fit ſentir plus vivement à Mirza l'utilité des richeſſes que Nadir avoit apportées. Enfin tout le monde fut heureux. Bientôt Zélis & Zirphile augmentèrent cette félicité. A peine cette charmante ſociété fut-elle réunie, que Fatmé

& Mirza ordonnèrent des fêtes multipliées. C'étoit une occaſion naturelle de répandre des bienfaits, ſans charger les obligés du poids de la reconnoiſſance. Elles font chercher à Chryſopolis tous les pauvres Artiſtes chargés de familles. Elles affectent auſſi d'être fort difficiles & très-recherchées ſur leurs parures, quoique intimement perſuadées qu'elles n'en ont pas beſoin. Elles changent continuellement de modes. Des Ouvrières laborieuſes ſont occupées. Mirza, Fatmé, contrôlent les ouvrages, afin qu'on les recommence. Puis elles feignent d'être fort contentes, afin de payer plus généreuſement, ſans qu'on leur en ſache gré. Imbéciles Cenſeurs, fades Moraliſtes, eh bien, vous auriez blâmé cette légèreté apparente. Nos vrais Philoſophes n'y virent que des vertus.

Ormaſis & Nadir alloient de tems en tems à leur Bibliothèque, mais il fallut bientôt un Cabinet de phyſique & un Laboratoire. C'eſt peu de choſe, diſoit le Philoſophe, c'eſt peu de choſe de ſpéculer uniquement ſur le travail d'autrui. Il faut faire ſoi-même des expériences, en produire de nouvelles, ſcruter la Nature. On s'imagine aiſément quels furent les progrès de Nadir ſous un tel Maître. Les femmes de nos Philoſophes devinrent auſſi très-ſavantes, mais elles

ne le croyoient pas. Le vrai beau n'eſt jamais éclipſé par des ridicules.

Nadir fut bientôt à portée de mettre à l'écart un nombre de productions. Il acheva donc de réformer ſa Bibliothèque. Enfin il ſe mêla d'écrire. Mon cher Nadir, lui dit alors Ormaſis, tu ſais que nos idées ne quadrent pas avec une quantité de ſyſtêmes reçus. Crois-moi, ce n'eſt point avec le ton dogmatique ni avec humeur qu'il faut réfuter les ſentimens d'autrui. Préſente nos opinions avec ſimplicité & ſous une forme amuſante. Que chacun ſoit le maître de les adopter: ne deviens jamais exigeant à cet égard. Surtout ne ceſſe pas d'eſtimer des hommes qui, aſſervis à d'anciens préjugés, refuſeront peut-être d'admettre ce qu'ils appelleront des nouveautés ſingulières. Contentons-nous d'admirer les vérités que nous appercevons, & ſouvenons-nous que tout Philoſophe doit être ſans prétentions.

FIN.

TABLE

Des Objets physiques traités dans cet Ouvrage.

CHAPITRE III.

EXPLICATIONS rapides sur quelques Expériences nouvelles, concernant l'électricité, pages 23

CHAPITRE IV.

Origine de ce que l'on nomme les taches de la Lune. Cause physique de la volatilité du diamant. Immensité de la Création, 35

CHAPITRE V.

Développement du principe de l'électricité. Explication physique du feu. Son origine, ses effets. Le soleil n'est point une masse de feu, mais seulement une masse de lumière; les preuves relatives, 45

CHAPITRE VI.

Confirmation de ces principes. Objections & réponses. Citations d'expériences. Principes des divers phosphores. Pourquoi l'eau éteint le feu. Pourquoi la planète de Mercure peut bien être une terre comme la nôtre, & n'être point consommée par le feu, quoique très-proche du soleil, 54

CHAPITRE VII.

Le principe & le jeu des affinités chymiques. Objections. Réponses. Impossibilité physique d'un embrasement général.

Raiſonnemens phyſiques ſur l'exiſtence d'une ame ; réflexions ſimples à cet égard, & dénuées de tous les ſecours obſcurs de la Métaphyſique, 68

CHAPITRE VIII.

Convention du mot phlogiſtique adopté par les Chymiſtes. Définition de cette fameuſe ſubſtance ; ſa nature ; ſes effets ; comment, & pourquoi elle agit, 88

CHAPITRE IX.

Expériences démonſtratives, relativement à la définition du phlogiſtique. Quelle eſt ſon action, relativement aux poids des corps. Comment il les rend plus légers. Expériences à l'appui de ces raiſonnemens. Comment le phlogiſtique influe ſur le goût & change les ſaveurs. Preuves, 96

CHAPITRE X.

Juſteſſe de la nouvelle définition du phlo-

giſtique. Son analogie avec le feu du tonnerre & le feu électrique. Récapitulation & rapports de ces preuves avec celles du Chapitre V. Pourquoi l'eau jettée ſur certains métaux fondus, cauſe de violentes exploſions. Pourquoi la méme eau jettée ſur de l'or fondu, n'en cauſe preſque pas. L'origine phyſique de ce que l'on nomme efferveſcence, lorſqu'on fait diſſoudre les métaux. Le ſoufre contient des parties aqueuſes comme tous les mixtes de la nature. Expériences pour ſervir de preuves. Jamais le phlogiſtique n'augmente le poids d'un corps. La perte du poids dans les expériences faites ſur le ſoufre, ne provient que de la perte des portions aqueuſes, 103

CHAPITRE XI.

Pourquoi un charbon rouge que l'on plonge dans l'huile la plus inflammable, s'y éteint-il ſur le champ. Pourquoi les huiles ne s'enflamment-elles qu'à leur ſur-

face. Pourquoi le ſouffle éteint-il l'eſprit-de-vin enflammé, & augmente-t-il, au contraire, l'inflammation du bois. Pourquoi l'eau jettée ſur l'huile enflammée, augmente-t-elle l'inflammation. Pourquoi l'acide nitreux jetté ſur de l'huile eſſentielle, l'enflamme-t-il. Influences de la lune, admiſes & expliquées par des conſéquences phyſiques & relatives à ces principes, 111

CHAPITRE XIII.

Raiſonnemens ſur la gravité des corps. Ils ſont néceſſairement plus peſans lorſqu'ils ſont plus proches du centre de la terre. L'origine de cette gravité. Pourquoi le ſoleil fatigue les Voyageurs. Pourquoi la lumière du ſoleil, au haut d'une cheminée, fait refluer la fumée dans un appartement. Preſſion de la lumière démontrée. Pourquoi la balle de plomb & le morceau de papier tombent dans le vuide en tems égaux. Développement du principe des fermentations, 123

CHAPITRE XIV.

Objections concernant la preſſion de la lumière ; réponſes. Il n'eſt aucun mouvement droit dans la Nature qui ne tire ſon origine d'un mouvement circulaire. Preuves, 135

CHAPITRE XV.

*Préliminaires ſur les ſyſtêmes de l'*air fixe *& de l'*acidum pingue. *Raiſonnemens phyſiques, ſervant à expliquer l'attraction. Pourquoi l'aſcenſion des fluides dans les tubes capillaires. Pourquoi les corps ſpongieux ſont plus échauffés que les autres corps,* 144

CHAPITRE XVI.

Examen des deux ſyſtêmes concernant l'air fixe & l'acidum pingue. Idées réfléchies ſur ces objets. Renverſement ou conciliation des deux ſyſtêmes, avec des modifications, 157

CHAPITRE XX.

L'acide vitriolique, en ſe formant, étant encore en vapeurs, ne corrode point le fer, & pourquoi. Expérience qui eſt un grand préſervatif contre l'air moſétique, les flammes des moſetes, & l'air peſtilentiel, 205

CHAPITRE XXI.

Explication d'un tremblement de terre. Comment, par le feu, l'eau de la mer peut aiſément pénétrer dans les montagnes. Conſéquence ſingulière de cette ſimple réflexion. Pourquoi les flots ne remportent pas toujours les corps qu'ils apportent. Végétation. Affirmation que l'eau ne ſe tranſmue point en terre. Refus d'admettre la tranſmutation des élémens. Raiſonnemens à cet égard, qui ont force de preuves, 217

CHAPITRE XXII.

Sel gemme. Pourquoi il ſe trouve en maſſes dans les entrailles de la terre. Comment on imite cette formation, 229

CHAPITRE XXIII.

Origine de la diſpoſition des terres par couches. Ce n'eſt pas toujours la mer qui produit ces effets. Explication phyſique, comment la Nature forme les métaux & les pierres précieuſes. L'origine de la volatilité de certains métaux. Cette volatilité ne provient pas du ſeul phlogiſtique, 235

CHAPITRE XXIV.

Expérience ſingulière d'une végétation métallique; ſuites de cette expérience; & raiſonnemens relatifs. Examen critique des phraſes pompeuſes des Alchymiſtes. Réflexions ſur les tranſmutations, 243

CHAPITRE XXV.

Objections concernant la formation des métaux. Réponses. Composition & décomposition des terres & pierres communes ; quel en est le principe. L'origine des pétrifications d'animaux ou végétaux, 253

CHAPITRE XXVI.

Perspectives pour la Médecine. Remarques essentielles à faire sur des remèdes, qu'un peu plus ou un peu moins de fermentation, change entièrement de nature. Pourquoi les animaux sont-ils obligés de prendre du repos. Ne pourroit-on pas inoculer des remèdes salutaires, puisqu'on inocule des germes pestilentiels. Suites d'observations assez importantes pour l'humanité, 258

CHAPITRE XXVII.

Expériences & réflexions concernant les

ſels ambiants dans l'atmoſphère. Application aux calcinations des métaux à l'air libre. Pourquoi l'augmentation de poids à certains métaux calcinés. Pourquoi la diminution de poids au cuivre calciné. Expérience qui réſoud ce fameux probléme, & ſert d'addition aux raiſonnemens du Chapitre XVI, 274

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit, qui a pour titre : *le Philoſophe ſans Prétention*, ou *l'Homme Rare. Ouvrage Phyſique, Chymique, Politique & Moral, dédié aux Savans.* A Paris, ce 16 Août 1775.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur CLOUSIER, Imprimeur, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, *le Philoſophe ſans Prétention*, ou *l'Homme Rare*, *&c.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par

ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromenil, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le

Sieur de Meaupou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromenil, le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le treizième jour du mois de Septembre, l'an mil ſept cent ſoixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi, en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX, de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 380, fol. 16, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 15 Septembre 1775.

SAILLANT, Syndic.

LE PHILOSOPHE SANS PRÉTENTION, ou l'Homme rare. Ouvrage Physique, Chymique, Politique & Moral, dédié aux Savans, par M. D. L. F. A Paris, chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.